
colorchecker CLASSIC
x·rite
mm

MICHELET

COURS

D'HIST. MOD

FONDS MICHELET
IO

Cours professés à l'Ecole Normale
1835-1836

Histoire du Moyen Age-XVIe

COURS DE MICHELET professés à l'Ecole Normale en I835-I836 recueillis parrAntonin Macé.

HISTOIRE DU MOYEN AGE- XVIe siècle

36 leçons

I9) P hilippe le bel- Guerre de Flandre mq

20-2I-22 mq

23) Charles VI

24) La Pucelle

25) Louis XI

26) Charles VIII

27) Louis XII- Histoire de Venise

28) François Ier- L'Italie au XVIesiècle

29) - - La Renaissance_ Rabelais

30) La Réforme-Luther

3I) La Réforme dans les Alpes-Histoire des Vaudois

32) La Réforme en Suisse-Zwingli-Calvin-Servet

33) La Réforme en France- Europe au XVIe siècle Guerres de religion

34) Réaction catholique-bLes Jésuites

35) Résumé général du XVIIesiècle (mq)

36) Ensemble du XVIIIe (Mq)

Cours de M. Michelet.

Cours

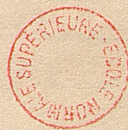
d'Histoire du moyen-âge

et

des Temps modernes,

Professé à l'Ecole normale, par M. Michelet.

en 1835 – 1836.



Paris.

Antonin Macé, à l'école normale,

1836.

Cours d'histoire du moyen-âge
et des temps modernes,
par M. Michelet.



1re Leçon.

Causes de la décadence de l'empire romain.

Nous allons parler de l'empire, signaler les causes de sa décadence. Aucun livre encore n'a traité sérieusement cette importante question. Montesquieu, dans son petit livre rempli d'ailleurs d'aperçus ingénieux, ne devait pas même avoir soupçonné ces causes. Gibbon les a entrevues, mais ne les a pas suffisamment dégagées. C'est encore un travail à faire.

Elles sont de plusieurs espèces: causes politiques, mais aussi causes sociales qui touchent le fond de la vie antique. On a parlé de ~~l'ast~~ l'incapacité des princes, de la corruption des mœurs, de la fiscalité qui dévorait l'empire. Sans doute ces causes ont exercé une funeste influence, mais elles ne sont qu'extérieures. On s'est arrêté là; on n'a pas sondé la blessure. On a signalé comme causes particulières à cette décadence des causes communes à tous les états; par exemple, l'esclavage n'existait pas seulement à Rome; l'esclavage, cause décisive de la ruine d'un empire, on le retrouve en Grèce, dans tout le monde ancien.

Dans ce monde ancien, les campagnes étaient nulles sous le rapport politique: elles étaient réduites à une dépendance extrême. Mais dans cette dépendance même, il y avait différens degrés. Dans une même contrée, et sur un même sol, vivaient trois, quatre populations à des titres différens. Ainsi à Sparte, on trouvait d'abord 9000 guerriers, maîtres du pays, c'étaient les Spartiates. Venaient ensuite les Lacomiens, anciens habitans de la contrée, qu'on consultait quelquefois. On leur demandait leur voix, mais elle n'était

2 An

— additions. — 1re Leçon —

Les romains pour s'assurer d'un pays, commencèrent par exterminer tous les hommes en état de porter les armes.

Les Volsques étaient un grand peuple, dit Tite-Live, et aujourd'hui leur contrée est un désert.

Les Romains ont fait périr 3 millions d'habitans dans la Gaule, dit Plutarque.

La Grèce n'a pas 3.000 hommes de troupes, dit Strabon.

Quant aux forces militaires établies par les Romains (voir Tacite — comm. des Hist.)

Pour les moyens employés à gouverner les provinces conquises, voir ce que fit Auguste pour la Gaule. (les textes sont réunis dans le 3ème vol. de l'Hist. des Gaulois.)

Quant à l'administration de l'empire on la trouve dans la Notitia dignitatum imperii romani qui est dans Duchesnet dans Dom Bouquet. M. Guizot en a donné un extrait.

La tribu des Eduens une des plus nombreuses de la Gaule au temps de César, ne comptait plus que 21.000 citoyens à l'époque de Constantin; encore ce prince remit-il les impôts à 7000 d'entre eux qui étaient incapables de payer.

Lactance — passage contre Dioclétien.

Salvien. — id.

M. Moreau de Jonnès. — tableau statistique.

Etat de l'église .. 1re Leçon de m. Guizot.

Curiales { Leçon de m. Guizot
{ Du régime municipal à Rome
dans les essais.

Condition des campagnes et des esclaves.

Mœurs des chrétiens et des païens dans m. de Châteaubriand.

---

d'aucun poids dans la balance. Au moins ils étaient libres. Plus bas encore se trouvaient les hilotes: c'était une race de vaincus qui cultivaient la terre à titre de serfs. Cependant le servage des hilotes était encore assez doux: ils n'étaient tenus qu'à une certaine redevance, et dans maintes occasions on leur mit les armes à la main. À Platée, chaque Spartiate avait avec lui cinq hilotes. Leur condition était plutôt un servage qu'un esclavage, servage indiqué seulement par les avanies que l'on exerçait sur eux. Au dernier dégré de l'échelle, étaient les esclaves domestiques, race peut-être plus ancienne et soumise par les hilotes. Ainsi voyons-nous les Pénestes de Thessalie, l'ancienne population pélasgique devenue esclaves. Car sur le même sol arrivaient sans cesse des populations nouvelles qui montaient les unes sur les autres et s'écrasaient, les derniers venus s'appropriant comme choses leurs dévanciers. Les vaincus cultivaient les champs au profit des vainqueurs qui prenaient pour eux les villes. Le monde antique était le monde de la cité. L'effort perpétuel des vaincus tendait à entrer dans la cité. Mais l'accès leur en était fermé en Grèce, cause inévitable de ruine. Une aristocratie qui ne se recrute que chez elle, périt bientôt; elle s'use par la guerre et par l'abus même du pouvoir. Athènes, au moment de sa grandeur, ne compta que 2000 citoyens. À la fin de la guerre du Péloponnèse, à peine apperçoit-on quelques défenseurs sur ses murs dégarnis.

La cité grecque

À Rome, il n'en était pas tout à fait ainsi. La cité romaine était organisée sur une plus vaste échelle: elle admettait quelquefois les vaincus dans son sein. Elle avait accordé le droit de cité aux Latins, aux affranchis, puis, à des conditions diverses, aux villes de l'Italie, de la Gaule.. etc... Elle se recrutait plus largement. Mais ses faveurs n'étaient pas complettes: si elle appelait de nouveaux citoyens, c'était pour soutenir sa puissance, non pour la communiquer. Les Latins voulaient devenir Romains, les Italiens devenir Latins. C'était un organisme où tout le sang refluait au cœur: les extrémités devenaient de plus en plus froides. Ainsi le système de la

La cité romaine

cité était funeste aux campagnes; mais ce système n'était pas particulier à Rome. Cette cause puissante de décadence doit donc être attribuée à l'antiquité tout entière qui avait consacré l'esclavage.

Les esclaves étaient traités comme choses; on en usait comme choses; c'est à dire, on en abusait. Ils étaient peu nourris et devaient travailler beaucoup. Le commerce des esclaves était productif: aussi était-il immense. Long-temps il entretint l'avidité des propriétaires et les esclaves se renouvelaient à bon marché. On les fit venir d'abord de la Grèce, de l'Asie mineure, de la Syrie. C'étaient des hommes civilisés, intelligents, industrieux. On trouvait parmi eux des ouvriers en tout genre: les uns étaient artistes, peintres, sculpteurs, les autres grammairiens, écrivains, savans. La _villa_ d'un riche propriétaire romain était une grande manufacture, où chaque industrie était représentée. Les enfans des esclaves s'élevèrent si haut que sous Claude ce furent eux qui gouvernèrent l'empire, et les choses n'en allèrent pas plus mal pour le peuple. Mais peu à peu les contrées civilisées s'épuisèrent et ne purent plus fournir d'esclaves. Déjà Nicomède, roi de Cappadoce, s'excusait à Pompée de ne pouvoir fournir de soldats, parcequ'il ne régnait plus que sur des vieillards, des femmes et des enfans. Le reste avait été enlevé par les marchands d'esclaves. Alors il fallut en aller chercher dans des contrées plus barbares, en Thrace, en Gaule, en Germanie. Mais ces nouveaux esclaves n'étaient plus civilisés comme les premiers. Enlevés à leurs forêts pour être enfermés dans les _ergastula_, à peine façonnés par les soins indifférens de leurs devanciers, ils ne furent que des imitateurs maladroits de leurs prédécesseurs. On ne pouvait leur demander les mêmes travaux qu'aux esclaves grecs et syriens: tout au plus étaient-ils capables d'un peu d'agriculture. L'éducation n'est jamais instantanée. Prenez un paysan à sa charrue, malgré tous les soins possibles, vous ne parviendrez probablement pas à rien en tirer. Son fils sera mieux et à la troisième génération, vous pourrez avoir un homme complet, intelligent. Sous ces mains inhabiles l'industrie alla décroissant, dépérissant. Tel était

l'état des choses, quand les barbares, au lieu de fournir des esclaves à Rome, commencèrent, sur la fin du second siècle, à venir en chercher chez elle. Dès lors les bras manquant à l'industrie, tout devint d'un prix excessif même les objets de première nécessité. On peut s'en faire une idée d'après le tarif des denrées fixé par un édit de Dioclétien, et retrouvé à Stratonicée. Voici quelques articles portés sur cet édit, avec l'évaluation en francs qu'en a faite M. Moreau de Jonnès.

Une chaussure de laboureur	120 deniers ou 27 fr.
le litre d'orge attique - - - - - - - - -	7 fr.
le litre d'une espèce de piquette - - - - -	7 fr.
La livre de viande de bœuf - - - - - -	2 fr. 40 c.
id . . . de porc - - - - - - - -	3 .. 60 c.
Bon lard - - - - - - - - - -	4 .. 80 c.
une oie grasse - - - - - - - - -	45
un lièvre	33 . .
un lapin - - - - - - - - - -	9 .
un poulet . - - - - - - - - -	13 . .
un cent d'huîtres - - - - - - - -	22 . .

N'est-il pas juste, après cela, d'excuser l'avidité du soldat qui devait payer 27 francs la plus grossière chaussure ? En outre il fallait en même temps plus d'employés, plus d'argent, et l'empire en produisait toujours moins. Produire toujours moins, et consommer toujours davantage ; avoir moins de quoi manger, et avoir toujours de plus en plus faim : tel était exactement l'état de Rome : n'était-ce pas aller droit à la mort ? Rien ne pouvait guérir ce chancre dévorant qui s'étendait toujours davantage. Les plus sages princes n'y purent rien ; la force matérielle y fut impuissante. Il fallait que des races nouvelles et vigoureuses vinssent régénérer l'ancien monde épuisé.

Si delà nous passons aux causes extérieures, nous trouvons d'abord la fiscalité. À mesure que la terre abandonnée devenait de plus en plus inféconde, le fisc de plus en plus affamé demandait toujours davantage au propriétaire ruiné. Rien de plus terrible que le tableau que nous a laissé Lactance de cette lutte meurtrière entre le fisc affamé et la population impuissante qui pouvait souffrir, mourir, mais non payer.
« Tellement grande était devenue la multitude de
« ceux qui recevaient en comparaison de ceux qui de-

« vaient payés, telle l'énormité des impôts, que les forces
« manquaient aux laboureurs, les champs devenaient déserts
« et les cultures se changeaient en forêts... Je ne sais com-
« bien d'emplois et d'employés fondirent sur chaque
« province et sur chaque ville : *magistri*, *rationales*,
« *vicarii des préfets*. Tous ces gens là ne connaissaient
« que condamnations, proscriptions, exactions ; exacti-
« ons non pas fréquentes, mais perpétuelles, et dans
« les exactions d'intolérables outrages... Mais la cala-
« mité publique, le deuil universel, ce fut quand le fléau
« du cens ayant été lancé dans les provinces et dans les
« villes, les censitaires se répandirent partout, boulever-
« sèrent tout : vous auriez dit une invasion ennemie,
« une ville prise d'assaut. On mesurait les champs
« par mottes de terre, on comptait les arbres, les
« pieds de vigne. On inscrivait les bêtes, on enregistrait
« les hommes. On n'entendait que les fouets, les cris de
« la torture ; l'esclave fidèle était torturé contre son
« maître, la femme contre son mari, le fils contre son
« père, et faute de témoignages, on les torturait pour
« déposer contre eux-mêmes ; et quand ils cédaient
« vaincus par la douleur, on écrivait ce qu'ils n'avaient
« pas dit. Point d'excuse pour la vieillesse ou pour la ma-
« ladie ; on apportait les malades, les infirmes. On esti-
« mait l'âge de chacun ; on ajoutait des années aux
« enfans, on en ôtait aux vieillards ; tout était plein de
« deuil et de consternation. Encore ne s'en rapportait-
« on pas à ces premiers agens : on en envoyait toujours
« d'autres pour trouver davantage, et les charges dou-
« blaient toujours, ceux-ci ne trouvant rien, mais ajou-
« tant au hasard, pour ne pas paraître inutiles.
« Cependant les animaux diminuaient, les hommes
« mouraient et l'on n'en payait pas moins l'im-
« pôt pour les morts. (Lactant. de mort. pers. ch.
7-33. — Trad. de M. Michelet. hist. de Fr. T. 1. p. 98.)

Sur qui retombaient tant d'insultes et d'exac-
tions ? Sur les esclaves, et sur les colons ou cultiva-
teurs dépendants, dont l'état devenait chaque jour
plus voisin de l'esclavage. C'est à eux que les pro-
priétaires rendaient tous les outrages, toutes les
exactions dont les accablaient les agents impériaux.
Mais quand les esclaves eurent disparu par la fuite
ou par la mort, quand les petits propriétaires eurent
déserté leurs terres, toutes les charges pesèrent sur les
curiales, les seuls qui eussent un patrimoine, au moins
25 *jugera*. Ils sont déclarés les *esclaves*, les *serfs* de la

chose publique: ils ont l'honneur d'administrer la curie, de répartir les impôts à leurs risques et périls; tout ce qui manque est sur leur compte. Ils ont l'honneur de payer à l'empereur l'aurum coronarium. Ils sont l'amplissimus senatus de la cité, l'ordre très illustre de la curie. Toutefois ils sentent si peu leur bonheur qu'ils cherchent sans cesse à y échapper. Le législateur est obligé d'inventer tous les jours des précautions nouvelles pour fermer, pour barricader la curie. Il leur interdit de s'absenter, d'habiter la campagne, de se faire soldats, de se faire prêtres: ils ne peuvent entrer dans les ordres qu'en laissant leurs biens à quelqu'un qui veuille bien être curiale à leur place. La loi poursuit même le fils du curiale. Sa charge est héréditaire. La loi exige qu'il se marie, qu'il lui engendre et lui élève des victimes. Les âmes tombaient de découragement.

La cause d'une partie de ces maux doit être cherchée dans l'établissement des fonctionnaires civils par Dioclétien. Cependant on aurait tort de l'en accuser: car cette institution corrigeait un autre abus, la confusion des pouvoirs, judiciaire, administratif et militaire dans la main des mêmes hommes. Mais, par le malheur des temps, le remède devint pire que le mal, et les gouverneurs qui devenaient trop faibles pour défendre leurs provinces contre les barbares, conservèrent assez de puissance pour les opprimer.

Une autre cause de la décadence a été oubliée et cependant elle est très grave: c'est la dissolution de la famille. Dans l'origine, la famille romaine était une unité absolue concentrée dans la personne du père. La femme, les enfans étaient des choses. Mais peu à peu la femme, les enfans se dégagèrent. Le fils devint une personne comme soldat, puis comme magistrat. L'épouse comme mère acquit certains privilèges. L'esclave pouvait bien amasser un pécule, peculium; pourquoi le fils n'en aurait-il pas? Il en eut un comme soldat, peculium castrense, puis un autre, peculium quasi castrense. Bientôt le fils eut le droit de réclamer l'héritage de sa mère, même au détriment de son père. Les biens conjugaux se relachent de même: la femme devient indépendante, et presque étrangère au mari. Le mariage se fait avec prévision de divorce. Aussi la loi

6v

cherchait-elle à prévenir les donations entre époux, car
le plus fort dépouillerait le plus faible, et la femme
comme la plus rusée est devenue la plus forte. La dot,
il est vrai, continue à être administrée par le mari,
mais il en est responsable. L'intérêt vient s'asseoir
au foyer domestique. On trouve dans les Pandectes
une disposition spéciale pour empêcher la femme
de voler son mari: ce n'est plus un ménage; ce sont
deux existences isolées, c'est le divorce organisé. Lors-
qu'un gouverneur part pour sa province, l'empe-
reur lui donne un cuisinier, un muletier, une concubine.
Sages pour régler les rapports réels, les Romains
avaient été moins heureux pour les rapports per-
sonnels. Les rapports réels sont admirablement
fixés par le droit romain; les siècles n'y ont rien
pu changer: c'est une borne qu'on ne franchit pas.
Notre code civil est assis sur cette base. Mais pour les
rapports personnels, notre communauté qui nous
vient des barbares et du christianisme, est bien
supérieure au système dotal des Romains. Aussi
le mariage du midi, où la dot romaine s'est conser-
vée, n'a-t-il jamais eu la sainteté, la gravité du
mariage du nord. Le système dotal existe encore chez
nous; la loi le tolère, mais il faut le stipuler. La com-
munauté est le régime sous lequel on se marie en France;
ce système y fait du mariage une chose sérieuse.
On comprend facilement que la dissolution de la fa-
mille ait porté un coup mortel à l'existence de l'em-
pire romain.

Telles sont les principales causes de la ruine
du monde romain, disons mieux, du monde an-
cien. L'édifice se fût écroulé de même entre les mains
de la Grèce. L'antiquité étant un monde de guerre,
la conquête était inévitable. Le droit de conquête
était illimité, le vaincu devait mourir, et il mour-
rait, non pas, il est vrai, par le fer, car le vain-
queur avait intérêt à le ménager, mais usé par l'es-
clavage. La classe victorieuse, à son tour, devait
s'éteindre par ~~appauvrissement~~ épuisement. Le midi
avait terminé son rôle, celui du Nord allait com-
mencer. Cette révolution était désirée des peuples, ils
l'appelaient de leurs vœux. L'invasion des barbares
vint renouveler le monde. Ils firent de grands



8.
n

ravages, moins grands toutefois qu'on ne l'a dit. mais le monde y gagna, plus qu'il n'y perdit. Le bruit du torrent fit taire la voix du fisc. Si plus tard le monstre releva la tête sous Frédégonde et Brunehaut, il ne put pas du moins vivre long-temps; il succomba bientôt sous les cris de haine et d'exécration qui poursuivirent si long-temps la mémoire de ces deux femmes.



333

novembre 1835.





11ème Leçon.

Le christianisme et les barbares.

Ce n'est pas au temps de la primitive église, temps de propagation et de prosélytisme que le christianisme a déployé sa plus grande puissance. C'est vers le milieu du moyen âge que nous lui trouverons ce caractère de force et d'originalité si fidèlement retracé dans les légendes du temps et surtout dans le poëme de Dante la dernière et la plus grande de toutes. Le christianisme ne put pas rajeunir la décrépitude de l'empire romain, à une époque de molesse littéraire et politique et de futilité sophistique. D'ailleurs il ne put rien changer à l'édifice du droit romain. C'était un tout si savamment construit que le christianisme ne put y mordre; il ne fit qu'y ajouter. À peine trouve-t-on trois changemens dans le code Théodosien. L'un d'eux est dans la manière nouvelle dont le droit de grâce est conçu et formulé. Pour suppléer à l'insuffisance du christianisme, il fallait un renouvellement non seulement d'idées, mais de races. C'est ce qui rendit nécessaire l'invasion des barbares.

Mais ce n'était pas chose facile que de mettre en rapport deux langues, deux civilisations, deux races, deux religions si opposées. Aujourd'hui où la civilisation s'est répandue si uniformément sur toute l'Europe, mettez face à face un norwegien et un napolitain, ils ne s'entendront pas; tout sera différent chez eux. Que devait-ce donc être alors? Des barbares, à peine dégrossis, en présence des Romains vieillis par la civilisation! Pour opérer une fusion le christianisme fut nécessaire; mais les mariages y firent aussi beaucoup. Car c'est la mère qui élève l'enfant: la femme romaine ne modifiait guère son époux barbare, mais elle enseignait à son enfant, sa langue, sa religion, et au bout de la seconde, de la troisième génération, le petit fils du barbare était civilisé. Voyez les mérovingiens; ils ont les mœurs et la corruption des familles impériales: les épouvantables désordres d'un Chilpéric sont plutôt des crimes byzantins que des crimes romains.

Mais qu'étaient-ce que les barbares? Il exist

au musée de Paris deux statues du 3e siècle, représentant des barbares enchaînés. Ce qui frappe dans ces figures, ce n'est pas, comme on l'aurait pu croire, un air de férocité et de fierté indomptables; c'est, au contraire, un caractère d'indécision, quelque chose de sauvage et de fauve. Cela paraît bien autrement encore dans la galerie de Clément C, au Vatican, où l'on voit deux bustes de Daces, sculptés au second siècle: forêt de cheveux, barbe touffue, oeil indécis, voilà les seuls caractères de ces figures qui ne sont probablement que des portraits.

Il y a quelque chose d'exagéré dans ce que nous dit M. Guizot de ce sentiment d'individualité, de cette énergie primitive des races barbares. C'étaient bien plutôt des populations aventureuses, changeant de place avec facilité. Ce n'étaient pas des races nomades, comme les Arabes; non, ils cultivaient la terre un an, puis ne ~~[illegible]~~ sachant pas la rendre deux fois de suite productive, ils allaient l'année suivante cultiver un autre territoire: nec cultura placet longior annua. (Tacit. de m. Ger.) On sait comment les missionnaires ont soumis à l'Espagne les sauvages de l'Amérique, c'est en les civilisant. À peine civilisés, ils devinrent sédentaires, à peine sédentaires, gouvernables. Les sauvages ne sont si cruels que parce qu'ils sont dans un état perpétuel de crainte sur leurs subsistances.

Il en fut ainsi des barbares. Ils trouvaient en général peu de nourriture. Il fallait que les plus jeunes partissent pour aller en chercher. La faim, c'est le fléau des peuples barbares; ce fut le fléau même du monde antique. À Rome, on avait un mot affreux pour désigner les vieillards inutiles: Senes depontani (vieillards noyables -- (Festus). En Grèce, l'exposition des enfans était fréquente. Dans la Scandinavie, on exposait un enfant sur deux, et on les appelait Grasskind, enfans de la fosse. Dans le droit actuel de l'Islande, on trouve une loi qui défend de se marier, quand on ne possède pas une certaine fortune. Le même motif, la crainte de la famine, a dicté tout cela. Ainsi s'explique l'incroyable férocité des pirates du nord. Ces braves enfans de la mer qui traversaient si gaiement

11.
n

la route des cygnes, se riant de l'océan et de ses tempêtes. Ce n'était pas seulement un héroïsme aventureux qui les poussait, c'était la nécessité, la faim impérieuse.

Voilà donc le christianisme et les barbares en présence. L'un prêchant l'immolation de l'homme, de l'individu à Dieu; les autres apportant leur individualité égoïste, revendiquant tout pour eux: nihil non arrogat armis. (Horat.) Eh bien! Telle est la merveilleuse disciplinabilité de la race germanique que cette doctrine du sacrifice qui lui répugnait si fort, le barbare l'adopte aussitôt, non pas sous la forme orgueilleuse du pélagianisme, mais sous la forme anti-pélagienne de St. Augustin. Les barbares prennent le christianisme par ce qu'il a de plus dur, de plus choquant. Cela nous donne une haute idée de leur docilité: cela nous explique les paroles de St. Remi à Clovis: Flecte caput, mitis Sicamber.

Qui aurait pu au surplus faire la conquête des barbares, sinon l'église chrétienne? Elle seule était debout, tandis qu'autour d'elle tout tombait, la société civile et religieuse des païens, leur enseignement et leurs écoles.

Pour bien comprendre l'état du monde et du christianisme à l'époque de l'invasion, il faut lire l'essai de M. Villemain sur l'éloquence chrétienne au 4ème siècle, et les belles leçons de M. Guizot, dans son cours d'histoire de la civilisation en France.

Tandis qu'au 5ème siècle, les écoles comme les institutions civiles sont en pleine décadence, l'aspect intellectuel de la société chrétienne était bien différent. St. Jérôme à Bethléem, St. Augustin à Hippone, St. Paulin à Nole, ajoutent chaque jour à l'éclat, à la puissance, à l'unité de l'église. C'est à eux qu'on s'adresse pour obtenir des solutions de scrupules religieux, des réfutations d'hérésies. Partout se manifeste un besoin de nourriture spirituelle. Les docteurs travaillent, les prêtres voyagent, les écrits circulent, une activité incroyable lie d'une manière presqu'immédiate les parties les plus éloignées du nouveau monde. De grands monastères fondés, celui de St. Victor à Marseille, celui de Lérins, deviennent le foyer de toutes les grandes discussions sur la

prédestination, sur la grâce, sur le péché originel. Le travail des intelligences était énorme. L'église tant que dura sa lutte contre le paganisme avait dû faire de fréquens appels à la liberté: il s'agissait de détruire. Quand elle fut constituée, elle dut veiller au maintien de ses doctrines, et se montrer plus préoccupée de la subjection de l'homme dans ses actions à des principes qu'il n'a pas faits. Elle proclama la grâce divine et parut faire abstraction de la liberté humaine. Alors parut Pélage, moine breton, qui, ne considérant l'homme que sous un point de vue, dégagea exclusivement le principe de la volonté humaine: c'était attaquer le catholicisme dans sa base. Il devait être mal accueilli, il le fut. Pélage dut succomber sous les condamnations des conciles, surtout sous les efforts d'un vigoureux athlète de l'église, St Augustin. L'évêque d'Hippone triompha de Pélage, il triompha non moins glorieusement de ses successeurs, les semi-pélagiens, d'autant plus redoutables que leurs concessions avaient séduit les esprits, la papauté elle-même. Telle était, dit M. Guizot, la situation de l'église: l'unité se posait de plus en plus.

M. Guizot passe ensuite aux barbares. Il s'occupe de l'état social des Germains. Cet état n'a selon lui rien qui le distingue profondément de celui des autres peuples arrivés dans d'autres pays, dans d'autres temps à un degré analogue de civilisation. Il établit un parallèle entre les mœurs, les lois des Germains suivant Tacite, et celles des peuples sauvages, rapportées dans les récits des missionnaires. Quelque analogie réelle que ce tableau comparé présente, nous ne pensons pas qu'il soit juste de confondre ces deux états de société, l'état des barbares et celui des sauvages. Chez les barbares en effet, on voit déjà des essais de lois, d'institutions. Chez les sauvages, rien de pareil. Ce commencement de civilisation se rattachait chez les Germains à des idées religieuses et poétiques. Les institutions et les idées qui tiennent à la propriété foncière existaient déjà au sein de ces tribus. Il y avait donc dans la Germanie, d'abord une grande supériorité de races et puis une force religieuse

qui manquait désormais au monde romain. Les barbares Germains supérieurs aux autres barbares tartares, indiens, etc. supérieurs aux romains civilisés, sous ces deux rapports, devaient donc renouveler le monde en le conquérant.

Un fait qu'on s'est encore exagéré, c'est le nombre et la force des barbares qui envahirent l'empire romain, et les ravages qu'ils y exercèrent. Écoutez les écrivains de l'époque; ils vous représentent les barbares comme des nuées d'oiseaux rapaces s'abattant sur un champ pour le désoler; comme un torrent, comme un incendie. Tout cela ce sont des hyperboles dictées par la peur. Ceux qui écrivaient cela, n'avaient pas vu les barbares; ils s'étaient enfuis à leur approche, et à leur retour dans leurs foyers avaient peut-être trouvé quelques ravages que la peur avait grossis. Les barbares détruisirent fort peu; ils n'en avaient ni le temps, ni la force, ni l'intelligence. Comment auraient-ils fait à détruire les villes solides qu'avaient bâties les Romains? Pour employer la pioche, il aurait fallu avoir du temps devant soi, et les barbares ne songeaient qu'à vivre; qu'aurait servi d'y mettre le feu? Les briques dont elles étaient construites se seraient endurcies par la flamme et voilà tout. Le nombre des barbares n'a pas moins été exagéré que leurs ravages. Si l'on descend dans la réalité des faits, on verra que la peur a décuplé les objets. Ainsi la bande de Clovis ne se composait que de 5000 hommes, et l'on peut croire que toutes les tribus franques réunies ne montaient pas à plus de 40000 hommes. Mais si les barbares étaient si peu nombreux on demandera peut-être comment ils purent s'assujettir l'empire romain, et dominer sur des populations beaucoup plus nombreuses. Mais dans cette vieille société qui s'affaissait, il n'y avait plus qu'une sorte de courage, celui de mourir. Tout était désorganisé, précaire. D'ailleurs les populations auxquelles les barbares se superposèrent étaient depuis long-temps esclaves. Soumises aux romains, tyrannisées par les exigences du fisc,

13v

en proie à la persécution des payens, ces nations qui, pour la plupart, avaient embrassé la foi nouvelle, ou bien soupiraient après l'invasion des barbares qui leur semblaient devoir les délivrer de l'oppression romaine, ou bien les voyaient arriver avec indifférence, s'embarassant peu du nom de ceux auxquels elles seraient soumises, espérant même peut-être que la mort viendrait mettre un terme aux maux qu'elles éprouvaient.

333

Novembre 1835.

15.2

111ème Leçon.

Invasion des Barbares.



Nous avons vu ce qu'étaient les barbares, ce qu'était le monde romain. Nous allons les voir agir les uns sur les autres, ceux-là par la conquête, ceux-ci par le christianisme et la civilisation.

À bien dire, l'invasion des barbares ne date pas de 375 ou a pris cette époque comme étant celle du premier conflit général. Mais déjà bien auparavant, l'empire romain avait essuyé des invasions partielles, et ce n'était déjà plus chose nouvelle pour lui que les barbares. De longue date, les empereurs avaient recruté leurs légions chez eux; depuis long-temps, ils en avaient transplanté dans l'empire. Probus (vers 280.) transporta une colonie de Francks sur le Pont-Euxin. Julien vainqueur des Francks (vers 362.) et des bandes germaniques, leur avait donné des terres en deça du Rhin. L'empire se sentait faible, incomplet, il lui fallait de nouvelles races pour lui raffermir le sang. C'est lui qui demandait, qui appelait l'invasion. Ce serait certes là une bonne justification des barbares, s'ils en avaient besoin. Mais ils avaient une foule de raisons pour entrer dans l'empire. Les romains étaient riches, eux affamés. C'est la faim qui poussait surtout les barbares vers le midi, la faim, le grand fléau des sociétés incivilisées. Ceci n'est point une fiction. Il y a encore aujourd'hui dans l'Afrique certaines contrées où les hommes, pendant un certain temps de l'année, ne vivent que de terre glaise qu'ils font rôtir sur des charbons. Cela trompe la faim, charge l'estomac mais ne nourrit pas et l'on maigrit horriblement. (Voir à ce sujet M. de Humboldt. Tabl. de la nat. sous les Tropiques. 28.)

Nous distinguerons dans l'invasion trois moments principaux.

1. De 375 à 410. Fritigern, Alaric. — les deux empires ont chacun leur invasion. Mais si les races germaniques commencent par l'orient, elles ne s'y arrêtent pas et n'y reparaissent plus: elles sont entraînées vers l'occident. C'est là qu'elles vont chercher leur cité sainte, leur Asdgard. L'orient semble appartenir aux Scythes, aux Arabes.

2. En 450, Attila. C'est l'époque véritable de l'invasion. Attila, le grand dévastateur, ne fait pas de conquêtes; mais il organise l'invasion. Dans le même temps, Genséric soumet l'Afrique, et, ce qui est bien autrement grave, se rend maître de la Méditerranée.

3. Enfin de 450 à 500. Prise de possession des barbares. C'est l'époque de Clovis en Gaule, de Théodoric en Italie, d'Euric en Espagne.

Autour de ces trois invasions, de ces trois faits principaux, se groupent une foule de faits particuliers, d'invasions partielles qui ne tiennent leur vie que des mouvements des grandes masses. Ainsi les Bourguignons s'établissent dans la Gaule en 413; les hérules dans l'Aquitaine en 419; les Suèves dans la Galice en 420, etc .....

Pour nous guider au milieu de ce conflit de races qui s'entrecroisent, les documents ne manquent pas. Nous avons comme monuments contemporains l'histoire des Goths de Jornandès, l'ambassade de Priscus à Attila, les plaintes de Salvien, les poësies de Claudien, de Sidoine Apollinaire, les Lettres de St. Jérôme, quelques chapitres de la cité de Dieu de St. Augustin, etc... Parmi les modernes, se place en première ligne Gibbon. Son ouvrage n'est pas sans reproche: beaucoup s'en faut. Il s'est piqué d'imiter Montesquieu; non seulement il n'en a pas le génie, il n'en a pas même l'esprit. Son impartialité est suspecte; ses déclamations contre le christianisme sont ridicules. Il n'a pas plus compris que les races germaniques. Gibbon n'aimait ni les allemands ni les prêtres; l'historien a fait place à l'anglais et au philosophe du 18ème siècle. Mais son livre a un grand mérite, indépendant du fonds même de l'ouvrage et qui durera plus longtemps; c'est de donner dans les notes une savante et abondante bibliographie. Gibbon a tout lu, et tout ce qu'il a lu, il le met dans son ouvrage. Son récit des invasions fait sur les textes est intéressant, et amusant comme un bon roman.

L'invasion était imminente pour les causes que nous avons décrites. Le choc des huns et des Goths sur la limite de l'Europe et de l'asie et de l'Europe détermina le déplacement presque universel des races humaines.

Les Goths, sortis des glaces de la Scandinavie avaient subjugué toutes les peuplades Slaves de la Sarmatie

17. 2

méridionale, et, au milieu du 4ème siècle, ils étendaient leur empire depuis la mer Baltique au Pont-Euxin, du Theiss au Tanaïs. Le Borysthène ou Dnieper séparait les Goths orientaux ou Ostrogoths, des Goths occidentaux ou Wisigoths. Plus à l'ouest étaient les Gépides ou traîneurs, qui formaient la troisième branche de la nation gothique. Tous ces peuples réunis sous le commandement d'Hermanrick ne cessaient d'inquiéter les provinces romaines du Danube, quand à leur tour ils furent inquiétés par les Huns.

Qu'étaient-ce que les Huns? ces barbares roulèrent-ils tribus sur tribus du nord de la chine, comme on l'a dit? quelle raison eussent-ils eu de venir? le pays était trop fertile pour y avoir faim, trop vaste pour y être à l'étroit. D'ailleurs l'empire chinois n'avait-il pas, comme l'empire romain, de belles provinces à ravager? Les Huns paraissent plutôt venir des parties centrales de l'Asie, terre vague et immense, sans eau traversée par des populations errantes. Il est possible que quelques unes de ces tribus, fatiguées de la vie nomade soient venues chercher du repos vers le Caucase; que de là, entraînant avec elles les tribus des Alains, elles aient passé le Tanaïs sous le nom de Huns, et soient devenues pour les Goths des voisins intolérables. Cette conjecture est appuyée de l'autorité du savant Klaproth, qui, réfutant l'opinion de ceux qui ont confondu les Huns avec les Mongols ou avec les Hiong-nou, race turke, les fait venir de la grande et de la petite Bukarie, et les identifie avec les Hongrois.

Si les Goths cédèrent aux Huns, ce n'est pas que ceux-ci fussent plus forts ni plus nombreux. Mais ils avaient une redoutable cavalerie. Montés sur de petits chevaux rapides, infatigables, qui faisaient 7 et 8 lieues à l'heure, ils chevauchaient par le désert immense, et quand on les croyait encore bien loin, ils apparaissaient tout d'un coup, tuaient les hommes, enlevaient le butin, les femmes, les enfans, et on ne les revoyait plus. Et puis c'était une chose horrible à voir que ces petits hommes trapus et basanés, à large poitrine, levant fièrement leurs visages informes percés de deux trous ardents. Les Goths cédèrent; les Huns leur avaient inspiré autant d'horreur que de crainte. Les Ostrogoths se soumirent; les Wisigoths demandèrent à passer le Danube et à s'établir dans l'empire. Les Goths n'étaient pas tout à fait des étrangers. C'étaient des soldats de l'empire, des populations déjà romanisées. Ils étaient chrétiens et avaient même un évêque

170

* Ce sont les Panégyristes de Théodose qui parlent de cette victoire. Rien n'est moins prouvé. Il est probable que Théodose usa de ménagements, de politique. Il imposa la paix aux Goths qui d'ailleurs se divisaient déjà.

Ulphilas qui négocia leur entrée dans l'empire. une des conditions fut que les Goths embrasseraient l'arianisme. Valens régnait alors en Orient (375.) Les émigrans durent livrer leurs armes. Ils trouvèrent moyen de ne pas les donner toutes. C'était précaution; c'était aussi scrupule religieux. Toutes les nations barbares ont rendu un culte à leurs armes. C'étaient leurs fétiches, le symbole sous lequel ils représentaient le Dieu de la guerre. Les Huns adoraient un glaive; c'était l'épée d'Attila, autrefois celle de Mars. Les soldats romains adoraient leurs aigles: leurs ancêtres avaient adoré Mars sous la forme d'une lance: quiris.

Les Goths, pour conserver leurs armes, donnèrent leurs enfans, leurs femmes; ils les donnèrent encore pour avoir du pain. Les agens impériaux, dans leur rapace fiscalité, ne virent là qu'une nouvelle occasion d'exercer leurs rapines. Les gouverneurs de Mésie, Lupicin et Maxime, affamèrent le camp des Goths. ceux-ci poussés à bout, prirent les armes, et se répandirent dans la province, pillant et tuant. Rien de moins injuste que cette conduite. C'était toujours la grande cause de ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont trop. Les Goths marchèrent contre Constantinople. Valens accourt; sans attendre les secours que lui envoie son neveu Gratien, il livre la bataille d'Andrinople. vaincu, blessé, il périt dans l'incendie d'une ferme voisine où on l'avait transporté. (378.)

L'empereur d'occident, Gratien, qui trouvait déjà le fardeau d'un empire assez lourd, s'associa Théodose et lui confia l'Orient. Théodose battit les Goths sur le Danube (379.)+ les intimida, puis traita avec eux, se les attacha même. Il se servit de leur chef Alaric contre les barbares d'occident. De ce côté l'influence des barbares était déjà toute puissante. Ce sont deux Franks, Mellobaud et Arbogaste qui dominent dans l'empire. Arbogaste est assez puissant pour détrôner Valentinien 2, et pour créer un empereur, le Rhéteur Eugène, ne voulant pas être empereur lui-même. (394.) C'est en grande partie aux Goths que Théodose dut ses victoires sur les deux usurpateurs, Eugène et Maxime.

Après que Théodose fut mort et que la division de l'empire devint un fait permanent (395.) les barbares devinrent de plus en plus puissans. Tout fut alors accessible aux barbares, légions, territoire, digni-

tes. Un instant l'invasion fut régularisée. Un Vandale, Stilicon, était ministre et général d'Honorius, tandis que le Goth Rufin gouvernait en Orient pour Arcadius. Le premier semblait capable de sauver l'Occident et faisait respecter les frontières de cet empire. Son influence gagnait l'Orient. Ruffin, qui n'était que cruel et envieux lâcha contre lui Alaric et les Goths. Stilicon fit assassiner Rufin et vint écraser une partie de l'armée d'Alaric à qui l'on avait donné la Grèce à ravager. Mais le Goth ne se tint pas pour battu; il se fit donner la préfecture d'Illyrie, pendant que la cour de Byzance déclarait ennemi de l'empire celui qui avait voulu la sauver malgré elle. (400.)

La nouvelle position d'Alaric lui ouvrait l'occident. Il se précipita sur l'Italie. Mais il y trouva encore Stilicon. Surpris à Pollentia, battu à Vérone, force lui fut de regagner l'Illyrie. (401-403) Il ne dit pas pourtant adieu à l'Italie; une puissance plus forte que lui le poussait vers Rome:

An cœlo dubitas parere vocanti? (Claudien.)

Un prétexte se présenta bientôt. Alaric s'était fait l'ami de Stilicon, ne pouvant mieux. Honorius las d'obéir à son ministre, le fit tuer. Les barbares, auxiliaires, menacés du même sort, se réfugièrent auprès d'Alaric. Le roi des Goths prit en main leur vengeance et celle de son ami et bientôt Rome fut assiégée. (408.) Ce fut une grande épouvante et une grande humiliation pour ces Romains qui, depuis six siècles, n'avaient pas vu la fumée d'un camp ennemi. La domination de la ville éternelle va finir; les nobles et illustres sénateurs rachètent leur vie avec de l'or et du poivre. Pauvre peuple romain! Alaric se rit bien de sa multitude: « Plus l'herbe est serrée, dit le barbare, et plus la « faux y mord. » Cependant pour cette fois il se contenta d'une rançon et d'un traité. On n'exécuta pas les conditions; Alaric revint, et fit un empereur, Attale (409.) Mais celui-ci voulut agir en souverain; Alaric s'en dégoûta et traita avec Honorius. Les conférences furent rompues et les Goths reparurent devant Rome. Le troisième siège fut décisif; la ville fut livrée au pillage, la vie des habitans à peine respectée. La patience du barbare était à bout (410.) Cependant la mort l'atteignait à Cosenza; sa colère était un peu calmée à ce moment. Ataulf son beau-frère succéda à ces dispositions favorables. Il épousa Placidie, sœur de l'empereur Honorius et s'en alla avec le titre de Fœderatus, d'allié de l'empire, occuper Toulouse et Nar-

19v

Rome. Voilà les Goths dans la Gaule. Sous Wallia, successeur d'Ataulf, ils reprendront l'Espagne pour les Romains (417.); sous Euric, ils la prendront pour eux. (477.)

L'Espagne, en effet, n'appartenait plus que de nom à l'empire depuis 409. Pendant que Alaric régnait en Illyrie, une bande de Suèves, de Vandales, d'Alains, commandée par Radagaise, avait escaladé les Alpes. (406.) Stilicon les écrasa dans les montagnes de Fiesole. Le reste de la confédération apprenant ce désastre rebroussa chemin. Ils se jetèrent sur la Gaule, laissèrent dans l'Helvétie les Burgundes qui les avaient suivis, (413.) et après avoir ravagé la Gaule en tout sens, passèrent les Pyrénées. L'invasion d'Espagne fut atroce, s'il faut en croire les historiens. On pilla d'abord les villages; les habitans s'enfuirent dans les villes. Les villes regorgeant d'habitans, la famine donna d'horribles spectacles. Une mère mangea ses quatre enfants. Cependant les campagnes étaient couvertes de cadavres; les loups en faisaient curée; puis habitués à la chair humaine, ils se jetaient sur les vivants. Tout cela fut surpassé par une peste. Les Goths arrivèrent bien tard pour arrêter ces ravages (417.) Les Alains et les Vandales furent refoulés au midi. Les Suèves se retirèrent dans la Galice (419) et y fondèrent un roy aume qui se maintint obscurément jusqu'en 585.

Honorius était mort en 423. Placidie, veuve d'Ataulf et du général Constance gouverna l'Occident au nom de son fils, le jeune Valentinien III qu'elle avait eu de son second mari. En Orient, c'était aussi une femme qui régnait, Pulchérie, sœur du faible Théodose II. Placidie avait mis sa confiance dans deux hommes, Boniface et Aëtius, tous deux hommes de guerre et sénateurs illustres. Le premier gouvernait l'Afrique; c'était l'ami de Saint-Augustin; le second guerroyait dans le nord de l'empire. Jaloux de Boniface, Aëtius l'accusa de trahison auprès de Placidie, puis lui écrivit que Placidie ne pardonnerait pas. Boniface appela les Vandals en Afrique; mais étant rentré en grâce, il voulut les congédier. Genseric, roi des Vandales répondit à l'insulte par une guerre d'extermination. (429.) Hippone fut prise et brûlée. En vain Valentinien abandonna toute la province (435) afin de conserver Carthage; Carthage fut mise au pillage. (439.) Tout ce qui était romain fut chassé de l'Afrique; Genseric s'intitula roi de la terre et de la mer. Il soutint ce dernier titre. Carthage redevint une puissance maritime; Genseric fit de la piraterie en grand, et la Méditerranée devint son domaine. Il apparaissait soudainement à l'Orient, à l'occident, sans

94
12

savoir souvent pourquoi il venait ni où il abordait. Son pilote lui demandait au départ: où allons-nous? — « Contre ceux que Dieu veut punir ! » —

La terre eut son fléau comme la mer. Attila se montra en 433. homme puissant à ébranler les nations, il nous apparaît dans les traditions moins comme personnage historique que comme un mythe vague et terrible, symbole et souvenir d'une destruction immense.

« On douterait qu'il eût existé un tel homme si tous « les auteurs du 5ème siècle ne s'accordaient là-dessus; si « Priscus ne nous disait avec terreur qu'il l'a vu en face « et ne nous décrivait la table d'Attila.... C'est un « grand spectacle d'y voir à la dernière place, après les « chefs des dernières peuplades barbares, siéger les « tristes ambassadeurs des empereurs d'Orient et d'Oc« cident. Pendant que les mimes et les farceurs excitent « la joie et le rire des guerriers barbares, lui sérieux et gra« ve roule de sombres pensées, tandis qu'il passe sa « main dans les cheveux de son jeune fils.. Ils sont là « ces Grecs qui viennent jusqu'au gîte du lion, lui dresser « des embûches; il le sait; mais il lui suffit de ren« voyer à l'empereur la bourse d'or avec laquelle on a « cru acheter sa mort, et de lui adresser ces paroles ac« cablantes: « Attila et Théodose sont fils de pères « très nobles. Mais Théodose en payant tribut, est « déchu de sa noblesse; il est devenu l'esclave d'Attila; « il n'est pas juste qu'il dresse des embûches à son « maître, comme un esclave méchant. »

« Il ne daignait pas autrement se venger, sauf « quelques milliers d'onces d'or qu'il exigeait de plus. « S'il y avait retard dans le paiement, il lui suffi« sait de faire dire à l'empereur par un de ses esclaves: « Attila, ton maître et le mien, va te venir voir; il « t'ordonne de lui préparer un palais dans Rome. »

« Du reste, qu'y eût-il gagné, ce tartare, à conqué« rir d'empire? Il eût étouffé dans ces cités murées, « dans ces palais de marbre. Il aimait bien mieux son « village de bois tout peint et tapissé, aux mille kiosques « aux cent couleurs, et tout autour la verte prairie du « Danube. C'est de là qu'il partait tous les ans avec son « immense cavalerie, avec les bandes germaniques qui le « suivaient bon gré mal gré. Ennemi de l'Allemagne, « il se servait de l'Allemagne; son allié était l'enne« mi des Allemands, le Vandale Genseric. (hist. de Fr. de M. Michelet — T. 1. p. 184.)

Les rois et les chefs des nations barbares se pressaient autour de lui et formaient son conseil. Tous n'étaient pas entraînés par force. Les barbares s'unissaient volontiers aux

chefs qui devaient leur procurer le plus de combats et de butin. et chez les barbares, dit Tacite, le rôle de compagnon n'a rien dont on rougisse.

En 450, Attila se jeta sur la Gaule. Mais il en fut repoussé par les efforts réunis des foederati barbares commandés les uns par Aëtius, les autres par les rois des Wisigoths. C'étaient les premiers établis; ils ne souffraient pas que d'autres vinssent partager. La colère d'Attila se déchargea sur l'Italie. Il détruisit Aquilée, ravagea Milan, Pavie; il marchait sur Rome quand St Léon l'arrêta par ses prières comme dans les Gaules St Loup avait fait pour la ville de Troyes. Attila repassa les Alpes et ne revint pas. Les Huns le trouvèrent un matin dans sa tente. (453.)

Outre les traditions historiques, la poésie des barbares nous a laissé des souvenirs d'Attila. En 1812, les frères Grimm retrouvèrent sur la couverture d'un livre un vieux chant germanique. c'est le récit malheureusement inachevé d'un combat entre un père et un fils, Hildebrand et Hadubrand. Après bien des années, ils se rencontrent au bout du monde; mais le fils ne reconnaît pas son père qui combat dans l'armée des Huns, et qui se trouve dans la nécessité ou de périr ou de tuer son fils. C'est la représentation touchante de la position de ces barbares contraints de combattre les uns contre les autres, nation contre nation, tribu contre tribu; c'est un symbole grandiose de ce déchirement du monde barbare. Ainsi dans les Nibelungen, le bon Margrave Rüdiger attaque, pour obéir à l'épouse d'Etzel (c'est le nom d'Attila), les Burgundes qu'il aime; il verse de grosses larmes et en combattant Hagen, il lui prête son bouclier. C'est dans ces poèmes, c'est dans les Nibelungen que se trouve le véritable esprit germanique; tout y a un vernis de véritable antiquité, et nous devons rendre grâce au goût parfait du dernier rédacteur (au 13ème siècle) qui a su le respecter. La forme en est quelquefois barbare, le style matérialisé; mais souvent aussi d'une énergie et d'une poésie incomparables. Malgré les transformations qu'il a subies et qui lui ont nécessairement fait perdre quelque chose de son caractère primitif, le poème des Nibelungen reste cependant comme le plus curieux monument du monde barbare.

16 novembre.

23.n

IVème Leçon.

Les Barbares deviennent Romains, de Clovis à Dagobert. — 481 – 638.



A l'époque où nous sommes arrivés, les barbares vainqueurs, en se romanisant tout à coup, ne peuvent supporter l'action énervante et destructive de la civilisation. Non seulement ils changent de caractère, mais ils s'épuisent peu à peu, ils périssent. C'est un fait que la Physiologie ne doit pas négliger.

Quelles sont les causes de ce fait ? comment est-il arrivé que ces races qui semblaient destinées à remplacer les races vieillies de l'empire se soient trouvées moins durables qu'elles.

On a donné pour raison que les hommes du Nord, malgré leur force apparente, sont en définitive moins forts que les hommes du midi. Cela est vrai ; l'homme du nord peut soulever de plus grands poids que l'homme du midi, mais il résiste moins long-temps à la fatigue. Le premier effort est plus puissant, mais il dure moins. L'homme du nord a plus de fougue, mais moins de ténacité que l'homme du midi : les armées composées d'Espagnols ou de bretons s'usent moins vite à la guerre que les troupes allemandes. La même différence se retrouve encore dans les races de chevaux : quoique le nord en ait de très belles, celles de Meklembourg, par exemple. Ainsi on peut dire d'une manière générale que les races septentrionales sont ~~moins~~ fortement trempées que celles du midi, qu'on appelle celles-ci celtiques, Ibériennes, ou de tout autre nom.

Mais cette infériorité de forces physiques n'est pas la vraie cause du fait que nous étudions ici. Il faut en chercher la raison dans l'action même de la civilisation sur les barbares.

Le mot de civilisation, dans sa généralité, comprend deux choses : des lumières et des jouissances. Les secondes ne sont pas à repousser plus que les premières : car les commodités de la vie que l'industrie fournit à l'homme lui facilitent l'exercice de la pensée. Elles aussi sont donc d'une grande utilité, mais c'est à la condition d'en user sobrement : car l'abus des jouissances est un poison funeste. La perfection sociale consisterait à prendre de la civilisation toutes les lumières qu'elle peut

fournit, et seulement ce qu'il faudrait de jouissances pour augmenter la force de la pensée. Nous ne voulons pas faire l'apologie du passé : il est condamné par cela seul qu'il est passé. Mais nous devons remarquer que cet état de perfection ne s'est présenté que deux fois dans l'histoire : Athènes nous l'offre dans l'antiquité, Florence, au moyen-âge. Les barbares ne comprirent pas plus ceci que les Romains eux-mêmes. La civilisation romaine, du moins à l'époque de l'empire, ne consistait plus que dans les jouissances ; les barbares se gorgèrent avidement de ces jouissances, sans prendre les lumières qui leur auraient servi de contre-poison, comme elles nous en servent aujourd'hui. En effet, la culture de l'esprit inspire à l'homme du respect pour lui-même, et du mépris pour la sensualité grossière et brutale. D'ailleurs ces idées mêmes, ces lumières, occupent une partie de notre existence. Voilà pourquoi les habitans des villes peuvent résister à l'influence de la civilisation ; et encore faut-il que la population des campagnes vienne sans cesse renouveler celle des grandes villes ; car les hommes s'y affaiblissent, et les familles s'y éteignent peu à peu. Mais l'action fut encore bien plus rapide sur ces barbares qui ne pouvaient profiter des lumières de la civilisation romaine ~~trop peu~~ faute de leurs intelligences grossières. Avant que leur éducation fût faite, ils se trouvèrent livrés, sans défense, à la séduction entraînante de ces jouissances si nouvelles pour eux. Telle est la cause de cet épuisement rapide qu'on remarque chez les nations barbares établies dans l'empire romain, et surtout chez les Francs : tous les Mérovingiens sont pères à 15 ans, et ~~ils sont~~ meurent à 30.

Mais avant de voir les Francs devenir Romains en Gaule, rappelons-nous ce qu'ils étaient en Germanie. Rendons-nous compte de leur caractère primitif afin de le mieux comprendre après qu'il aura subi l'influence romaine.

À l'époque où Tacite nous donne quelques notions sur les mœurs de la Germanie, ce sont les Suèves qui y dominent, et avec eux le culte de la nature, celui de la déesse Hertha (Erd, la terre) ; puis arrivent des populations dont Tacite dit à peine quelques mots : ce sont les Goths et les Saxons. Ils apportent aux tribus Suéviques, avec le culte d'Odin, une civilisation plus avancée. Quoique les monumens qui nous en restent soient bien postérieurs à cette époque, cependant il y a dans le fond de ce culte des idées de moralité plus pures que dans celui de la déesse Hertha. Avant l'apparition des tribus odiniques on ne

voit chez les Germains aucune notion des peines et des récompenses de l'autre vie. Le paradis d'Odin paraît être chez eux le premier indice, la première forme de cette grande idée. Cette forme est encore bien grossière sans doute, puisque les braves seulement ont part aux délices du Walhala. Néanmoins il y a là un immense progrès; cette distinction de la bravoure et de la lâcheté doit être féconde: elle doit avoir pour conséquence la frénésie guerrière portée au plus haut degré. Dans les invasions Scandinaves, nous apparaît avec toutes ses fureurs, le génie de la guerre.

Les Francs
race ouverte

L'époque d'Attila semblerait devoir être une ère nouvelle pour la civilisation germanique. Mais les Huns n'ont rien fondé; ils passèrent comme un torrent qui ravage et ne féconde pas. C'est plutôt dans la confédération des Francs que nous trouvons un progrès. Les Francs ne sont pas une nation, c'est un mélange de toutes les nations germaniques et c'est là précisément ce qui fait leur supériorité. Ils n'ont pas une physionomie qui leur soit propre: chez eux tous les usages sont admis: mais ce qui manque à l'originalité de leur caractère, s'ajoute à leur puissance intellectuelle.

Peuple
[illegible] race

C'est une vérité que démontre l'histoire toute entière. Plus un peuple reste pur de tout contact, moins il se civilise. Pour monter dans l'échelle des nations, il faut unir les qualités de plusieurs races, il faut se mêler. Pourquoi la Grèce a-t-elle été si supérieure à tous les peuples de l'Orient? C'est que par les émigrations qu'elle en reçut, elle s'enrichit de leurs idées et de leurs qualités. Son intelligence devint plus générale, plus complette que celle des nations de l'Orient qui conservèrent chacune leur caractère particulier; aussi finit-elle par les vaincre et les absorber. Qui rendit Rome maîtresse du monde antique? C'est que sa population fut un mélange de Sabins, de Latins, d'Etrusques, enfin de tous les peuples de l'Italie; c'est que sa politique fut constamment de s'incorporer les vaincus et d'adopter ce qu'elle trouvait d'utile dans leurs usages. L'état d'infériorité et d'oppression où vécurent si long-temps les Juifs a sa cause dans cette originalité si grande qui les distingue. Malgré les qualités extraordinaires que possède cette race, elle est tombée au dessous des autres, parcequ'elle est restée bornée au petit nombre de ses instincts, au lieu de s'étendre, de se civiliser, de s'humaniser par le mélange avec les peuples. Nous voyons de même dans l'histoire moderne, les Irlandais et les Ecossais, d'un côté, subjugués par les Anglais, de l'autre les Bretons forcés de devenir Français. Cela tient à la même cause. Les Irlandais avec leur bravoure, leur poésie, leur génie musical, sont inférieurs aux Anglais, parcequ'ils sont restés purs. Les Anglais, au contraire, compo-

25v



Loi Salique. — 1.

c'est la plus ancienne et par conséquent la plus barbare de toutes les lois germaniques.

ce n'est qu'une législation pénale. Sur 408 articles il y en a 365 qui sont des articles de code pénal.

M. Guizot regarde la composition comme la seule sanction pénale de cette loi; il faut cependant y ajouter l'exil.

Suivant M. Guizot, la composition est un premier pas pour sortir de l'état de lutte et de guerre perpétuelle dans la société barbare. On peut ajouter que cette peine est née aussi du sentiment de dignité personnelle naturel à l'homme du Nord et qui lui fait repousser toute peine corporelle.

Le conjurator, troisième caractère des lois barbares suivant M. Guizot, apparaît peu dans la loi salique. La preuve négative n'est que rarement admis. (c'était un certain nombre de personnes venant jurer l'innocence de l'accusé.) Primitivement les conjuratores devaient appartenir à la famille de l'accusé; dans la société primitive des Germains, la famille était solidaire.

Le combat judiciaire s'est établi surtout par les Bourguignons. On le trouve rarement dans la loi salique.

Les épreuves par l'eau bouillante, par

28AN

le fer chaud — etc. Replacées à côté. Les Bourguignons déclaraient ces épreuves sacrilèges. Gondebaud qui les attaque ainsi que les conjuratores ~~[illegible]~~ accorde exclusivement le combat judiciaire.

Sur les 408 articles de la loi salique, il y en a 170 de relatifs au vol.

Le préambule en est curieux. La loi salique fut rédigée par des Ardennes pour les Saliens seuls; le texte que nous en avons ne date que du 7ème siècle. Elle fut écrite en Latin.

Elle comprend 71 titres.

76 art. sont relatifs aux vols d'animaux.

20 art. de Furtis porcorum. C'est le 1er titre. — 60 sous et demi par 25 porcs; 35 sous seulement pour 20 porcs.

Pour un veau — cinq sous.

Pour un taureau — 45 sous.

Pour le taureau du roi — 90 sous, autant que pour le meurtre d'un Gallo-romain.

Pour une chèvre — 30 sous

Pour un chien de chasse — 45 sous, autant que pour un romain tributaire.

Pour un faucon — 45 sous (La chasse commence à indiquer déjà la féodalité.)

Les abeilles tiennent une grande place.

Le cheval ne paie que 45 sous. (preuve que les Francs combattaient à pied.)

Pour voler, tuer ou affranchir un esclave, 35 sous.

Loi Salique. — 2.

Les artisans de toute condition étaient assimilés aux serfs.

L'esclave qui avait une valeur de 20 deniers, recevait 120 coups de fouet; celui qui avait 40 deniers, castration. — L'église n'avait pas adouci l'esclavage. — La loi salique penche même vers l'esclavage; elle réduit à cet état pour beaucoup de crimes.

Si un homme libre s'unit à une esclave, il devient esclave lui-même.

L'adultère est puni de 200 sous. (Le mariage est respecté; la dignité de la femme commence à s'établir bien autrement que chez les romains.)

La chute des animaux domestiques donne lieu à une forte composition; on est démuni des [illegible] et des bracelets.

Pour dépouiller l'homme qui dort, un homme mort on paie 100 sous.

Pour blessure à la tête — 30 ou 45 sous.

Pour blessure au ventre — 62 sous

pour coups de poing — 3 sous

Pour le pouce — 15 sous.

D'autres pour l'oreille, le nez, les yeux, etc.

Les injures (vulpecula, meretrix, etc) — de 3 à 15 sous.

Pour appeler une femme vampire

ou sorcier — 187 sous et demi.

Le vampire qui a mangé un homme paie 200 sous et est brûlé.

Pour tuer un franc — 200 sous

Pour le jeter dans un puits — 600 s.

Si on l'a couvert de feuillages et de cailloux — 1800 sous.

Pour tuer le convive du roi — 300 sous

Pour tuer un romain — 100 sous.

Pour tuer un esclave — 45 sous.

Pour dépendre un pendu — 45 sous.
(Plus tard on ne paya plus que 30 sous)

Pour écorcher un cheval — 45 sous plus le prix de la bête.

Pour rompre les liens de parenté, sans l'autorisation du magistrat et sans les cérémonies, paie 100 sous.

Le titre 62 renferme 6 articles, c'est le fameux titre pour l'héritage. c'est dans le dernier art. que se trouve la disposition pour l'héritage de l'alleu. Les filles y sont admises; mais les femmes ne peuvent succéder à la terre salique, c'est à dire au bénéfice, parce que le bénéfice est soumis à des devoirs militaires.

(Voir dans Baluze.)"

---

de Bretons, de Saxons, de Normands, sont des hommes plus mixtes et par conséquent plus complets. De toutes les races de France, aucune assurément n'a l'héroïsme, la force et les qualités morales de tout genre que possèdent les Bretons; et cependant la langue des Bretons est forcée chaque jour de reculer, de perdre du terrain. C'est leur ténacité aux usages de leurs pères qui fait leur infériorité intellectuelle. Ainsi toute race qui repousse les autres et refuse la civilisation perd ses droits à l'indépendance; il est juste qu'elle soit ramenée de force dans la grande famille de l'humanité dont elle prétend se séparer. La sentence est dure; mais c'est l'histoire qui la prononce.

Cependant il ne faudrait pas attribuer à cette seule cause la conquête de la Gaule par les Francs et leurs victoires sur les Bourguignons et les Goths. Il faut attribuer au clergé la plus grande part de leurs succès. Ce fut le clergé qui appela les Francs dans la Gaule, pour les opposer aux Goths. Ceux-ci étaient, il est vrai, déjà un peu civilisés, tandis que les Francs étaient encore barbares. Mais les Goths avaient, comme les Bourguignons, embrassé l'arianisme. Les Francs, au contraire, n'étaient point convertis au christianisme, et le clergé en leur offrant la conquête de la Gaule pouvait facilement les amener à la religion catholique. L'église fit donc la fortune des Francs et triompha avec eux. La victoire des Francs fut encore celle de la civilisation; car la philosophie de l'arianisme était impuissante sur les barbares; ce qu'il fallait pour l'éducation de ce monde jeune et grossier, c'était la foi, la poésie, la puissante organisation de l'église romaine.

L'Église et les Francs.

Telles furent les causes de l'établissement des Francs dans la Gaule: voyons-en maintenant les résultats. Ce point a été soumis à la discussion dans le siècle dernier. Le comte de Boulainvilliers prétendit que la conquête avait été suivie de l'asservissement de tous les vaincus. Il tirait de là la légitimité des privilèges de la noblesse qui, suivant lui, descendait des vainqueurs. À ce point de vue aristocratique s'opposa l'abbé Dubos qui voulut prouver que la conquête de Clovis n'avait été qu'une transaction à l'amiable avec les Romains. Il réunit une foule de textes à l'appui de son opinion, qu'il consigna dans deux énormes in 4o, fort savants mais fort ennuyeux. Ses efforts monarchiques vinrent échouer contre la polémique spirituelle de Montesquieu qui l'écrasa sans peine. La vérité dans cette question se trouve entre ces deux opinions exclusives.

D'abord il s'en faut de beaucoup que la noblesse d'Europe remonte au temps de Clovis. La pairie anglaise, la plus vieille noblesse de l'Europe, ne remonte pas plus haut que le 16ème siècle: on l'a prouvé. Les grands noms de Northumberland et autres viennent des donations que les rois d'alors firent à leurs favoris. Les anciennes familles s'étaient éteintes de bonne heure parceque, pour être fortes, elles concentraient toute la propriété entre les mains de l'aîné et que les cadets ne se mariaient pas. Quant à l'origine du servage, il ne faut pas la rapporter à la conquête, mais aux temps féodaux. Il ne sera pas inutile de résumer en quelques mots les changemens qu'introduisit l'invasion dans l'état des populations.

L'esclavage antique fut considérablement adouci. Comment en effet avait-il subsisté sous l'empire? Par la police, par la force militaire qui était toujours présente pour réprimer les tentatives de révolte, on ramenait à la chaîne le malheureux qui la fuyait. Mais quand l'organisation impériale fut détruite, ou plutôt quand l'empire n'eut plus de troupes romaines et que les milices barbares qu'il soudoyait se démembrèrent, les propriétaires romains ne trouvèrent plus dans les armées qui occupèrent alors le territoire des auxiliaires contre leurs esclaves. Les Visigoths et les Burgondes firent bien, il est vrai, quelques lois pour ramener l'esclave fugitif; mais les Francs ne s'en occupèrent pas, c'était l'affaire des propriétaires romains. Ceux-ci alors, pour conserver leurs esclaves, n'eurent d'autre moyen que de les mieux traiter. De cette manière, l'esclavage sans cesser tout à coup, se relâcha et s'adoucit peu à peu. L'invasion eut encore un autre résultat, ce fut de détruire la mauvaise organisation de l'empire. Elle soulagea les propriétaires de tous les impôts qu'on leur demandait pour repousser les barbares. La fiscalité cessa, mais ce fléau fut remplacé par d'autres maux, le désordre, le pillage, la violence des nouveaux maîtres enfin le manque de sécurité.

En Gaule, les Francs campèrent en armées permanentes sur le pays pendant les quatre premières générations. Ils vécurent bien dans les villes; mais ils y étaient comme en garnison, toujours les armes à la main. Les fils de Clovis se partagèrent ses conquêtes ou plutôt ses guerriers, et, comme la plupart des Francs étaient demeurés dans le nord de la Gaule, ils voulurent tous avoir quelques uns des campements du nord. Voilà pourquoi ils se partagèrent le pays en longues bandes du nord au midi, en sorte que chacun d'eux eut un peu d'Aquitaine et un peu des provinces septentrionales. Un autre partage aurait mis toutes les forces

Invasion des Slaves.

Les Gépides viennent chassés de l'Altaï par les Ouars. Ils prennent le nom d'Avares. poussés ensuite par les Bulgares ils vont se faire battre par Sigebert, roi de France austrasiens.

Ils attaquent Constantinople plusieurs fois. — En 630 ils sont vaincus par les Vendes de la Bohême soulevés par le franc Samon. Ils restent en Hongrie.

Les Bulgares leur succèdent. Ils venaient du Volga. Leur langue était Slavonne. cependant il est douteux que ce fussent des Slaves. Ils s'établissent dans les Deux-Mésies qui ont conservé leur nom. ainsi Gépides, Avares, Bulgares à travers eux s'infiltre l'invasion slave.

Les Slaves occupaient le pays des Sarmates:

3 classes: { Vendes ou Vénèdes. Ouest.
Slavines — centre
Antes. — est et sud.

Tacite parle des Vendes; Ptolémée les place sur les côtes de la Baltique; ils descendirent et fondèrent Prague; on les connaissait sous le nom de Chèques, obotrites etc. Ils étaient très féroces; ils combattirent avec les avares.

Les Croates s'établirent en Dalmatie. C'étaient aussi des Vendes.

Les Antes subjuguèrent la Dacie; ils se confondirent plus tard avec les Bulgares.

militaires entre les mains d'un seul, et laissé les autres désarmés. On a donné de ce fait une autre explication assez plaisante. On a dit que dans un temps où les tributs se payaient en nature, chacun des fils de Clovis avait voulu avoir sur sa table les produits des diverses provinces de la Gaule. Ce furent vraiment des gourmets bien raffinés que ces barbares.

Cependant il ne faudrait pas croire que cette armée de Francs se laissât partager à volonté par les fils de Clovis. La plus grande partie demeura dans les provinces voisines du Rhin, et bientôt entraînés par la mobilité de leur caractère, ils se précipitèrent en foule sur l'Italie conduits par Théodebert, petit fils de Clovis. Ils y avaient été appelés par les Grecs; mais ils n'y vinrent que pour piller et ravager. L'invasion des huns n'avait pas été plus terrible. Mais ils furent presque tous enlevés par les maladies. L'expédition de Leutharis qui eut lieu vers le même temps eut aussi le même sort. Ces guerres désastreuses ainsi que l'influence de la civilisation sur ceux des Francs qui étaient restés en Gaule, affaiblirent tout à coup cette nation. Après la mort de Théodebert, elle semble épuisée et languissante. Sous le règne de Clotaire 1er, pendant les dissensions de ses fils, et les guerres des deux reines, Brunehaut et Frédégonde, les armées franques sont peu nombreuses; l'influence romaine les gagne et les affaiblit de plus en plus. Pendant cette époque, on voit le gouvernement tomber tout entier entre les mains des Romains. Mais ce ne sont pas les prêtres qui gouvernent, comme on pourrait le croire: ce sont les laïcs. La race mérovingienne a été bien moins soumise à l'influence du clergé que celle des Carlovingiens. De Clovis à Dagobert, les noms qui paraissent à la tête des affaires sont tous Romains. C'est à eux que les rois donnent toute leur confiance; ils les chargent de toutes les missions, de tous les emplois qui demandent quelque habileté. Les Romains en effet étaient par leur souplesse bien plus propres à servir l'ambition des princes que les barbares plus simples qui ne savaient d'autre métier que la guerre. Aussi, par leurs conseils, la fiscalité reparut-elle bientôt; et c'est la tentative de rétablir les impôts, bien plus que tous leurs crimes, qui a rendu si odieux les noms de Frédégonde et de Brunehaut. Cette transition avait été trop brusque pour ne pas rencontrer de résistance. D'ailleurs l'intérêt des grands de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie était contraire au rétablissement du système impérial. Aussi essayèrent-

28v

ils de se donner des rois, aussi massacrèrent-ils le romain Protadius, favori de Brunehaut; aussi livrèrent-ils cette reine à Clotaire 2, en exigeant de lui des concessions de pouvoir pour prix de leur trahison. Le changement des barbares en romains n'alla donc pas jusqu'à ramener le gouvernement impérial. Du reste la métamorphose était complette lorsque Clotaire 2 réunit en une seule monarchie tout l'empire des Francs. (613.)

Sous les fils de Clovis, les Francs qui avaient pour eux le clergé et le peuple des Gaules, étendirent leurs conquêtes dans le midi, soumirent les Burgundes et entamèrent le royaume des Wisigoths. Clotaire 1er réunit un moment les diverses provinces soumises aux Francs (558-561.) mais ses fils se les partagèrent de nouveau après sa mort. La guerre éclata entre Chilpéric époux de Frédégonde, et Sigebert époux de Brunehaut, c'est à dire entre la Neustrie et l'Ostrasie. L'Ostrasie qui recrutait sans cesse ses armées dans la Germanie aurait facilement écrasé ses adversaires, sans les crimes de Frédégonde et la lutte que les Francs ostrasiens eurent à soutenir, du côté de l'orient, contre les barbares demeurés en Germanie et qui s'efforçaient de pénétrer dans la Gaule. Frédégonde laissa en mourant son fils Clotaire 2 et le royaume de Neustrie au bon Gontran, roi de Bourgogne. Enfin quand Gontran mourut, la Neustrie fut sauvée par les dissensions de Theuderic 2 et de Theudebert 2, petits fils de Brunehaut et par le mécontentement des Leudes de Bourgogne et d'Ostrasie contre cette reine. Les deux partis étaient en présence et les Neustriens allaient probablement succomber sous les forces supérieures de leurs ennemis, quand le maire de Bourgogne offrit à Clotaire 2 de lui livrer Brunehaut à la condition que les privilèges des leudes ostrasiens et Bourguignons seraient confirmés et que la mairie deviendrait héréditaire dans sa famille. C'est ainsi que Clotaire régna seul sur les Francs (613-622.) Son fils Dagobert (622-638.) fut le Salomon des Francs. Le souvenir de cette époque est resté gravé dans la mémoire des peuples, et la débonnaireté de ce roi Dagobert est devenue proverbiale. Sous son règne, les barbares déposent entièrement leur férocité pour se laisser aller à la mollesse excessive du caractère ecclésiastique. L'église a achevé de vaincre, de surmonter l'invasion. En même temps elle a pénétré partout; elle a établi des Chorévêques, et, sous ses auspices, s'est formé un nouvel état de choses où la campagne entre pour son compte et n'est plus l'esclave de la cité. Des donations immenses lui sont faites

par les grands et par les princes. ceci est représenté dans une fable qu'on retrouve chez plusieurs peuples du nord et, en France, sous les noms de Clovis et de Dagobert. Le roi donne à un Saint tout le pays qu'il pourra parcourir pendant que lui-même fera sa méridienne. Au bout de quelques instans, les serviteurs du roi viennent lui dire: Sire, réveillez-vous; il a bientôt avait fait le tour de votre royaume.

Mais en s'enrichissant, l'église se matérialisait. Le spiritualisme se réfugia dans les monastères. L'église celtique d'Irlande qui avait conservé la pureté primitive essaya de réformer celle des Gaules. St. Columban passa la mer et fonda un grand nombre de monastères. (563-610.) Mais cette tentative fut impuissante par défaut d'unité; ce fut une sorte d'opposition contre Rome, et Rome en triompha.

Tel était, sous Dagobert, l'état de l'église et celui du royaume. Pour comprendre les événements qui doivent suivre, il ne faut pas oublier la mairie du palais. M. de Sismondi a cru que le maire du palais était primitivement un magistrat populaire, le juge des meurtres, Mord-dom; il a pensé que ce mot germanique s'était facilement confondu avec celui de Major-domus. Mais rappelons-nous que chez les Germains la domesticité ennoblit; le premier dans le palais royal a dû être aussi le premier parmi les Leudes. Or, à une époque où les hommes libres avaient intérêt à se trouver sous la protection royale, in truste regia, à devenir antrustions et Leudes, le juge et le chef des Leudes dut peu à peu se trouver le juge et le chef du peuple. Ainsi s'explique l'accroissement de puissance du Major-domus, du maire du palais, d'abord simple officier royal, et bientôt après magistrat politique.

23 novembre 1835.

Vème Leçon.

L'Islamisme. – 622 – 756



Nous avons suivi l'invasion germanique dans sa marche et ses progrès, jusqu'à l'époque de la puissance des maires des palais chez les Francs: nous allons suivre maintenant la marche de l'invasion méridionale jusqu'au moment où elle se rencontre avec la première dans les champs de Poitiers et recule devant les barbares du nord.

Le Mahométisme a son berceau dans l'Arabie. Cette presqu'île défendue par ses sables et ses montagnes, entièrement isolée, mais commerçante, fut de tout temps parcourue par une multitude de caravanes et ouverte à l'influence des peuples étrangers: nulle religion n'a, plus que le Mahométisme, subi l'influence des races et l'influence géographique. Sabéens, Juifs, mages, Chrétiens, tous avaient trouvé un asyle en Arabie et le libre exercice de leur culte: delà un échange continuel d'idées qui devait plus tard porter ses fruits.

Avant Mahomet, l'Arabie avait toujours apparu comme un pays ennemi d'où devait sortir l'arrière garde des barbares. Les hycsos de l'Egypte étaient des pasteurs arabes: au temps d'Auguste, les Romains les attaquent et les repoussent dans leur presqu'île. Deux siècles plus tard, vers 250 de notre ère, ils apparaissent avec éclat dans la Syrie, à Palmyre. Cette ville dont on attribue la fondation à Salomon, riche, opulente, abandonnée en quelque sorte au milieu des déserts, lieu de station pour les nombreuses caravanes qui se rendaient dans l'Orient, attira enfin l'attention des Scheiks arabes dont les tribus nomades erraient aux environs: ils s'en emparèrent, et quelques années après, ils avaient envahi et conquis la Syrie et l'Egypte. Ils devinrent redoutables aux Romains: mais l'influence de la civilisation grecque les perdit: leur reine Zénobie, femme guerrière et ambitieuse, s'était entourée de Grecs; l'élan barbare s'arrêta: Zénobie vaincue et prisonnière d'Aurélien alla mourir à Rome, et les Arabes rentrèrent dans l'oubli pour quatre siècles encore.

Il manquait à Odenat un mobile religieux.

Mahomet le donne.

— État de l'arabie au VIIème siècle. — Re-
nommée de la Mecque. Là s'était élevée la tente
construite par les anges pour Adam et Ève. Plus
tard Seth et Abraham y avaient construit
leurs tentes. C'est là que l'ange Gabriel fit
sortir de l'eau pour Ismaël; ce puits est la-
où. C'est Ismaël qui éleva en ce lieu le temple
de Kéabé; sans images, mais avec une pierre noire
au milieu, laquelle renferme les dernières paro-
les de Dieu après la création. C'est le taberna-
cle de Moïse.

Abraham appelle tous les peuples à l'ado-
ration de Dieu.

Abraham est donc le véritable fondateur
de l'Islamisme.

Ismaël eut douze fils; de l'aîné descendaient
les Koreischites gardiens du temple.

Mais la religion s'altéra, et à l'époque de
Mahomet l'idolatrie régnait dans toute l'a-
rabie; le christianisme y était aussi introduit.
mais le christianisme est vaincu dans la guerre
de l'éléphant. L'idolatrie l'emporte — 645.

Mahomet — sa naissance — son père. Tribu
des Koreischites. — Son père Abdallah avait failli
être sacrifié par son père.

Prodiges à la naissance de Mahomet.
— tremblements de terre — lumière brillante. —
Le feu sacré des Perses s'éteint.

L'ange Gabriel ouvre la poitrine de Maho-

Arabie — sa stérilité — excepté dans l'Yemen. —

4 millions d'habitans — nomades. — cependant des pâturages nombreux.

race sémitique.

caractère des Arabes. — toutes les qualités et tous les vices des peuples nomades.

généreux, braves, hospitaliers; mais farouches, colériques, cruels et voleurs.

Les Arabes n'ont pas d'histoire; ils ne changent pas; ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps d'Abraham.

à quatre époques cependant ils entrent dans l'histoire:

1° Hycsos.
2° Odénat
3° Mahomet
4° Waabites.

Conquêtes des Arabes en Egypte et en Assyrie.

Deux tribus seules continuent à indiquer le caractère actuel des Arabes: le commerce et la religion. ce sont les Phéniciens et les Juifs.

Au second siècle, Odénat, chef arabe, s'empare de Palmyre, bat Sapor, prend le titre d'empereur; mais il est assassiné par sa femme Zénobie.

mes enfans, quand son cœur est purifié.

La sagesse paraît de bonne heure; il concilie des chefs arabes.

Il se livre au commerce et va en Syrie. – devient Cadisjah.

ce voyage n'a pas grande importance; l'arabie était peuplée de Juifs; Mahomet pouvait connaître leurs doctrines.

Mahomet à 25 ans épouse Cadisjah – passe 15 années dans la solitude.

Là il acquiert la conviction profonde; car Mahomet était convaincu.

il prêche dans sa famille, convertit son esclave Zeid et Cadisjah, son cousin ali, Abou Bekre.

Pendant 3 ans, il marche lentement, il a peu de disciples, mais il les fanatise.

grand festin; il parle de sa réforme; qui veut être mon visir? – réponse d'ali. les premiers mots de l'Islamisme.

Décrets des Koraischites contre les croyants.

1re fuite de Mahomet chez son oncle. Il prêche secrètement et avec peine. Il se fait de nombreux partisans à Yatreb, peuplée de Juifs; il y avait une rivalité profonde entre Yatreb et la Mecque. Mahomet était favorisé d'ailleurs par l'attente d'un messie.

Mahomet fut obligé de s'enfuir à Yatreb (Medinah al Nabi) les Koraischites étaient disposés à l'assassiner.

328v

Dans la suite, Mahomet se réfugie dans une caverne; Dieu défend son prophète par une toile d'araignée, sur laquelle une colombe dépose ses œufs.

Hégyre (16 Juillet 622.)

Mahomet avait 54 ans. — Il prend les armes.

Les Koreischites vaincus à Beder (16 mars 624.)

Mahomet soumet par la force les Juifs du voisinage. Le poëte Kaab excite les Koreischites à combattre de nouveau.

Bataille de Ohud — Défaite de Mahomet. Khaled est le principal auteur de la défaite de Mahomet.

Mahomet n'est pas découragé (Le Paradis, dit-il, est à l'abri des épées.)

Les Koreischites unis aux Juifs combattent devant Médine; bataille du fossé ou des nations. L'armée des confédérés est mise en fuite.

Ils sont détruits successivement; les Juifs sont vaincus d'abord et cruellement traités.

Siége de la Mecque



L'Arabie laissa passer devant elle le Christianisme; elle le laissa se développer, se compléter, s'épanouir, fleurir en tous sens: de simple, il devint complexe; alors les Arabes le regardèrent comme un mélange adultère et profane, comme une idolâtrie monstrueuse: ils le comparèrent au Judaïsme, saint à leurs yeux par sa pauvreté même, par sa simplicité, et le résultat de la comparaison fut une aversion profonde pour le christianisme, un penchant bien prononcé pour la religion de Moïse. Les Juifs étaient répandus en grand nombre dans l'Arabie: ils y exerçaient une immense influence et il paraît même que la première pensée de Mahomet fut, non pas d'innover, d'inventer une religion, mais de s'annoncer aux Juifs comme leur messie. Il connaissait mal alors cette nation étrange. elle attend un messie, il est vrai, mais elle est condamnée à l'attendre sans cesse, à ne pouvoir jamais l'accepter, le reconnaître. Ce messie, elle le rêve doué d'une immense puissance matérielle; mais en même temps la haine de l'idolâtrie, son esprit rationaliste, le détachement de la terre; il lui faudrait un homme, esprit et matière tout à la fois, réunion de deux principes contraires: elle ne peut le rencontrer, mais elle attend, elle espère toujours dans sa sublime inconséquence.

Mahomet ou Mohammed naquit à la Mecque en 570 ap. J. Ch. Il était de la famille la plus noble de l'Arabie, appartenant à la tribu des Koreischites: mais orphelin dès son enfance il n'eut pour toute fortune que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Il se fit commerçant pour vivre; il voyagea hors de l'Arabie, mais étranger à la langue des peuples qu'il visitait dans ses courses, il resta aussi étranger à leurs moeurs, à leurs idées: s'il eût su le grec, il se serait peut-être fait grec et n'eût pas été Mahomet: mais il demeura Arabe, et fonda une religion et un empire. Après quelques voyages, il devint facteur d'une riche veuve syrienne, nommée Cadijah, obtint sa confiance et l'épousa. Il conserva toujours pour elle un tendre respect. Bien long-temps après l'avoir perdue il la pleurait encore, et comme on lui demandait pourquoi il regrettait tellement une femme vieille et laide: « Elle a cru en moi, quand per-

De nos jours [?], Vaab a soulevé les arabes en les appelant à une réforme dans le Koran. Il voulut le ramener à sa virginité [?], à cette formule : Dieu est Dieu.

L'Arabie entière se souleva. Les vaabites pénétrèrent en Syrie. Bonaparte avait envoyé M. Lascaris pour réunir tous les arabes et lui préparer un passage par terre vers l'Inde.

Méhémet-Ali et Ibrahim Pacha les ont anéantis.

On avait craint un instant une nouvelle invasion d'arabes fanatisés de nouveau.

sonne n'y croyait, » répondit-il. La vie de Mahomet offre plusieurs traits de cette sensibilité profonde et naïve dont la vie de Luther nous présente aussi de nombreux exemples. Mahomet allait souvent pleurer sur le tombeau de sa mère, craignant, disait-il, qu'elle ne fût damnée pour avoir vécu avant lui.

Les Arabes adoraient le soleil, la lune, les étoiles, admettaient des puissances spirituelles, croyaient à la métempsycose et à la résurrection. Le temple de la Caaba, à la Mecque, était la réunion de toutes les idoles de l'Arabie. On y voyait plus de trois cents statues, représentant divers animaux, et le sang humain coula plusieurs fois sur leurs autels. Mahomet, d'abord très fervent dans la religion de son pays, était arrivé enfin par la méditation à des idées nouvelles : il considérait l'humanité comme ayant reçu depuis Adam, ~~Noé, Moïse, Jésus-Christ~~ plusieurs révélations dont chacune avait en elle quelque chose de bon et de vrai et qui tendaient à se compléter, et à renfermer toute la vérité avec le temps : ainsi après Adam, Noé, Moïse, Jésus-Christ, il venait lui Mahomet ajouter ce que ses prédécesseurs avaient oublié ou méconnu ; et, comme toute religion nouvelle a besoin de foi, et d'une foi absolue dans sa vérité, il finissait par croire à lui-même, et se proclamait le plus grand et le dernier des prophètes. Sauf ce dernier point de vue, l'idée de Mahomet était celle qu'a développée Lessing dans son petit livre de l'éducation du genre humain ; il faut lui savoir gré d'avoir le premier jeté dans le monde cette grande idée du progrès de l'humanité, qui devait sommeiller pendant 12 siècles, jusqu'au jour où un jeune étudiant devait en faire retentir les voûtes de la Sorbonne. Mahomet aurait bien voulu s'arranger avec les Juifs ; ils le repoussèrent et il se tourna contre eux. Le christianisme, nous l'avons vu, ne pouvait convenir à l'esprit sec et austère des Arabes ; Mahomet fondit ensemble le christianisme et le judaïsme : il en fit une religion nouvelle.

Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète ; l'homme est en communication directe avec la divinité ; point de hiérarchie, point de prêtres ; tous sont égaux devant Dieu ; on communique avec Dieu par la

prière: Le croyant doit prier cinq fois par jour, le visage tourné vers l'Arabie; c'est même peu, car l'ange Gabriel exigeait qu'on priât 50 fois. La prière est l'ablution de l'âme, symbolisée par l'ablution du corps; celle-ci doit être fréquente; faute d'eau, on se purifie avec du sable. L'aumône est commandée: le juste doit donner aux pauvres le dixième de son bien, le pécheur le cinquième. La providence est tout: elle est seule vis à vis de l'homme; il faut qu'elle le remplisse et lui suffise. La famille, la parenté, la tribu sont détruites; la femme est cachée au harem. Une puissante et invincible fatalité pèse sur le monde: qu'il agisse ou n'agisse pas, l'homme ne peut être frappé que de la main de Dieu: voilà en deux mots l'islamisme.

Ce dogme terrible de la fatalité qui fait le fond et le couronnement de la religion de Mahomet, peut entraîner des conséquences bien diverses. Dans les pays de repos, l'Inde, par exemple, il entraîne avec soi l'inaction la plus complette, le bouddhisme le plus absolu. À quoi bon agir, puisque les événemens ne seront modifiés en rien par l'exercice de notre volonté? Dans les pays d'action, au contraire, ce dogme peut entraîner une action continuelle, ardente, fanatique: Pourquoi craindre la mort, puisqu'elle ne doit nous atteindre qu'au lieu et à l'heure que Dieu a fixés? L'Arabie était un pays d'action. L'Islamisme qui pouvait rester abstrait, pur et terrible dans le désert arabique, s'élança avec les cavaliers du prophète en Asie, en Afrique, en Europe. En Asie et en Afrique, pas un coin de terre digne de la conquête qui n'ait été conquis par eux; cela devait être: aux meilleurs l'empire du monde, a dit Vico. Or les Arabes étaient bien supérieurs aux populations conquises; ils ne le cédaient qu'aux chrétiens, et plus tard aussi ils reculèrent devant eux. Mais avec leur religion sèche et austère, il n'y a pas d'art, pas de littérature, pas de législation possibles: Mahomet a tout dit, tout prescrit dans le Coran; on peut détruire, mais non ajouter. Aussi est-ce quelque chose de bien ridicule que les efforts puérils des essendiers pour tirer des paroles du Koran des déductions logiques pour les affaires de la vie privée, les plus communes et les plus simples! L'Islamisme n'est fécond

que du côté persan, c'est à dire du côté qui lui est en quelque sorte infidèle. les Arabes n'ont rien produit de plus que les mille et une nuits; les Persans, esprits mystiques et plus riches que les Arabes, ont tiré du Mahométisme une littérature complette et, pour ainsi dire, chrétienne: mais ce sont des hérétiques.

À quarante ans, Mahomet donna chez lui un banquet où il avait réuni tous ses parens, et il leur annonça qu'il était le prophète de Dieu, « quel est celui, dit-il, qui veut m'aider à porter mon fardeau? qui veut être mon compagnon, mon vizir? » On se mit à rire de lui et à l'outrager. « Mais, dit Mahomet, quand vous viendriez à moi le soleil dans une main et la lune dans l'autre je ne renoncerais pas. » Ali, plein d'enthousiasme s'écria « Je serai ton vizir, et si quelqu'un doute de toi, je lui briserai les doigts, je lui arracherai les yeux, et lui ouvrirai le ventre. » Telle fut la première parole de l'Islamisme: Le christianisme avait dit: « gloire à Dieu dans le ciel, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté. » — La femme de Mahomet, Ali son gendre, Abou-Bekr son beau-père, Othman son secrétaire, Zeid son esclave adoptèrent les premiers sa doctrine. Malgré les dérisions, les outrages, Mahomet enseignait et prêchait tous les jours à la Caaba. Menacé de mort par ses ennemis les Koreischites dont Abou-Sophian, grand prêtre de sa tribu, était le chef, Mahomet s'enfuit à Yatreb qu'il nomma dès lors la cité du prophète (Medinat-al-Nabi.) C'est de cette année de la fuite ou hégyre que date l'ère des Musulmans (622.) Il fut reçu avec enthousiasme dans cette ville, y fit de nombreux prosélytes et attaqua bientôt ses ennemis à main armée. Après 6 ans de lutte il rentra dans la Mecque, pardonna à ses ennemis, purifia la Caaba, contint la ferveur de ses soldats avides de pillage et vit tomber à ses pieds Abou-Sophian lui-même et ses plus ardents adversaires. Mahomet avait une grande puissance de séduction: une figure remarquable, une voix sonore et harmonieuse, une admirable faculté poétique. Il n'a pas écrit le Koran; mais chaque fois qu'il parlait, on recueillait ses paroles comme celles de Dieu; on les écrivait sur des feuilles de palmier, sur des os, et ce fut ainsi que se forma le livre des croyans. Quand Mahomet prêchait, appuyé sur le tronc d'un palmier, le respect allait jusqu'à

L'adoration: on se disputait un cheveu qui tombait de sa tête, l'eau qui lavait ses mains, les franges échappés de ses vêtements. Chose singulière! Mahomet n'avait pas étonné les Arabes par un genre de vie particulier: comme eux il avait plusieurs femmes, comme eux il possédait l'esprit guerrier. Remarquons que tous les fondateurs de religion ont pris des moyens contraires, et se sont séparés de leur temps. Mahomet seul s'est conformé aux usages du pays: c'est une différence capitale.

Reconnu chef spirituel (630.) le prophète persécuta cruellement les Juifs et les expulsa de l'Arabie: quant aux chrétiens et aux Persans, ils étaient la proie naturelle des Arabes forts de leur dogme stérile de l'unité qui leur donnait un avantage apparent sur leurs ennemis. — Mahomet osa proposer à plusieurs princes étrangers d'embrasser sa religion: il envoya des ambassadeurs au prince des Coptes et à l'empereur grec qui répondirent par des présents, à Chosroès roi de Perse qui déchira sa lettre: « C'est ainsi, dit Mahomet, que Dieu déchirera le royaume de Chosroès. »

Le meurtre d'un ambassadeur fournit aux Arabes l'occasion d'envahir la Palestine. À la bataille de Muta Zeid fut tué à la tête de ses soldats. Caled prit sa place; neuf glaives se brisèrent dans ses mains et sa valeur donna la victoire aux Musulmans.

Cependant Mahomet ne vit pas les conquêtes des Arabes: maître de l'Arabie, redoutable à ses voisins, il mourut à 63 ans, empoisonné, dit-on, par une femme Juive. Sa mort fut celle d'un héros et d'un juste. « Que celui à qui j'ai fait tort, dit-il à la foule qui l'entourait, se lève et je lui rendrai justice. » Un homme se leva et réclama deux onces d'argent: elles lui furent données. Mahomet ne put faire connaître ses dernières volontés: le respect de ses disciples pour le Coran et ses premières paroles était tellement aveugle qu'ils refusèrent d'écrire ce qu'il voulait y ajouter, dans la crainte qu'il ne fût en contradiction avec lui-même. (632.)

L'armée ne voulut point croire à la mort du prophète. Omar menaça d'abattre la tête de quiconque oserait dire que Mahomet n'était plus. Abou-Bekre, désigné par le mourant pour son successeur, apaisa le tumulte et se fit reconnaître pour khalife ou vicaire, par les soldats. Le premier acte des Musulmans est de rejeter la famille du prophète: Ali, son gendre, l'époux de Fatima, en

obligé de se soumettre à trois khalifes électifs, Abou-Bekre, beau-père de Mahomet, Omar, un de ses anciens ennemis, Othman son secrétaire: les Arabes craignaient de sacrifier la religion à la dynastie.

La mort du prophète fut le signal des conquêtes. Abou-Bekre commença la guerre sainte en attaquant la Syrie et la Perse: la Syrie est soumise par Kaled (638); Saïd envahit la Perse, bat les armées persanes, s'empare de Ctésiphon, et fonde Bassora au confluent de l'Euphrate et du Tigre. En 642, 150 mille Persans font un dernier effort pour reconquérir leur liberté: ils périssent jusqu'au dernier à Nehavend, dans la Victoire des Victoires. Amrou, lieutenant d'Omar, envahit l'Egypte agitée par des querelles religieuses. Alexandrie seule lui résiste pendant 14 mois et lui enlève 23000 de ses guerriers; mais elle est enfin prise d'assaut et tous les efforts des Grecs pour reconquérir l'Egypte sont inutiles. (640.) Othman, successeur d'Omar, fait pénétrer les armes et la religion des Arabes jusque dans la Transoxiane.

Une guerre civile arrêta pour quelque temps les rapides progrès de l'Islamisme. Ali et Moaviah, fils d'Abou-Sophian se disputent le khalifat (652-660). Trois Arabes jurent de délivrer leur patrie des trois chefs qui la déchirent, Ali, Moaviah et son lieutenant Amrou. Un seul réussit, et assassine le gendre de Mahomet. Moaviah est reconnu khalife par tous les musulmans et commence, en 660, la dynastie des Ommiades qui dura 90 ans et donna 14 khalifes. Cependant les enfans d'Ali survivaient et devaient régner un jour.

Moaviah ne fut pas aussi heureux dans ses entreprises militaires contre l'empire grec que dans la guerre civile. Ses flottes, après avoir menacé six fois Constantinople, furent détruites par le feu grégeois. A sa mort (680.) la guerre civile éclata de nouveau et dura 10 ans. Les Ommiades triomphèrent et les Arabes reprirent leurs invasions. Ils tombèrent d'abord sur l'Afrique. Les tribus du désert opposèrent seules une vigoureuse résistance. Tous les efforts des empereurs pour conserver Carthage furent inutiles: cette ville tomba au pouvoir des Arabes qui se répandirent sur toute la côte septentrionale de l'Afrique: en 710, ils étaient arrivés vis à vis l'Espagne: le comte Julien les appela au delà du détroit et la monarchie des Wisigoths mourut avec Rodrigue à la bataille de Xerès (711.) En même temps les armées du khalife pénétrèrent dans les provinces les plus reculées de l'Asie, jusqu'aux

frontière de la Chine, et à travers les Indes jusqu'à la côte de Malabar. L'arménie seule fut conquise en asie mineure. Le khalife Soliman assiégea inutilement Constantinople en 717.

En 732, les Sarrasins d'Espagne, repoussés plusieurs fois de la Gaule, tentèrent sous la conduite de l'émir Abdérame une dernière et puissante invasion. Ils s'emparèrent de Narbonne, et delà leur innombrable cavalerie s'élança audacieusement vers le nord, jusqu'en Poitou, jusqu'en Bourgogne. La célérité prodigieuse de ces arabes qui les multipliaient partout semblait les multiplier; on craignait que, selon leur usage, après avoir fait un désert du midi, ils ne finissent par s'y établir. Eudes, duc d'Aquitaine, déjà vaincu par eux, s'adressa aux Francs commandés alors par Charles Martel. Une rencontre eut lieu près de Poitiers entre les rapides cavaliers de l'Afrique et les lourds bataillons des Francs; entre les hommes du midi et ceux du nord. Les premiers se retirèrent pendant la nuit. Il n'est pas probable qu'ils aient éprouvé une perte considérable. Comment le fantassin franc eût-il pu joindre le cavalier arabe? Ce fut sans doute la crainte d'une guerre trop difficile et trop longue contre des populations belliqueuses, et l'aspect même des contrées du nord uniformes et tristes qui dégoûta les Arabes et les engagea à la retraite. Karl Martel les poursuivit dans le Languedoc, entra dans Nîmes, essaya de brûler les arènes qu'on avait changées en forteresses. On distingue encore sur les murs les traces de l'incendie. Il assiégea inutilement Narbonne dernier asyle des Arabes au delà des Pyrénées; mais ils en furent chassés peu de temps après.

Le monde Européen n'avait plus à craindre les Musulmans du côté de l'Espagne. Depuis plusieurs années, l'empire des khalifes était agité par la révolte. Les peuples de l'Asie détestaient la famille des Ommiades et leur opposaient Aboul-abbas: la guerre civile commença entre les deux partis: entre les noirs et les blancs. Les Ommiades furent vaincus; Merwan 2 fut détrôné et périt en Egypte. 80 membres de cette famille furent massacrés dans un festin et Aboul-abbas reconnu pour khalife commença la dynastie des Abassides. Son fils Al-Mansor fonda Bagdad, au moment même où un des fils de Merwan 2, Abdérame, échappé au massacre de sa famille fondait en Espagne, à son profit, le khalifat indépendant de Cordoue. (756.)

30 novembre 1835.

A. Macé

VIème Leçon

Les Carlovingiens. — Leur caractère.



Nous avons conduit les barbares septentrionaux jusqu'au moment où les Mérovingiens sont devenus incapables de gouverner ; nous avons vu naître et s'accroître en face d'eux la puissance des maires du palais qui doit bientôt renverser la leur. Les barbares germains établis dans la Gaule se sont promptement romanisés ; ils n'ont pu résister à l'action énervante de la civilisation : ils se sont amollis à son souffle. Il faut que d'autres barbares appelés à leur tour, de l'orient, de la Germanie, viennent les remplacer, et prennent en leurs mains la direction de ce nouveau monde que les Mérovingiens sont désormais incapables de diriger.

Au midi nous avons vu les rapides conquêtes des disciples de Mahomet. La Perse, l'Egypte, l'Afrique septentrionale, l'Espagne ont reconnu le joug de l'Islamisme. Mais les rapides escadrons des Arabes se sont arrêtés dans les champs de Poitiers devant l'infanterie pesante, devant les lourds bataillons des hommes du nord. Karl-Martel a fait triompher les Francs et a garanti la Gaule des invasions arabes. Bientôt les (732) Arabes eux-mêmes ont travaillé à se détruire : les Ommiades et les Abbassides se sont disputé le khalifat ; les premiers ont succombé en Orient, mais le dernier descendant de cette race a divisé pour jamais l'empire de l'Islamisme, en fondant à son profit le khalifat indépendant de Cordoue ; à la même époque le frère d'Aboul-Abbas, Al-Mansor, fondait sur les bords du Tigre, non loin des ruines de Ctésiphon, la ville de Bagdad qui doit être désormais le siège (756.) du khalifat d'orient.

Nous abandonnons maintenant l'orient pour quelque temps, et nous nous attachons au nord ; c'est le nord qui a eu surtout la direction des affaires humaines, c'est là que s'est opérée la civilisation du monde.

La race des Carlovingiens, comme celle des Mérovingiens, commence par des rois guerriers, et finit comme elle par des princes faibles et incapables. Cependant il y a entre ces deux races des différences essentielles : la seconde est en progrès sur la première et voici comment : L'apôtre de l'Irlande, Saint Columban, conseillait

au roi Childebert de se faire clerc afin de ne pas perdre la vie éternelle avec le royaume ~~temporel~~. Aucun Mérovingien, élevé à la royauté, n'est devenu clerc volontairement, répondirent le roi et les assistants. Voilà en effet un des caractères que présente cette race; les rois mérovingiens restent sur le trône tant qu'ils y peuvent rester, aucun d'eux ne songe à consacrer sa vie à Dieu dans un monastère. Les Mérovingiens sont des barbares romains; les Carlovingiens, au contraire, sont des barbares évêques. C'est une différence essentielle. Le chef de la race Carlovingienne, Arnulf est évêque de Metz, son fils Chlodulf lui succède dans cet évêché; le frère de Pépin-le-Bref, Carloman, se fait moine au mont Casin; ses autres frères sont archevêque de Rouen, abbé de St. Denis. Les cousins de Charlemagne, Adalhard, Wala, Bernard, sont moines. Drogon, frère de Louis le débonnaire, est évêque de Metz; trois autres de ses frères sont moines ou clercs; le grand saint du Midi, saint Guillaume de Toulouse, est cousin et tuteur du fils aîné de Charlemagne. Les Carlovingiens entrent ainsi dans l'église volontairement; les Mérovingiens y entraient malgré eux.

Ce caractère religieux, cette tendance cléricale des Carlovingiens, se retrouvent dans leurs lois, dans leurs capitulaires.

Nous avons en huit livres le recueil des capitulaires portés par les Carlovingiens. Les cinq premiers livres ont été recueillis par Adégise sous Louis le Débonnaire; les trois autres par le moine Benoît sous Charles-le-chauve. Le premier recueil se rapporte à l'an 829, le second aux années 845-848. Considérés dans ces recueils, les capitulaires présentent un singulier caractère. Décrétales, Lettres des papes, conseils moraux et religieux, règlements administratifs, lois civiles et pénales, tout cela s'y trouve mélangé sans ordre, sans liaison. Mais pour les bien comprendre ~~ces recueils~~ il faut voir ces capitulaires dans leur ordre chronologique; il faut consulter la table de ces lois année par année. On verra alors que les rois qui les ont portés n'étaient pas dirigés par une idée de législation, par un esprit organisateur. Ces lois ont été portées pour répondre aux divers besoins que faisaient naître les circonstances, pour satisfaire les intérêts du moment, sans nulle prévoyance de l'avenir: de là cette discordance, ce

désordre qui nous étonnent. Cependant le caractère dominant de ces lois, c'est l'esprit ecclésiastique. Les prêtres ont eu la part principale dans leur rédaction; la législation canonique y occupe une place énorme. On le reconnaît encore mieux aux conseils moraux et religieux dont cette législation est semée. Cela donne aux capitulaires un caractère de moralité que n'avaient pas ~~sans doute~~ les lois antérieures des Mérovingiens. Quelquefois ces conseils ne sont autre chose que les commandemens mêmes de la religion chrétienne transformés en lois civiles: on ordonne aux enfans d'honorer leur père et leur mère; d'autres fois ce sont des définitions des passions dont il faut se garder, et un tableau des maux que ces passions entraînent. L'avarice, dit un capitulaire de Charlemagne (802), consiste à désirer le bien d'autrui, et à ne faire part à personne de ses richesses, et suivant l'apôtre, cette passion est la source de tous les maux. Cette législation pédantesque peut faire sourire quelquefois; mais on doit cependant reconnaître que cet esprit religieux et chrétien a fait faire un pas immense à la législation barbare des Francs, lui a imprimé un caractère de haute moralité que les lois saliques et ripuaires ne présentaient pas ~~sans doute~~. Un capitulaire décide qu'à l'avenir les fils ne répondront plus des crimes de leur père, ni le père des crimes de ses ~~enf~~ fils. Cette loi nous paraît toute simple, toute naturelle; mais c'était au 9ème siècle un progrès immense; le principe opposé avait été écrit dans les lois des Burgundes. La femme doit être honorée; le mariage est inviolable; l'essence du mariage est le sacrement, dit un autre capitulaire. Ici les barbares sont en progrès sur le christianisme lui-même: au 4ème siècle, St Jérome avait déclaré que l'essence du mariage était la dot. L'usage des empereurs romains de donner aux comtes et aux ducs partant pour leurs provinces, des concubines, avait prévalu sous les Mérovingiens: un capitulaire supprime cet usage immoral: sous les Carlovingiens le christianisme est pris au sérieux. Un autre capitulaire ordonne aux comtes de prendre soin

des orphelins, et des enfans deshérités qui se trouveront dans les provinces qu'ils administrent.
Le caractère nouveau imprimé à la législation par le christianisme date entièrement des Carlovingiens. Cependant Marculf nous a conservé deux formules qui remontent aux Mérovingiens, et dans lesquels on commence à sentir la victoire de l'esprit chrétien sur les antiques usages, sur les vieilles lois des barbares. Par la première de ces formules, ~~un mari~~ deux époux ~~et~~ se cèdent mutuellement leurs biens; la femme commence à compter pour quelque chose; là encore les Carlovingiens ajoutent à ce qui existait avant eux. Un capitulaire accorde à la veuve le tiers des biens acquis pendant le mariage. Ce n'est pas encore sans doute le régime de la communauté telle que notre code l'établit, ce n'est pas encore l'égalité parfaite, entière, complette du mari et de la femme, mais c'est un premier pas fait pour y parvenir; c'est le premier signal de l'affranchissement de la femme, telle qu'elle était dans la famille romaine. Il faut avouer au reste que la législation des Francs ripuaires contenait quelque chose de semblable: après la mort du bon roi Dagobert, nous voyons sa veuve Nantchil de succéder ~~au tiers~~ une part de ses biens. La seconde formule de Marculf dont nous voulons parler est encore bien plus remarquable que la précédente. C'est la condamnation formelle d'une des dispositions les plus caractéristiques ~~absolue~~ des lois Saliques. Un père accorde (par cette formule) à ses filles le droit de succéder à ses biens et de partager avec ses frères l'héritage paternel. « C'est parmi nous, dit-il, une coutume antique mais impie, que nos filles n'entrent point en partage avec leurs frères dans le bien paternel. Pour moi, considérant que cela est impie, et que je vous dois à tous un égal amour, puisque vous m'avez tous été donnés également par Dieu, à ces causes, ma fille très chérie, je te constitue légitime héritière dans tous mes biens à l'encontre de tes frères, et même dans le bien primitif, dans l'alod paternel, in allodio paterno. » C'est un démenti fort dur aux lois saliques; les Capitulaires confirmèrent encore ce progrès. Malgré tous les défauts qu'on peut reprocher aux capitulaires, leur étude est donc

n

importante pour bien connaître l'époque qui nous occupe. Ce qui caractérise principalement un peuple et une époque, c'est son code civil. Le code Napoléon résume en lui-même toutes les conquêtes de la révolution. Les capitulaires sont dans le même cas : ils résument et complètent toutes les législations antérieures. Il est probable en effet que l'on a compris sous le nom général de capitulaires de Charlemagne toutes les lois des anciens rois francs, celles du moins que l'esprit des nouveaux barbares permettait de conserver. Il serait étrange que des rois tels que Dagobert, Clotaire II, Pépin n'eussent pas laissé de capitulaires. Si les lois antérieures à Justinien avaient disparu, le compilateur eût passé pour législateur. Il y a tout lieu de croire que c'est le cas dans lequel s'est trouvé Charlemagne. Un aveu précieux d'Eginhard vient à l'appui de cette opinion : « Lorsque Charlemagne, dit son « secrétaire, eut pris le nom d'empereur, il eut l'idée « de remplir les lacunes que présentaient les lois, de « les corriger, et d'y mettre de l'accord et de l'harmonie « mais il ne fit qu'y ajouter quelques articles encore « imparfaits (*pauca capitula, et ea imperfecta, « legibus addidit.*) » (Eginh. in Car. mag. cap. 29.) Si Charlemagne ne put pas exécuter l'idée qu'il avait conçue, il faut du moins lui savoir gré de ses efforts, il faut surtout lui tenir compte de ses règlemens administratifs. C'est à son influence qu'on doit les ordonnances civiles et ecclésiastiques dont nous avons parlé plus haut. Mais toutes ces ordonnances ne doivent pas lui être attribuées ; la plupart appartiennent à ses successeurs ; les législateurs de la race carlovingienne ne sont ni Pépin, ni Charlemagne, ce sont Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve.

En résumant ce que nous venons de dire des capitulaires, des lois des Carlovingiens, on voit que l'influence du christianisme gagnait de plus en plus la société civile. Le gouvernement de la seconde race est un gouvernement ecclésiastique. En vain prétendrait-on soutenir le contraire en s'appuyant sur quelques textes des capitulaires qui condamnent les abus de l'autorité épiscopale : ces passages ont pu être dictés par les prêtres de cour, les chapelains, le clergé central, naturellement jaloux de la puissance locale des évêques. Charlemagne dut accorder beaucoup à ce clergé sans titre qui formait son conseil habituel.

Nous venons d'indiquer un des caractères principaux qui distinguent les Carlovingiens des Mérovingiens. Nous avons remarqué le caractère religieux, clérical, législatif, organisateur de cette famille. Le second fait important de la période qui nous occupe, c'est la réunion de toutes les races barbares dans l'empire carlovingien. Comment s'opéra cette fusion? quelles causes la rendirent possible?

Cette réunion s'opéra sous Charlemagne; son père l'avait préparée. Pépin allié à tant d'évêques, descendant de plusieurs saints, Pépin eut pour ennemis ceux du christianisme, ceux de l'église. Saxons païens, Lombards persécuteurs du pape, Aquitains spoliateurs des églises, Sarrasins musulmans, tels furent les peuples aux quels il déclara la guerre.

752 – 756. Les Lombards maîtres de l'Italie depuis 2 siècles cherchaient à s'emparer de Rome. Le pape Etienne 3 n'ayant pu obtenir de secours de l'empereur Constantin Copronyme vint en demander à Pépin. Le roi des Francs, sacré par le pape, décoré du titre pompeux de patrice des Romains, passa deux fois les Alpes, assiégea deux fois Pavie, força le roi des Lombards Astolphe, d'accepter les conditions de paix qu'il lui imposa, et délivra pour quelque temps Rome et le saint-siège des attaques des Lombards.

753. Les Saxons déjà soumis à un tribut par les Francs avaient profité des dissensions qui troublaient leur empire pour refuser cet impôt, et repousser les missionnaires que la piété des rois leur envoyait. Une seule campagne suffit à Pépin pour soumettre les Saxons à un tribut plus onéreux, et obtenir la liberté de prédication pour les missionnaires.

752 – 759. Le Khalifat de Cordoue était troublé par des dissensions intestines. Le roi des Asturies, Alphonse le Catholique enlevait aux Sarrasins quelques unes des villes dont ils s'étaient emparés, et les Wisigoths de la Septimanie cherchaient à recouvrer leur indépendance. Pépin leur envoya des secours, et après 7 ans d'efforts, Narbonne qui n'avait pu reprendre Karl Martel, fut enlevée pour jamais aux Sarrasins.

759 – 768. Mais la grande guerre de Pépin, ce fut contre l'Aquitaine. La situation même de cette contrée devait rendre cette guerre longue et sanglante. L'Aquitaine bornée au nord par la Loire s'adossait vers le midi aux Pyrénées occidentales. Elle recrutait sa population et ses armées parmi ces rudes

45 n

montagnards, Ibériens, vasques, Guasques ou Basques. Cette vaste étendue de pays était couverte de villes fortifiées ou bâties par les Romains, et il ne suffisait pas pour être vainqueur, d'un léger avantage ~~dans les plai~~ne; il fallait entreprendre des sièges longs et meurtriers. Eudes, duc d'Aquitaine, vaincu par Karl Martel, avait imploré son secours contre les Sarrasins qui l'attaquaient, et dès lors il s'était reconnu le vassal du maire des Francs ostrasiens. Mais son fils Hunald essaya d'échapper à cette humiliation, et l'on crut un instant qu'il allait à son tour imposer sa

742. puissance à Pépin. Mais vaincu et trahi, Hunald s'enferma dans un couvent de l'île de Rhé, laissant à son fils Guaifer ou Waifre le soin de venger les outrages faits à son pays. La guerre ne commença que du jour où Pépin eut vaincu les Lombards, eut aidé les Septimaniens à reprendre ~~Narb~~ Narbonne. Pépin somma Guaifer de rendre aux églises les biens qu'il leur avait enlevés, et sur son refus entra

759. en Aquitaine. La guerre fut lente, sanglante, destructive; pas de grands combats, pas de bataille décisive, mais des incursions périodiques, des ravages réciproques. Plus d'une fois les Aquitains et les Basques s'avancèrent jusqu'à Autun, jusqu'à Châlons; mais les Francs brûlèrent le Berry, l'Auvergne, le Limousin, le Quercy, s'emparèrent de Clermont, de Bourges, de Poitiers, de Limoges, de Saintes etc. Forcèrent Guaifer à reculer sans cesse devant eux, enlevèrent par la trahison ou la mort tous ses alliés. Guaifer fut assassiné par les siens; son père Hunald sortit alors de son ~~couvent~~ couvent mais ne put relever le courage des Aquitains qui furent obligés de reconnaître la

768. suprématie des Francs.

Quand Charlemagne monta sur le trône, les nations voisines étaient ainsi affaiblies par les guerres qu'elles avaient soutenues contre son père. Il n'eut pas de peine à les vaincre; une seule exceptée, les Saxons. La guerre contre ces tribus germaniques fut une suite d'escarmouches, de défaites partielles; mais il ne remporta pas de victoire décisive qui pût d'un seul coup lui soumettre tout le pays. C'est qu'un peuple, pour être vaincu, a besoin d'être réellement un peuple; si la nation que l'on attaque est un mélange de tribus mal associées, une superposition de ~~[illegible]~~ populations n'ayant aucun grand intérêt à soutenir en commun, la défaite partielle éprouvée sur un point ne se fait pas sentir sur un autre, et l'on se voit obligé de renouveler la guerre contre un peuple qu'un seul coup ne peut pas abattre. Voilà pourquoi Charlemagne dut civiliser à demi les Saxons avant de pouvoir les

C.x 768 – 804.

vaincu, les réduisit. Charlemagne eut moins de peine à soumettre les Lombards. une seule expédition lui suffit pour renverser du trône le roi Didier qui attaquait le pape Adrien 1er;

774.

ses autres ~~guerres~~ en Italie n'eurent pour but que d'enlever Bénévent aux Lombards, mais il n'y put réunir. Son expédition contre les Sarrasins d'Espagne est devenue célèbre surtout par une défaite, Roncevaux.

778.

Mais ce ne fut qu'une défaite d'arrière garde; elle avait été précédée de plusieurs avantages; c'en était un déjà que de ne plus se borner à repousser les Sarrasins de la Gaule, et d'aller attaquer au delà des Pyrénées ces Arabes qui avaient long-temps fait trembler l'Europe. — Charlemagne eut trois époques bien distinctes pendant son règne, et à chacune de ces époques correspond aussi une frontière différente. À la mort de son frère

771.

Carloman, Charlemagne réunit tout ce qui avait formé autrefois le royaume des Francs la Bourgogne, la Neustrie, l'Austrasie, et de plus l'Aquitaine. Il reçoit les hommages des Bavarois et des Bretons.

800.

En 800, Charlemagne se fait empereur; l'Italie a été jointe à son premier royaume; les Thuringiens paient tribut, les Saxons résistent encore, mais déjà Charlemagne exerce son pouvoir jusqu'à l'Elbe; il a même porté ses armes jusqu'à l'Èbre.

~~Mais~~ Charlemagne n'en put pas rester là. On accuse quelquefois les conquérants d'être ambitieux, insatiables; c'est qu'ils ne sont pas maîtres de s'arrêter où et quand ils veulent. une première conquête en entraîne nécessairement une seconde avec elle. Derrière les Saxons, Charlemagne trouva les Danois et les Slaves; les avares, derrière les Bavarois derrière les Lombards, non seulement le duché de Bénévent, mais aussi les Grecs qui voyaient un rival redoutable dans l'empereur d'Occident. Ce fut alors un grand découragement. Charlemagne sentit que tout le monde barbare écrasait son empire quand sa main cesserait de le contenir. Il tâcha de reculer cette époque autant que possible. Il fit alliance avec l'empereur grec Nicéphore (803), essaya de répandre le christianisme parmi les avares (804), conclut la paix avec le duc de Bénévent, Grimoald, (813), repoussa les Danois jusqu'à l'oder (810), fit construire des vaisseaux, élever des tours sur les rivières et à l'embouchure des fleuves. De la fenêtre d'un de ses palais de la Gaule, Charlemagne avait vu les barques des pirates du nord s'avancer jusque dans le port, et

814.

le vieil empereur n'avait pu retenir ses larmes en songeant aux malheurs qui allaient, après sa mort, dissoudre l'empire qu'il avait si laborieusement élevé.

1er décembre.

VIIème Leçon.

Les Carlovingiens après Charlemagne. — La féodalité.

On a fait Charlemagne trop grand, Louis le Débonnaire trop petit. La marche de l'humanité n'est pas ainsi saccadée, et entre deux époques, soit pour le bien, soit pour le mal, rarement il se trouve un abîme. Le règne si méprisé de Louis-le-Débonnaire est celui pourtant où pour la première fois la moralité ~~politique~~ politique commence à paraître; c'est pour la première fois aussi que le christianisme pose les bases du droit civil, comme on peut s'en convaincre par la lecture des capitulaires.

A peine Charlemagne était-il mort que presque tous les peuples soumis à sa domination se soulevèrent; Slaves, Basques, Italiens voulurent reconquérir leur indépendance, mais tous furent domptés. Cette première période du règne de Louis est éclatante de justice et de force. Mais à la mort de sa femme Hermengarde, il choisit pour épouse Judith fille du comte Welf, et cette Eve dangereuse le perdit et le dégrada. Louis eut des remords et sa conscience ne fut apaisée que lorsqu'il eut subi la pénitence publique, donnant ainsi à ses peuples une leçon sublime de l'égalité chrétienne. Le ciel ne fut pas satisfait cependant et d'horribles maux devaient affliger la vieillesse du pauvre roi. Ses trois fils se révoltent contre lui. Il tombe aux mains du plus cruel de tous, de Lothaire qui n'osant verser son sang veut du moins le tuer par la honte. Il le force à s'avouer coupable, devant le peuple, de crimes dont il est innocent. Au lieu du baudrier militaire, il le couvre du cilice et son impitoyable fils le traîne après lui misérable et humilié jusque dans Aix-la-Chapelle.

Il y eut alors dans tout l'empire un sentiment de pitié et d'indignation. On croyait reconnaître dans ce roi couvert d'outrages la patience de Job, ou plutôt on le comparait à une victime plus grande et plus sainte, au sauveur lui-même. Dans cette comparaison prise chez les chroniqueurs contemporains, il y a cela de remarquable que c'est la première fois que les peuples semblent avoir reconnu sur la figure d'un homme le reflet de celle du christ, et dans des souffrances individuelles l'image de la passion du calvaire. Dès lors cette idée d'un christ vivant au milieu d'eux se reproduit à différentes époques chez les peuples qui souffrent. Ce n'est plus assez pour eux de contempler à

le héros populaire et le Christ du Calvaire.

chaque instant son image sur leurs maisons, sur leurs cathédrales, au coin de leurs chemins; il leur faut des consolations plus grandes; ils se font un christ de chair et d'os souffrant et vivant avec eux. Ce christ sera tantôt Louis le Débonnaire, tantôt St Louis, tantôt la Pucelle. Alors on eut horreur de Lothaire; abandonné de tous, il s'enfuit en Italie et Louis le Débonnaire régna de nouveau. Toutes ses prédilections sont pour l'enfant de Judith, pour Charles le Chauve. Son fils Louis était réduit à la Bavière; Lothaire avait pour lui l'orient; Charles devait avoir l'occident. Le royaume de Neustrie fut créé pour lui. La Neustrie dédaignée par le vieil empereur allemand Charlemagne, oubliée dans les querelles des fils de Louis, c'est la France, c'est nous.

842 Le christianisme avait vaincu; on peut s'en convaincre par les formes pédantesques et bizarrement minutieuses des capitulaires. Dans toutes ces lois, on reconnaît un esprit de douceur et de mansuétude, de véritable paternité qui atteste que des prêtres les ont rédigées. D'ailleurs une exquise pureté de mœurs y domine, et surtout cette abnégation de l'homme, cet amour du sacrifice qui est le fond du christianisme issu lui-même d'un sacrifice si grand. Le sacrifice n'était pas chose nouvelle sur la terre; depuis long-temps on avait traîné aux autels des hécatombes d'animaux ou d'hommes. Il était réservé au christianisme de donner au monde le spectacle des sacrifices volontaires. Ce furent d'abord des sacrifices de sang. Il y eut des milliers de martyrs. Mais à ces sacrifices devaient en succéder de plus grands et de plus méritoires encore, je veux dire le sacrifice de la volonté humaine. Quand il s'agit d'immoler sa vie, bien des choses vous soutiennent et vous encouragent. La foule même qui vous accable de coups et d'outrages vous admire de vous rester ferme et inébranlable. Votre sacrifice vivra long-temps après vous dans la mémoire des hommes: on le saura; voilà un des grands secrets de l'héroïsme et du martyre. Mais le sacrifice de l'orgueil, l'abnégation chrétienne, ce dévouement, cette lutte intérieure qui dure toute une vie et qui n'a d'autres témoins que la victime elle-même, ou bien les murs silencieux du cloître, ce sacrifice que sur la terre personne ne connaîtra, voilà ce qui est sublime. Cependant à côté de pareilles vertus, se trouve un écueil. Il est à craindre qu'avec l'orgueil une partie de la dignité humaine ne soit sacrifiée. C'est ce qui arriva au 9ème siècle. La société déposa le glaive; la pénitence qu'elle s'imposa fut longue et cruelle; ni les outrages, ni les souffrances ne lui manquèrent, jusqu'à ce qu'enfin elle fut arrachée de son indolence

par des barbares apparaissant sans relâche au milieu d'elle. Elle secoua alors sa léthargie et reprit le glaive. avec le glaive reparurent bien des vices, mais les barbares furent repoussés. Voilà la formule de l'histoire carlovingienne. La biographie de Louis le débonnaire la résume et la réfléchit. comme lui, la société s'agenouille dans la poussière et fait pénitence publique en présence des Allemands, des Italiens des hommes du Nord qui la frappent et la couvrent d'ignominie. Reprenons maintenant le cours des événements.

Lothaire voulut maintenir à son profit l'unité de l'empire. avec les Italiens il marcha contre Louis de Bavière et Charles-le-Chauve. une grande bataille se livra entre ces frères à Fontenay près d'Auxerre; et, chose impossible à croire, il y périt, suivant les historiens du

842. temps. 300000 hommes; explication facile de la dépopulation de l'empire et de la lâcheté de ceux qui restaient.

C'est en 843, l'année suivante, que fut juré entre Charles-le-Chauve et Louis de Bavière ce serment en langue romane, le plus ancien monument qui nous soit resté de notre langue. La même année fut conclu avec Lothaire le traité de Verdun par lequel les pays situés entre le Rhin, la Meuse, la Saône et le Rhône étaient abandonnés à Lothaire. celui-ci se présentait au peuple comme l'allié des payens, des Saxons, des Normands; Charles-le-chauve au contraire, était l'homme des évêques et il devait l'emporter. aussi put-il facilement partager avec son frère Louis le royaume de Bourgogne à la mort de Lothaire. Charles-le-chauve se trouva dès lors placé entre deux nationalités hostiles, la Germanie et l'Aquitaine. Il semble qu'une lutte sérieuse doit avoir lieu avec la Germanie. Mais ces deux pays ont bien autre chose à faire; il leur faut se défendre contre les pirates Normands et les cavaliers hongrois L'allemagne où les armées de Charlemagne ont si longtemps campé doit présenter à ces ennemis la plus forte résistance; mais la France n'a pas les mêmes ressources et doit supporter tous les maux de l'invasion. Les Français de cette époque étaient de pauvres serfs, vivant mourant autour d'une abbaye, n'ayant jamais porté la cuirasse, ni manié le glaive. Ils étaient presque tous serfs de l'église; l'église attirait tout à elle; il y avait à gagner à être serf de l'église. Servir des prêtres de mœurs pures et douces, parlant quelquefois la même langue et issus de même origine que le pauvre serf, valait bien mieux pour lui que d'être sous la main de fer d'un guerrier qui ignorait la langue même dans laquelle les plaintes arrivaient jusqu'à lui. L'Église était donc la grande

puissance territoriale; par les donations, les testamens elle absorbait sans cesse, et moins dissipatrice que les guerriers, elle gardait toujours. Il n'est donc pas étonnant que les évêques soient de grands seigneurs; que Charles-le-Chauve soit leur créature. Le véritable roi de cette époque c'est Hincmar l'archevêque de Reims.

Que les évêques fussent restés rois dans une société calme et paisible, il n'y aurait pas eu d'inconvénient. Mais la France était perdue au 9ème siècle si le pouvoir restait plus long-temps entre des mains sans force et sans énergie. Pour qu'une révolution s'opérât et que la France passât entre des mains plus énergiques, il fallait une guerre et cette guerre ne tarda pas à arriver.

Une autre cause contribua aussi à réveiller les esprits; ce furent les discussions théologiques à propos de l'Eucharistie et surtout sur le libre arbitre. C'était la question agitée entre Pélage et St Augustin qui se reproduisait, toujours la même. Le clergé de France s'émut; il y eut des conciles décidant les uns pour la liberté, d'autres contre la liberté. Mais le temps de discuter était passé; les Northmans arrivaient sur tous les fleuves, sur tous les rivages.

Qu'était-ce que ces Northmans? Ces nouveaux barbares n'entraînaient pas avec eux leurs familles comme leurs prédécesseurs. La mise des barques étroites s'opposaient à de pareilles émigrations. Aussi obligés de se mêler aux femmes étrangères devaient-ils bientôt prendre une autre langue et d'autres mœurs. Ce qui les engageait à courir sur les mers, c'était surtout la faim. Ils remontaient la Loire, l'Escaut, la Seine, l'Elbe, ravageant tout le pays. Rien n'était sacré pour eux; ils se plaisaient au pillage et à la profanation des reliques et des sanctuaires. Tout restait inculte dans les pays qu'ils ravageaient; tout se dépeuplait. Il fallait se défendre ou périr. Hincmar écrivait au pape: « Voici les plaintes que le peuple élève contre nous: cessez de vous charger de notre défense; contentez-vous d'y aider de vos prières. » C'était la condamnation de la puissance des évêques, une autre devait la remplacer. Et cependant le chef de ce malheureux pays s'occupait à ses guerres de famille. Il partageait avec les Allemands le royaume de Lothaire 2, et prenait à la mort de son autre neveu Louis 2, le titre d'empereur.

Que signifiait ce titre? quelle pouvait être la puissance de celui qui le portait? Il nous sera facile de l'apprécier, si nous nous rappelons quels rapports existaient entre le Roi et les grands propriétaires, si nous faisons rapidement l'histoire du fief. Il avait

dans le principe été viager. Il ne tarda pas à être héréditaire de fait, et le devint au traité d'Andelot que les grands firent signer à Clotaire 2. Il y avait d'abord indépendamment du Seigneur, du guerrier, un comte chargé d'administrer la justice. Mais placé en face du grand propriétaire, ce comte devint bientôt impuissant, et il fallut consentir ou bien à ce qu'aucune espèce de justice ne fût administrée, ou bien à ce que les offices fussent entre les mains des seuls hommes qui pouvaient faire respecter leurs décisions, c'est à dire qu'ils fussent cumulés avec les bénéfices. Le droit de rendre la justice devint ainsi héréditaire comme le droit de posséder la terre. Le comté fut héréditaire comme le fief.

Charles-le-Chauve s'en alarma d'abord. Il sentit que tout pouvoir central allait être détruit et il voulut s'opposer à la construction de ces châteaux-forts qui s'élevaient sur tous les points du territoire. Mais son opposition fut impuissante, car on comprenait d'un autre côté que là était le salut du pays, et lui-même fut obligé de signer en 876 un traité avec les grands seigneurs, dans lequel était stipulée l'hérédité non seulement des bénéfices, mais des offices.

Après avoir gagné l'empire à la course sur le roi d'Allemagne, Charles-le-Chauve s'accrut donc sa puissance; à son retour il mourut.

Son fils Louis-le-Bègue ne put même conserver l'ombre de la puissance de son père. L'Italie, la Lorraine, la Bretagne, la Gascogne le repoussent. Il vécut peu de temps et l'empire se trouva réuni une fois encore, comme par dérision, dans les mains de son faible successeur, Charles-le-Gros. Il est déposé en 887. Alors commencent à paraître les premiers chefs de cette dynastie qui doit remplacer les Carlovingiens sur le trône. Ils se signalent en repoussant l'invasion. Le premier c'est Robert-le-Fort; le second c'est son fils Eudes qui sauve par son courage Paris assiégé par les Normands.

La famille des Capets, ainsi que celle des Plantagenêts était originaire de l'Anjou. Il s'écoule cent ans depuis la première élévation d'un de ces membres, d'Eudes, à la royauté, jusqu'à Hugues Capet. Pendant ce temps, les Capets se rapprochent du centre et s'arrondissent entre la Seine et la Loire.

La lutte s'établit entre les deux races. Les Carlovingiens ne l'emportent que quand un puissant empereur d'Allemagne intervient en leur faveur. Charles-le-Simple succède à Eudes en 898; mais Hugues de Paris

l'emporte sur lui et donne la couronne à Rodolphe ou Raoul de Bourgogne (923.) Charles le simple n'avait fait pendant son règne qu'une seule action utile et dont on l'a cependant blâmé. En 912, il avait cédé aux Normands le pays qui prit leur nom, et avait délivré la France de ces dangereux ennemis. Mais les Normands ne restèrent pas long-temps fidèles à la cause Carlovingienne; ils devinrent les alliés des Capets. Sans doute ils avaient compris que là était la force et l'avenir. Louis d'Outremer ne se soutient qu'avec l'appui de son ennemi Hugues-le-Grand, comte de Paris; son successeur, Lothaire, veut rattacher les Français à sa cause en les menant deux fois contre les Allemands. Mais le roi Othon II le-grand vient jusqu'à Montmartre, et les cris de son armée font trembler le faible roi dans les murs de Paris (978.) En 980, un traité fut conclu, et la faiblesse des Carlovingiens parut dans tout son jour.

Enfin les deux derniers Carlovingiens, Louis V et Charles de Lorraine furent mis à la tour d'Orléans par Hugues-Capet qui se fit proclamer roi à Noyon par son armée et sacrer à Reims par l'archevêque Adalbéron (987.)

Maintenant que le roi a une puissance qui lui appartient, qu'il a des domaines aussi vastes que les plus grands propriétaires et que les barbares sont repoussés, la lutte va s'engager entre la royauté et la féodalité. L'une et l'autre avaient une même origine; elles puisaient leur légitimité dans la nécessité de la défense du territoire. Mais lorsque les dangers de l'invasion furent éloignés, les hommes des campagnes et des villes devaient chercher dans le roi un appui contre les seigneurs, comme ils avaient cherché dans les seigneurs, dans le pouvoir local, un appui contre l'invasion.



14 décembre 1835.

13.2

VIIIème Leçon.



De la féodalité — Du fief.

La grande époque féodale commence avec le onzième siècle, au temps même où le moyen âge, plein de terreur, avait fixé le terme de la durée du monde. C'est en 1024 que Conrad le Salique, à la Diète de Roncaglia, sanctionna les droits des seigneurs féodaux et régla leurs devoirs.

Nous devons, en étudiant la féodalité, repousser loin de nous toute passion contemporaine. Les récriminations, comme les apologies, sont également vaines et futiles. Nous sommes tous, et Boulainvilliers lui-même, et M. de Montlosier lui-même, désintéressés dans la question. La plus haute noblesse de France remonte aux conseillers du parlement et aux marchands du 16ème siècle. Qu'était-ce que l'illustre famille de Richelieu avant le cardinal? au temps de Henri IV, il n'est pas encore question des Noailles. à peine dans toute la noblesse anglaise, cette noblesse si orgueilleuse de ses priviléges, trouve-t-on vingt familles dont l'ennoblissement remonte à plus de 200 ans, malgré les noms antiques qu'elles se font gloire de porter. En effet quand les rois donnaient quelques fiefs à leurs favoris, ceux-ci quittaient leurs noms pour prendre ceux des anciens propriétaires. C'est ainsi que les Warwick actuels descendent d'un favori de Jacques II, auquel ce prince fit don du château de Warwick qu'il venait de confisquer. Cependant fiers de leur nom, se croyant les fils du faiseur de rois, ils sont allés s'asseoir dans le parlement sur les bancs des toris les plus acharnés à la défense des prérogatives aristocratiques. Peut-être l'Allemagne offrirait-elle des exemples d'une noblesse plus ancienne que celle de France et d'Angleterre et quelques généalogies authentiques qui remontent aux seigneurs féodaux. Mais ce n'est là qu'une exception peu importante. Pour nous autres Français, nous sommes tous plus ou moins roturiers, tous



excepté ceux qui, durant ces 800 années, ont ennobli leur nom sur les champs de bataille.

La plus simple logique démontre que la féodalité fut le résultat nécessaire, infaillible de l'état de choses qui avait précédé. Par suite la féodalité comme tout ce qui est nécessaire, se trouve innocentée, quelque durement qu'elle ait pesé sur nos pères, quelque haine qu'elle ait pu inspirer aux hommes. Cette haine a laissé des traces profondes dans leur mémoire et aujourd'hui encore le seul mot de féodalité mettrait les armes à la main à tous nos paysans. C'est qu'elle était dure la servitude du moyen-âge, plus dure que celle de l'antiquité. Sans doute l'esclave antique était plus mal nourri, plus frappé de coups, sans doute il éprouvait plus de tortures physiques; mais inférieur en tout à son maître, on peut dire qu'il était à la hauteur de sa destinée. Avant les temps qui annoncèrent l'approche du christianisme, avant Spartacus, avant ces esclaves lettrés que les Romains se procuraient à tout prix, celui qui vivait sous la main d'un maître ne savait pas se rendre digne d'un sort meilleur. Dans le moyen-âge, au contraire, le serf est l'égal de son seigneur, comme chrétien, comme chef de famille. Il le sait, et n'en sent que mieux son infériorité dans tout le reste.

On peut voir la féodalité partout, dans tous les temps. Les biens inaliénables des Rajahs de l'Inde sont, si l'on veut, des fiefs; les ancêtres Etrusques des Cécina, des Sisenna, avaient dû être des seigneurs féodaux car leurs noms sont des noms de terre. Alexandre Sévère donnait à ses soldats des beneficia pour les récompenser de leurs services. L'emphytéose ou bail à long terme que les enfans du contractant faisaient aisément renouveler procurait chez les anciens une jouissance analogue à la possession féodale. Enfin César trouva la féodalité établie dans les Gaules.

Mais ne voir que les ressemblances, c'est avoir la vue courte. Pour les enfans tout ressemble à tout, c'est qu'ils ne savent rien encore. La véritable science consiste à saisir les différences qui se cachent sous les ressemblances apparentes. Allons donc au fond des choses: examinons de près le caractère de la féodalité véritable, de la féodalité du moyen-âge.

Les guerriers germains, dit Tacite, ne rougissent pas du nom de compagnons. attachés à quelque chef ils reçoivent de lui leur cheval de guerre, leur framée sanglante et victorieuse, et vivent à sa table grossière. Ce sont là leurs bénéfices, bénéfices mobiles, si l'on peut ainsi dire, et qui n'éloignent pas du chef. Mais après la conquête, le chef a d'autres moyens de récompenser la fidélité de ses compagnons. Il les disperse sur le sol des vaincus; à la portion qu'ils doivent recevoir selon l'usage, il ajoute quelque chose, et ceux-ci placés, comme on disait, sous la foi du roi, *in truste regia*, deviennent les *antrustions*, les *hommes du roi*, ses *leudes*, ses *fidèles*.

Ces terres, ces bénéfices, sont donnés à un homme, non à une famille. Mais le barbare en fera aisément continuer la jouissance à son fils, celui-ci au sien: ce sera pour le roi un moyen de s'assurer d'eux. Et qui sait, d'ailleurs, comment, après la mort d'un bénéficier, on eût reçu un étranger envoyé par le roi lui-même? Enfin on oublie la donation primitive et le bénéfice est héréditaire. « Cette terre où je suis né, où je vis depuis si « long-temps, qui pourrait y prétendre quelque chose? « mon père la possédait, mon grand-père avant lui; « c'est ma terre à moi, ce sera celle de mes fils. »

Le propriétaire est naturellement le juge des colons qui, répandus dans son domaine, cultivent ses champs, font paître ses troupeaux, élèvent ses abeilles. Ils sont eux aussi sa propriété comme le fond lui-même. Quant aux hommes libres de la campagne voisine, de la ville voisine, ils ne sont point encore soumis à sa juridiction. Mais le roi ne peut tout faire, il sentira le besoin d'avoir des lieutenants, alors il donnera au grand propriétaire, au seigneur féodal le titre de juge de la ville et des hommes libres du voisinage, et celui-ci usera largement de sa nouvelle puissance. Il frappera les malheureux justiciables de ces énormes amendes, de ces 60 sous d'or, dont il est question dans les lois du temps; et l'argent venant à leur manquer, il s'emparera de leurs propriétés; je me trompe: il les mettra en vente. mais qui oserait enchérir sur lui? Dans cette il agrandira ses domaines; et plus il les agrandira de cette manière, plus aussi il s'affermira dans sa possession. Le roi, loin de rien entreprendre contre lui, tâchera, au contraire, de se l'attacher en lui concédant de nouvelles prérogatives.

En vain Charlemagne essaya de remédier à ces abus monstrueux. Le serment qu'il exigea de tous les hommes libres pour les rattacher à sa personne et les soustraire à l'influence des *comtes* ou juges ne put servir à rien. Les *missi dominici* chargés de faire droit aux réclamations ne purent empêcher les vexations des seigneurs. Et quel pauvre homme eût osé porter plainte, pour s'exposer, après le départ des envoyés de l'empereur, à des vexations nouvelles[a].

Aussi, loin de chercher à éviter le seigneur, on se soumettait, on se recommandait à lui. Ce fut d'abord un simple rapport de patron et de client. Mais bientôt celui qui se recommandait fut obligé d'abandonner son domaine libre, son *allod*, au seigneur en se présentant à lui une motte de terre à la main; celui-ci lui rendait l'*allod* à titre de bénéfice. Quand on ne possédait rien, on donnait sa personne. Le signe de cet abandon était une touffe de cheveux. Donner son corps, c'est s'engager à une obéissance absolue, c'est souvent donner son âme. Aussi que de souffrances ont dû accompagner ces sacrifices! qu'il était dur cet instant où l'on paraissait devant le seigneur avec la fatale touffe de cheveux à la main! Cependant il y a des critiques modernes qui vantent le régime féodal et qui parlent de cette triste époque comme d'un temps de bonheur. Ils prouvent seulement leur mauvaise foi ou leur profonde ignorance.

On pouvait, il est vrai, au lieu de se soumettre au seigneur, se soumettre à l'église. Mais l'église exigeait de ceux qui se recommandaient à elle les mêmes conditions qu'avaient fait les seigneurs, et l'église ne pouvait pas, aussi bien qu'eux, défendre les serfs contre les attaques des ennemis Sarrasins ou Normands. À la première approche du danger, tous, hommes et bestiaux, se retiraient dans le château autour du seigneur. Les plus braves étaient chargés de défendre un moulin, une tourelle dans la campagne.

Cette protection, il faut l'avouer, fut, durant longtemps, d'une utilité incontestable. La population qui, auparavant, avait prodigieusement diminué, prit alors un accroissement rapide. Mais quand les Normands furent fixés, quand on n'eut plus à craindre d'attaque subite, la féodalité ne fut plus pour les populations qu'une tyrannie dont elles n'osaient espérer la fin qu'au jour où tout finirait et où le monde, comme le saint du légendaire, cesserait de mourir pour commencer à vivre: *et tunc vivere incipit, morique desiit*.

Le serf n'a nul espoir de devenir libre; l'homme libre peut à chaque instant tomber dans le servage. Qu'il n'aille pas habiter trop long-temps sur une terre serve, il deviendrait couchant et levant, manant, comme on disait alors, c'est à dire, serf du seigneur. Qu'il n'épouse pas une femme qu'on puisse réclamer comme serve, il deviendrait serf avec elle. Qu'il se garde d'accepter un héritage serf, il deviendrait serf encore. Un jour l'empereur (c'était Charlemagne ou Frédéric Barberousse) donna à l'un de ses paladins un cor de chasse. Sonne de ce cor, lui dit-il, et tous ceux qui l'auront entendu seront tes serfs. Le chevalier sonne de toutes ses forces, puis il va dans la campagne et demande aux paysans qu'il rencontre s'ils n'ont pas entendu le son d'un cor. Sur leur réponse affirmative, il leur donne un soufflet à chacun et les déclare qu'ils sont devenus serfs pour avoir eu des oreilles. On les appela serfs transcornati. Cette légende caractérise beaucoup mieux l'époque que tout ce que nous pourrions dire sur l'état continuel d'incertitude et d'angoisse où vivaient les hommes sous la puissance féodale.

Nous ne parlerons pas de ces droits féodaux qui attaquaient si vivement l'honneur des familles. Sans doute la déclamation a exagéré le mal, mais on ne peut révoquer en doute que durant long-temps plus d'un seigneur n'ait usé de ces droits. Et cependant celui dont on venait d'outrager l'épouse, entendait dire à l'église que tous les hommes sont frères et égaux en Dieu; il entendait condamner l'adultère! L'esclave antique endura-t-il jamais de si cruelles tortures?

Voilà donc le serf immobile, attaché à la terre, en face de la tour féodale. Que se passe-t-il dans cette tour? comment y vit le seigneur?

Il y mène une existence uniforme, silencieuse, entouré de sa famille, c'est à dire de sa femme, de ses enfants, de ses hommes d'armes. Détesté des serfs, il sort rarement, et quand il sort, il a soin de se couvrir d'une épaisse armure. Autrefois le guerrier barbare mettait toute sa confiance dans son frère d'armes après l'association de la terre et du sang. Ils s'étaient rendus dans une plaine, et là ils avaient soulevé, sans la détacher toutefois, une lanière de gazon assez grande pour couvrir une partie du corps de l'un et de l'autre. Enterrés à demi sous ce gazon, ils s'étaient fait chacun une piqûre et avaient mêlé leur sang. Sous le régime féodal, cette espèce de mariage d'armes a disparu. Le seigneur féodal

57v

sofie à son épouse. Il lui commet la garde de la tour même. Elle est la mère de ses héritiers; il peut compter qu'elle défendra leurs biens jusqu'à la dernière extrémité contre toutes les attaques.

Les enfants sont élevés sous les yeux de la mère; ils le sont par la mère elle-même. C'est à cette école que la noblesse européenne contractera ces habitudes de délicatesse et d'élégance de moeurs dont on n'avait pas encore eu d'exemple dans le monde. L'antiquité n'offre rien de semblable. Les modèles des admirables statues antiques étaient eux-mêmes des hommes aux formes rudes et grossières: c'est que les anciens ne vivaient pas avec les femmes. Les Grecs n'admettaient dans la société que les courtisanes; les Romains ne connurent pendant longtemps les femmes que sous le nom sévère de matres: plus tard ils les virent dans leurs moeurs, dans leur conduite plus hommes que les hommes eux-mêmes. Telle est en effet la femme de l'empire, la femme qu'a peinte Juvénal. Mais celle du seigneur féodal est une épouse chrétienne. Un immense progrès s'est donc accompli, et cette tour si odieuse aux serfs contient le germe de la civilisation polie des temps modernes.

Si l'on ne considère que l'apparence, l'organisation hiérarchique de la féodalité est un modèle d'ordre et de régularité parfaite. Ainsi le chevalier relève du baron; le baron du vicomte; le vicomte du comte; le comte du marquis; le marquis du duc; le duc du prince; le prince du Roi, et le Roi de l'empereur. L'empereur lui-même ne relevait-il pas du pape? ce fut une question. Mais cet ordre, cette régularité n'existe que dans les livres. Tout noble criminel est jugé sans doute par ceux dont il relève. Mais il a droit de leur dire après la sentence: Je fausse votre jugement, et de demander l'épreuve du combat contre eux. Le juge est forcé de se battre. Et le condamné n'est pas seul. Ses frères, parens, amis sont là près de lui pour l'assister et soutenir envers et contre tous le combat à outrance. Ainsi, au rebours de ce qui se passe chez nous, le jugement féodal, résultat d'une guerre, enfante une autre guerre. C'est un singulier spectacle de voir les efforts de nos premiers, de nos plus anciens jurisconsultes, tels que Pierre de Fontaine,

l'ami de saint Louis, pour fondre ensemble la législation chicanière de Justinien dont ils ont été dès les détours, et cette législation héroïque et barbare de la féodalité.

Il y a plus: l'ordre hiérarchique est perpétuellement méconnu. Nous voyons le comte de Foix, vassal du comte de Toulouse, qui l'était du comte de Poitiers, lequel relevait du roi de France, se moquer de ses suzerains, et déclarer qu'il veut relever immédiatement et directement du Roi. Maître d'un pays de montagnes, commandant à un grand nombre d'hommes d'armes, le résultat de sa rébellion ne l'inquiète guère. Il n'est pas jusqu'au vicomte de Turenne qui ne prétende rattacher sa petite et pauvre vicomté du Limousin à la couronne elle-même. Le roi satisfait de cet hommage, le défend contre ses ennemis, et commence ainsi la haute fortune où doit arriver un jour la maison de Turenne.

Cependant les chevaliers qui entourent le seigneur sont plus dépendants; leur condition est mieux fixée. Mais cette dépendance est ennoblie par le dévouement, par la franchise. Ils feront tout pour le seigneur, si le seigneur se montre digne de leurs sacrifices. Sinon, ils ne lui épargneront pas de dures vérités, et, au besoin, ils useront de la ressource qui est toujours en leur pouvoir, ils appelleront contre lui un seigneur plus puissant.

Ainsi le lien féodal est faible et facilement rompu. La société est dans une complette anarchie; les guerres privées sont des événements de tous les jours. Nulle garantie pour les personnes, et, on peut le dire, nul gouvernement. Nous avons vu des comtes, des vicomtes même agir à leur fantaisie en dépit de leurs suzerains; qui pourrait donc imposer des lois aux ducs, aux princes? D'ici nous pouvons apprécier la valeur du titre de chef de la féodalité que prenait l'empereur d'Allemagne.

21 Décembre 1835.

IXème Leçon.



L'Allemagne sous la maison de Saxe.

Il est en histoire certains mots pour lesquels l'érudition du moyen-âge n'a trouvé que des étymologies fausses et ridicules. Mais ce qui est absurde en grammaire ne l'est pas toujours pour l'histoire, et renferme souvent un sens aussi vrai que profond. Et ce n'est pas là un fait accidentel: il est, au contraire, fondé sur la nature même de l'esprit humain; car l'étymologie vraie ou fausse d'un mot doit, pour se faire adopter, nous mettre sous les yeux l'un quelconque des caractères de la chose que le mot représente. Il arrive ainsi que les étymologies varient avec les manières de voir un même fait, et ici encore on trouve souvent la poésie en cherchant la science.

On en trouve des exemples frappants dans l'étymologie de quelques mots nés au moyen-âge: alod, par exemple, et féodalité. Le premier paraît venir du celte lod, un lot, ou du tudesque all tous et od bien. Un érudit du moyen âge a imaginé de le faire venir du grec ἅλς, la mer; en effet, dit-il, ces terres devaient inaliénables et immuables comme le fond de l'océan. On sent combien grammaticalement cette étymologie est absurde; mais historiquement, elle est à la fois profonde et poétique. Plusieurs étymologies ont aussi été données des mots feudataires, féodal, inféoder. Il est à peu près certain que ces mots viennent de l'allemand felde, combat. La société féodale, en effet, était militaire avant tout. Mais si cette étymologie est la plus vraisemblable pour les philologues, elle n'est pas historiquement la plus vraie ni la plus belle de toutes. Sous ce double rapport la supériorité appartient à une étymologie latine qui fait venir féodalité de fides, indiquant par là ce que le système féodal a de plus caractéristique et de plus beau en même temps: la fidélité, l'attachement religieux de l'homme pour l'homme, l'abnégation de soi-même, le dévouement du vassal pour le suzerain.

Ce dévouement n'a jamais existé à un haut degré chez les nations de race celtique: elles ont, avant tout, l'enthousiasme pour les principes, le génie de l'égalité; le Français se sent une personne; il veut agir pour son compte et sous sa propre responsabilité. Aussi la hiérarchie féodale n'est-elle jamais complètement établie en France. Le pays féodal par excellence, c'est l'Allemagne. La race germanique possède à un haut

Degré l'abnégation de soi, le dévouement aux ~~[illegible]~~ en un mot cette impersonnalité qui permet seule à une hiérarchie héréditaire de s'établir et de se perpétuer. Aussi l'histoire de l'Allemagne est-elle l'histoire la plus complette du régime féodal. Cette physionomie particulière de l'Allemagne dans l'histoire, à quoi faut-il l'attribuer? nous l'avons dit, c'est au génie même de la race. Or, s'il est vrai, comme on n'en saurait douter, que la configuration du sol, les productions et le climat d'un pays modifient et même déterminent le caractère des nations, il s'ensuit que, pour comprendre la féodalité de l'Allemagne et par suite l'histoire de ce pays, il faut connaître, avant tout, les traits principaux de sa géographie et le génie de ses habitans.

En jetant les yeux sur la carte on serait tenté de terminer l'Allemagne au Rhin et au Danube. Elle semble en effet dessinée au nord et à l'ouest par ces deux fleuves: mais il n'en est rien au fond. Il y a des Allemands jusqu'à la Meuse, il y en a au sud et à l'ouest du Danube. L'indécision qui caractérise le génie de l'Allemagne et le cours de ses fleuves semble se reproduire dans ses limites. Il est plus facile de la diviser; car de même que la France a une pente naturelle la pente vers l'Océan, et deux pentes excentriques, les bassins du Rhône et de la Meuse, de même l'Allemagne se compose d'une pente vers le Nord, vaste plaine arrosée par le Rhin, le Weser, l'Elbe, l'Oder, et de deux parties excentriques, la Suisse et la vallée du Danube, pays de montagnes et de plateaux élevés, mais aussi de belles et fertiles vallées où croît la vigne et prospère la poésie. En somme le midi de l'Allemagne est assez froid; il l'est même plus que certaines parties de la grande plaine septentrionale, et ce qu'il y a de remarquable c'est que les contrées les plus méridionales de l'Allemagne sont précisément celles où l'hiver dure une ~~plus~~ grande partie de l'année. La Suisse, le Tyrol ont sur leur limite du sud l'Italie et toutes ses productions; eux-mêmes présentent toute la végétation du nord. L'Allemagne est ainsi moins riche que ne le ferait supposer son étendue et la latitude sous laquelle elle est située. Le sol en est même généralement médiocre, et si les Allemands se nourrissent amplement comme les Anglais, leur nourriture est mauvaise et les empêche de devenir robustes et sanguins comme le sont les peuples du midi de l'Europe. Les Allemands, en effet, quoiqu'ils soient en général musculeux et de haute taille, ne sont

n

pas aussi robustes que les Français et les Italiens, et n'ont pas la forte trempe des peuples scandinaves; chez ces derniers les hivers sont longs et rudes, mais l'été arrive comme par enchantement et donne tout à coup à la végétation une force extraordinaire. En Allemagne, au contraire, les saisons se succèdent presqu'insensiblement; le climat est d'une fatigante uniformité; les habitants doivent y prendre nécessairement, et y ont pris en effet des habitudes de douceur, de mollesse même, et cette égalité d'humeur qui exclut les emportements de la passion, les vifs élans de l'enthousiasme, mais qui favorise et développe les petites sympathies de famille, le goût de l'art, le besoin de réfléchir, et cette vaste réceptivité, cette aptitude universelle qui fait que les Allemands apprennent tout et sympathisent avec tout, dans les limites de leur intelligence et de leur sensibilité. Les nations de langue latine, Italiens, Français, Espagnols ont plus d'esprit, plus de pointe si on peut dire, mais moins de largeur que les Allemands. Ceux-ci, nous le répétons, se caractérisent par une réceptivité universelle qui, dans certains esprits, devient facilement de l'insignifiance, mais qui, chez les hommes plus heureusement doués par la nature, est le besoin de tout voir, de tout comprendre, de sympathiser avec tout. Aussi l'Allemagne est-elle le pays des voyageurs, des savants et des panthéistes.

Chaque année l'Allemagne perd par l'émigration une portion de ses habitants; et ce ne sont pas les Suisses, les Tyroliens, les bûcherons de la forêt noire qui s'expatrient; ceux-là, il est vrai, vous les rencontrez dans tous les pays de la terre, mais ils reviennent chez eux. Le montagnard a besoin de respirer l'air des montagnes. Ceux qui émigrent pour toujours, ce sont les habitants de la Souabe et ceux de l'admirable vallée du Rhin; ils emportent avec eux toute leur fortune et vont chercher ailleurs une nouvelle patrie. Les Germains auraient renouvelé les populations de l'Europe, lors même que la faim ne les eût pas stimulés. Aujourd'hui la conquête continue, mais elle est lente et pacifique. La nation allemande s'est peinte elle-même dans son Perceval, qui, parti pour de lointains voyages, rencontre sur la neige les traces de trois gouttes de sang et croit y voir l'incarnat qui brille sur les joues blanches de sa bien-aimée. Il les contemple long-temps

63.

n

en silence et ressort de son immobilité que pour renverser ceux qui troublent ses rêveries. L'Allemagne, elle aussi, aspire à l'isolement, ou du moins, elle souffre tout, hormis qu'on trouble son repos, qu'on la dérange dans ses méditations.

Elle n'est pas en vain restée fidèle à son génie primitif; elle était apte à tout savoir; elle a tout appris, elle a gardé l'empreinte de toutes choses, elle aspire à l'omniscience. Ces habitudes de méditation se trouvent dans presque tous les ouvrages de ses peintres, de ses musiciens. Albert Durer, Beethoven sont à la fois de profonds penseurs, et les artistes les plus nationaux de l'Allemagne. De cette aptitude tranquille et réfléchie qui caractérise la pensée des allemands, résulte dans la vie pratique une qualité non moins remarquable: leur grande disciplinabilité. Les Germains de la grande invasion se sont fondus rapidement avec les vaincus: ils ont quitté leur langue et leur rudesse nationale et sont devenus en peu de temps les plus fidèles serviteurs de l'église. Ce trait du caractère germain s'est perpétué et fait toujours le fond du génie des allemands. Ils ont toujours cette flexibilité qui se plie à toutes les circonstances, cette abnégation d'eux-mêmes qui les rallie à une corporation ou autour d'un chef. Il semble, au premier coup d'oeil, que ce défaut d'énergie propre et spontanée doive empêcher tout succès guerrier, or précisément c'est là ce qui a fait quelquefois prévaloir les armées allemandes. Instrumens dociles des chefs qui les commandent, elles font corps et suivent en masse l'impulsion qu'on leur donne: ici, comme ailleurs, c'est l'union qui fait la force.

Après ces considérations qui nous donnent la formule de l'Allemagne, mais qui, hâtons-nous de le dire, s'appliquent encore plus au midi qu'au nord de ce pays, que nous reste-t-il à faire pour savoir l'histoire des Allemands? à mettre sous les idées des noms et des dates. c'est à quoi il faut nous appliquer.

L'histoire d'Allemagne commence, comme celle de France, au serment de Charles-le-Chauve et de Louis-le-germanique. Ce serment est, avec le chant d'Hildebrand et d'Hadebrand, le premier monument de la langue et, par conséquent, de la nationalité allemande. Le lien odieux qui retenait en une unité factice et contre nature tant de peuples ennemis les uns des autres se brise définitivement avec la déposition de Charles-le-gros, et le pays

887.

à l'Est du Rhin reste désormais indépendant sous un chef national. Mais ce n'était pas assez d'être indépen-

dante de droit, il fallait que l'Allemagne le fût en effet, et elle payait tribut aux Normands, aux Hongrois. Elle avait besoin pour s'en délivrer, d'un grand effort national et d'une direction qui fût commune au peuple tout entier: il fallait un chef unique, et les seigneurs, malgré leur désir d'indépendance, consentirent à se donner un maître. ce maître où le prendra-t-on? on ne sera ni en Souabe ni en Bavière; ces deux contrées se sont trop facilement soumises à Charlemagne; mais ce sera en Saxe dans le pays germanique et guerrier avant tous les autres. après Arnolphe de Carinthie, Louis l'enfant, après le Franconien Conrad qui doivent le trône à leur origine carlovingienne, la Saxe fait son avènement avec henri l'oiseleur, l'un des héros de la tradition germanique. Cet empereur porte un nom essentiellement féodal; car l'emblème de la féodalité sur tous les monuments du moyen-âge, c'est un oiseau, c'est le faucon. C'est sous henri 1er, en effet, que la féodalité allemande fut organisée définitivement. Pour délivrer l'Allemagne des brigandages des Hongrois, il fallait se serrer autour du chef et lui prêter obéissance. Les seigneurs s'organisèrent donc en corps d'armée et la hiérarchie qui s'établit alors entre eux fut peu troublée désormais. L'empereur, de son côté, déploya toutes les ressources d'un génie peu ordinaire. Il fonda, pour arrêter les Slaves, les margraviats de Brandebourg, de Lusace et de Misnie, et celui de Schleswig pour repousser les Danois. à son avènement, l'Allemagne dont les tiers est encore aujourd'hui couvert de forêts, ressemblait à la Germanie de Tacite. Point de villes ni de forteresses: chaque famille s'établissait dans quelque vallée, près de quelque fontaine solitaire. Henri entreprit de fonder des cités: il y parvint en leur donnant des privilèges et en y confiant dans des foires annuelles le peu de commerce qui se faisait alors. une enceinte de palissades établie en dehors des murs de chaque ville servait, en cas de danger, de retraite aux gens de la campagne et à leurs troupeaux: C'est l'origine des faubourgs (Pfahl pieux, burgen, ville, bourg.) — L'allemagne se trouvant ainsi organisée pour l'attaque et pour la défense, henri sommé par les Hongrois de payer le tribut d'usage, leur envoya un chien mort. cette insulte fut le signal de la délivrance pour l'allemagne: une bataille solennelle livrée en 934, près de Merseburg, refoula les Hongrois dans la hongrie actuelle. Ils n'en sortirent plus qu'une seule fois.

911.

919 – 936.

936–973. En mourant henri 1er, l'oiseleur, laissa à son fils Othon 1er, le grand, une puissance que celui-ci devait agrandir encore. Sous le père, l'Allemagne avait repoussé

65 l'invasion; elle devint conquérante sous le fils. C'est alors que commence cette croisade qui dure encore, cette longue conquête de l'Italie par l'Allemagne, également fatale aux vainqueurs et aux vaincus. Il y a comme un instinct irrésistible qui entraîne vers le midi les hommes du nord. Alaric se sentait poussé vers la ville éternelle par une force mystérieuse; ses descendans l'ont conquise bien souvent depuis. Ce qui les appelait eux, c'était la séduction de la vigne et de l'oranger du midi, et le besoin plus noble de voir cette nature si puissante à la fois et si gracieuse. Goëthe, arrivant à Rome, croit revoir sa patrie après un lointain et pénible exil. C'est l'effet que l'Italie a toujours produit sur ses compatriotes. Mais leur joie dure peu. Au moyen-âge, les Allemands traversaient rapidement la Lombardie, suivaient leurs empereurs à la conquête de Rome, puis tombaient malades. La fièvre en emportait bon nombre; les autres, que les lois de la féodalité ne devaient retenir que 40 jours sous les drapeaux du chef, s'en retournaient au plus vite, et l'empereur regagnait l'Allemagne comme il pouvait. C'est l'histoire de toutes les expéditions impériales en Italie. Celle qu'y fit Otton le grand, commença en 952. L'Italie était, à cette époque, dans un état de désordre difficile à décrire. Les Grecs tenaient en leur pouvoir les principales villes maritimes. Quelques unes restaient aux mains des Sarrasins. Rome était devenue une espèce de municipe indépendant où quelques familles nobles, les Orsini, les Colonna, avaient fortifié le capitole, le Colysée, tous les grands monumens de l'antiquité, et se disputaient ou disputaient aux magistrats du peuple le gouvernement de la cité. Quelques femmes débauchées nommaient au Saint-Siège leurs parens ou leurs amants. Le reste de l'Italie et la dignité impériale étaient disputés également par les comtes Lombards de Frioul et de Spolète. Au temps d'Otton le grand, Berenger II, après s'être débarrassé de son concurrent, Guido de Spolète, tenait enfermée dans une île du lac de Garda, Ste Adelaïde, sa veuve, qu'il voulait donner pour épouse à son fils. Adelaïde s'étant échappée, offrit sa main et sa couronne à Otton qui embrassa sa querelle, franchit les Alpes, se fit couronner roi d'Italie à Milan, empereur à Rome. Il allait soumettre le reste de l'Italie, quand une révolte de Ludolf, l'un de ses fils, et une invasion des Hongrois le rappelèrent en Allemagne. Il défit rapidement tous ses ennemis, rangea sous sa domination la Franconie qui aspirait à l'indépendance, replaça la Lorraine sous la suzeraineté de l'empire, soumit à un tribut les Slaves de la Bohême, et mourut en 973, comblé de gloire, laissant à son fils Otton II un empire puissant et solide.

28 Décembre 1835.

Xème Leçon.

Querelle du sacerdoce et de l'empire.

Le nœud du moyen âge, c'est la querelle de l'empire et du sacerdoce. avant ou après cette grande lutte, le drame n'est pas encore noué ou enfin est accompli.

Arrêtons-nous à cette division: toutes les autres sont inadmissibles. Le moyen âge, a-t-on dit, se termina à la découverte de l'Amérique. Comment ne voit-on pas que ce fait, dont le temps développa toutes les conséquences, fut, à l'origine, insignifiant? D'autres ont proposé les règnes de Louis XI, d'Edouard IV, de Ferdinand le catholique. Cette époque est grande; on y voit se concentrer le pouvoir monarchique déjà vainqueur de la féodalité. Mais cette révolution qui porte sur la durée d'un siècle n'est qu'une limite vague et flottante dans un intervalle de 20 ou 30 ans. Prendrons-nous la ruine de Constantinople? Mais en 1453, il y avait long-temps que l'empire grec était tombé au pouvoir des Turcs. Mahomet ne fit que terminer par un dernier coup sa longue et triste agonie. C'est une vieille erreur de croire que quelques manuscrits apportés par deux ou trois grecs fugitifs aient produit dans l'Europe occidentale la renaissance des lettres. La renaissance ne date-t-elle pas réellement de Dante et de Pétrarque? Enfin la réforme de Luther ne saurait pas non plus marquer la fin du moyen-âge. La réforme était déjà ancienne dans les esprits lorsque Luther lui donna son nom. Depuis long-temps le manifeste du 15ème siècle était lancé contre le saint-siège; il y manquait une signature; Luther y apposa la sienne.

Toutes ces classifications sont donc arbitraires et artificielles. Elles peuvent aider la mémoire, elles ne représentent point la réalité. En histoire comme en toute science, pour arriver à une classification naturelle, il faut aller au fond des choses.

Le *moyen* âge est ainsi appelé non pas seulement parce que, dans la succession des époques, il se trouve placé entre l'antiquité et les temps modernes, mais parce qu'il est le débat de deux puissances rivales. Au temps de Charlemagne, le sacerdoce est tout; il n'y a point de lutte, point de moyen âge. En 1300, après le soufflet de Philippe le Bel, lorsque le débat n'est plus entre l'église et l'empire



de l'église, mais entre l'église et le roi de France, son seul ami, la lutte ne peut tarder à finir. Le moyen-âge expire ou va expirer.

Ce qui fait la beauté du développement chrétien, c'est que les deux élémens qui sont aux prises, loin d'être étrangers et inconnus l'un à l'autre, ont même nature, même devise, même caractère: c'est le Saint Siège romain et le St. empire romain qui dans ce grand drame remplissent toute la longueur de la première scène. Dans la seconde qui n'est qu'un développement de la première, l'un des acteurs change et l'on voit figurer l'église chrétienne et le roi très chrétien. Dans cette guerre harmonique entre deux principes homogènes réside tout le moyen-âge. Pour nous, les chefs des deux partis sont le Pape et l'empereur; pour un contemporain, c'était Dieu et le diable dont les représentans variaient suivant les croyances et les affections de parti. C'est dans ce conflit entre deux symboles qu'est la profonde dualité du moyen-âge.

Descendons maintenant jusques aux hommes. Des deux hommes qui ouvrent la lutte l'un est un Italien, un Toscan que l'on ne connaît que sous un nom germanisé, celui d'Hildebrand. (Allobrandi); l'autre est l'empereur Henri IV. Avant de voir ces deux hommes aux prises, disons quelques mots de l'état de l'empire et de l'église au moment où s'éleva la querelle.

L'empereur Conrad le Salique avait en 1024, à la diète de Roncaglia, organisé la féodalité en reconnaissant les droits des seigneurs; ces droits respectés par leur fondateur le furent peu par les puissants empereurs franconiens qui suivirent. Henri III, le Noir, ce prince pieux et héroïque, qui mourut si jeune, après avoir essayé de si grandes choses, prit au sérieux le titre d'empereur, et voulut que désormais il indiquât autre chose qu'une stérile suzeraineté. Il faut l'avouer, les guerres civiles et privées, les troubles de toute espèce qui alors désolaient l'Allemagne, durent lui faire naître l'idée d'étouffer par le despotisme le germe des divisions. Ce système une fois admis, il fallait le mettre à exécution. L'empereur ne recula devant aucune difficulté. Au lieu de conférer à de nouveaux bénéficiers les fiefs dont les possesseurs venaient à mourir, il en dépouilla les familles et les garda pour son propre compte. Il réunit ainsi à son domaine la Souabe, la Fran-

comte et, un instant, la Bavière. Il ne rencontra de résistance sérieuse que dans la Lotharingie. Cette grande province formée des deux Lorraines, du duché de Bouillon, du Brabant et de la plus grande partie des Pays-bas était alors entre les mains d'une puissante maison à laquelle le fameux Godefroy de Bouillon devait bientôt donner un nouveau lustre.

Godefroi était fils d'Eustache de Boulogne, l'un des compagnons de Guillaume le Bâtard dans la conquête de l'Angleterre. Du côté des femmes, il avait pour oncle Godefroy le Bossu et pour aïeul Godefroy le Barbu. Par son mariage avec Béatrice, fille de Frédéric, duc de Lorraine et veuve de Boniface III, marquis de Toscane, Godefroy le Barbu se trouvait chargé des intérêts de deux provinces dont l'une était l'héritage d'une fille de Boniface et de Béatrice, de la fameuse comtesse Mathilde. Il entreprit de former contre l'empereur une vaste confédération de toutes les provinces belges. Les alliés déployèrent leurs forces, donnèrent des preuves d'héroïsme. ce fut en vain; Henri les battit en deux rencontres; le comte et sa famille tombèrent deux fois entre ses mains et la jeune comtesse Mathilde passa dans les prisons de l'empereur ses premières années.

L'empereur victorieux ruina la maison de Bouillon, s'empara de ses domaines et maître absolu de l'Allemagne, mourut à 39 ans.

Son fils encore enfant régna sous la tutelle de l'impératrice Agnès. mais avant d'aller plus loin, voyons ce que Henri III avait fait pour la papauté.

Ce même homme qui semblait devoir écraser l'Allemagne sous son despotisme, paraissait se soucier peu de gouverner l'Italie. à deux reprises différentes, il avait donné la tiare à des hommes capables de faire respecter les droits du saint-siège. Sous ses prédécesseurs, de grands scandales avaient eu lieu. La loi qui accordait aux filles les mêmes privilèges qu'aux mâles avait eu pour effet de concentrer les richesses et l'influence entre les mains de quelques femmes. au 10ème et au 11ème siècles, la papauté était devenue entre leurs mains une sorte de baronnage qu'elles conféraient suivant leur caprice. on avait vu deux femmes Marozia et Théodora faire asseoir ainsi leurs amants sur la chaire de St. Pierre. L'église gouvernée par des jeunes gens incapables et dissolus semblait sur le penchant de sa ruine. En humanisant les barbares elle était devenue barbare elle-même; elle s'était féodalisée, prosaïsée.

69. Dès le temps de Charlemagne, les évêques semblent avoir renoncé à l'aube pour prendre la cuirasse. L'église devient une terre qu'on exploite; les cadets s'y précipitent en foule, dès l'âge de six ans. En attendant, le père, comte ou baron, chargé de la tutèle, fait valoir les bénéfices, vend les choses saintes comme les fruits de ses domaines et frappe le peuple d'un glaive à deux tranchants. Bientôt ce qui n'était qu'électif va devenir héréditaire par l'introduction du mariage; les filles elles-mêmes auront droit à l'héritage sacerdotal: la féodalité sera [illegible]. Que l'église continue ainsi à s'amollir en se matérialisant et bientôt ses destinées seront accomplies. Pour continuer de vivre elle a besoin de se contracter, de se concentrer dans sa partie la plus vivace, le cloître.

Le réformateur de l'église fut, comme son fondateur, le fils d'un charpentier. C'était un moine de Cluny nommé Hildebrand. On voit deux choses dans la vie de Grégoire VII: sa réforme et sa lutte contre l'empire. Il fit quelque chose de plus. Pour que l'église échappât à la domination des laïques, il fallait qu'elle cessât d'être laïque elle-même; pour s'insurger avec droit contre le siècle, il fallait qu'elle-même se fût dégagée du siècle auquel elle tenait par la terre et par la femme. Alors et seulement alors, elle pouvait, la tête haute, se présenter en face de l'empire.

On a beaucoup déploré les malheurs de cette guerre, on a beaucoup parlé de ses scandales. C'est à tort. Qu'on songe à la condition affreuse des pauvres serfs sous le régime féodal. Leur unique refuge contre la tyrannie des barons c'était l'église. Mais quand l'église avait pour représentant le baron lui-même, et le baron en possession des armes du prêtre, quel moyen d'échapper à la tyrannie? Église et féodalité, il fallait que ces deux puissances subsistassent au moyen-âge, mais subsistassent séparées. Car si, d'un autre côté, le sacerdoce eût absorbé l'empire, il serait peut-être arrivé en Europe ce qui arriva pour les Califes fatimites d'Égypte et les Lamas du Thibet. Le pape eût cessé d'être le vicaire de J. Ch., il serait peut-être devenu lui-même une incarnation, un Dieu sur la terre. D'ailleurs, pour le bien du moyen-âge, il était nécessaire qu'une pareille guerre éclatât. Sans lutte, pas de société forte et vivace. L'homme et la société ne sont qu'une lutte entre des forces en équilibre; que la lutte cesse, et la mort arrive. Là est la justification du moyen-âge. L'intérêt de tous était que l'église commençât par se dégager de l'influence séculière.

Grégoire VII prétendit d'abord que les terres ecclésiastiques ne relevaient point de l'empire. Pascal II, l'un de ses successeurs, alla plus loin. Il déclara à l'empereur que l'église ne voulait plus des terres pour lesquelles l'empereur faisait la guerre à l'église. Les possessions du clergé, à cette époque, étaient immenses. En Angleterre il possédait le tiers du territoire. Les Archevêques de Mayence et de Cologne avaient des armées. Il eût fallu que l'église abandonnât des royaumes; elle ne put s'y décider; renoncer à son temporel, c'eût été perdre une partie de son influence morale. Les terres dont elle avait joui jusqu'alors étaient couvertes d'églises, de couvens, d'abbayes, d'écoles, d'hopitaux. La proposition du pape ne put être sanctionnée par l'assentiment du clergé.

Désormais la guerre était déclarée entre le sacerdoce et l'empire, entre l'esprit et la matière. Au début, la lutte ne paraissait pas devoir être longue. L'Italie n'avait pas encore cette force que, plus tard, au temps de Frédéric Barberousse, elle puisa dans son organisation communale. Henri IV avait pour lui l'Allemagne domptée par son père, et la plus grande partie de la Lombardie. Grégoire VII n'eut d'abord pour auxiliaires que la Toscane et la persévérance de la Comtesse Mathilde, ennemie naturelle de l'empereur dont le père l'avait tenue captive. Mais bientôt, au sein même des états germaniques, au nord de l'empire, il devait trouver de plus puissants auxiliaires. Les Saxons qui, cinq siècles plus tard, devaient embrasser et défendre avec tant d'ardeur la réforme de Luther, se déclarèrent alors les appuis de la papauté. Cela s'explique; l'église, faible au temps de Grégoire VII, était triomphante sous Léon X. Les Saxons prennent toujours le parti du faible contre le fort. La haine qu'ils portaient, comme hommes du nord, à la maison de Franconie, s'était réveillée plus vive à l'avènement de la maison de Souabe. D'ailleurs, ils avaient contre Henri IV des griefs personnels. Ils se révoltèrent et proclamèrent pour empereur Rodolphe de Souabe. Le pape envoya au nouvel élu la couronne impériale avec cette devise barbare, mais énergique:

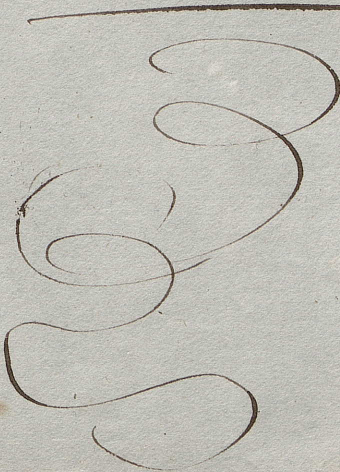
« Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

« L'église, la Pierre du Christ, a donné le diadème à l'apôtre Pierre; Pierre l'a donné à Rodolphe. »

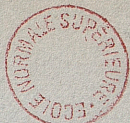
Henri IV, effrayé de tant d'ennemis, veut

à toute force, se réconcilier avec le pape. Au cœur de l'hiver, il quitte ses états, traverse les Alpes et demande une entrevue à son maître. Il resta pendant 3 jours, en chemise, sur la neige, dans les cours du château de Canossa. Il fallut bien que le pape l'admît; on jura que la réconciliation était vraie et sincère; on s'approcha de la table sainte, on appela le jugement de Dieu sur le coupable. Mais tout fut inutile. Un mouvement irrésistible entraînait les parties dans l'arène. C'était la force même des choses bien supérieure aux vaines conventions des hommes. Henri IV attaqua son compétiteur à l'empire. Une grande bataille eut lieu entre les deux empereurs à Wolksheim en Thuringe. Rodolphe y perdit la vie. Au milieu de la mêlée, un jeune homme de 18 ans le frappa, dit-on, de la lance du drapeau de l'empire confié à sa garde et le renversa mort à ses pieds. Ce jeune homme était le petit fils de Godefroi le Barbu vaincu et emprisonné par Henri III, c'était Godefroi de Bouillon ennemi de l'empire, il avait la confiance de l'empereur et la justifia. Dans les rangs opposés figurait la comtesse Mathilde, sa cousine, qui jadis avait partagé la captivité de son aïeul et cherchait maintenant à venger leurs communes infortunes. Vainqueurs de l'empereur Rodolphe, Henri IV et Godefroi courent à Rome; le pape bloqué dans le môle d'Adrien, le château Saint-Ange, allait y être forcé, sans le secours de Robert Guiscard et de ses normands qui venaient de conquérir le royaume de Naples. (1084.)





4 Janvier 1836.



XIème Leçon.

L'empire et le sacerdoce. — Frédéric Barberousse.

~~[illegible]~~

La querelle du sacerdoce et de l'empire est un sujet grand et simple à la fois, dramatique par sa forme sans cesser pour cela d'être simple. Il est comparable à ces guerres de l'Asie contre l'Europe, de la Perse contre la Grèce, racontées par Hérodote. Mais ce drame n'aura pas son Hérodote. La distance des temps et la complexité des évènemens ne laisseraient sortir de ce sujet qu'une histoire de réflexion, et non, comme celle d'Hérodote, une histoire d'inspiration. Nous nous bornerons à en tracer les linéamens généraux; nous en donnerons une formule simple et claire autant que possible. Nous commencerons par tracer les caractères principaux des deux partis, guelfe et gibelin, dont la rivalité n'est pas un des faits les moins importans de cette querelle.

Elle n'a d'abord pour objet que les prétentions opposées des deux maisons de Saxe et de Souabe. Transportée d'Allemagne en Italie, elle doit associer à ses débats les divisions du sacerdoce et de l'empire, et la lutte des républiques italiennes contre les empereurs Souabes; enfin elle doit devenir tout simplement une lutte entre les nobles et les plébéiens.

Les Gibelins sont les partisans des empereurs. Les Guelfes représentent l'opposition dans l'empire; à leur tête est la Saxe à laquelle la Bavière se trouve un instant réunie. Aujourd'hui même on dit encore, en Allemagne, la Saxe et l'empire, aussi bien que le nord et le midi, opposant ainsi ces deux pays, quoique la Saxe ait aussi fait partie de l'empire. En Italie, la plupart des villes sont guelfes, quelques unes, Pise, par exemple, sont gibelines. Mais en général le parti gibelin est celui des châteaux, de la noblesse qui appelle l'étranger. Les villes, au contraire, tiennent pour le pape, non comme le chef de la religion, mais comme l'ennemi de l'empereur; ce sont les villes démocratiques. Florence surtout est la ville la plus guelfe, celle qui persécute le plus cruellement les Gibelins. Les Guelfes sont le parti des idées, celui de la liberté. Le parti gibelin a peut-être, au total, montré plus de dévouement, d'attachement aux hommes, d'amitié, de sentimentalité, et par là son caractère peut

paraître plus aimable. Le plus grand homme de l'Italie fut un Guelfe blanc, c'est à dire modéré, un guelfe-quasi gibelin, qui finit même par devenir gibelin, Dante.

Ces deux partis étaient représentés en Allemagne par les deux maisons dont ils portaient le nom. Toutes les deux devaient leur grandeur à Henri IV qui avait donné en 1071 le duché de Bavière à Welf et en 1080 celui de Souabe à Frédéric de Hohenstaufen. Henri-le-Superbe, petit fils de Welf et gendre de l'empereur Lotthaire II ajouta les duchés de Saxe et de Toscane à la Bavière; Conrad, frère de Frédéric agrandit aussi sa maison par l'acquisition du duché de Franconie. Ainsi, au nord de l'Allemagne, dominait la maison de Saxe, et, avec elle, le parti guelfe peu attaché à l'empire, peu retenu par le lien féodal, Le midi dominait la maison de Souabe, et lui même le parti gibelin, était plus disciplinable, plus soumis plus agricole. Ce qui a fait la fortune de la maison d'Autriche, c'est que le dévouement de l'homme à l'homme est fort dans ce pays. L'Autrichien se donne complètement à son maître. Un père n'est pas plus chéri que l'empereur même le plus mauvais. Ce n'est pas par servilité; le paysan est heureux de voir l'empereur toucher sa main: c'est une population sympathique. On a dit: les Français sont des esclaves, les Allemands sont des valets. Cela est vrai, du moins par rapport aux Autrichiens ils ont toutes les vertus et aussi tous les défauts des bons valets. Leurs maîtres en font ce qu'ils veulent, et ces maîtres, en général, sont des hommes consciencieux. Il est vrai que la conscience a parfois des accommodemens avec elle-même. Ainsi Ferdinand ne crut pas avoir à se reprocher l'assassinat de Walstein, non plus que les derniers empereurs, les souffrances des prisonniers du Spielberg; ils ne croyaient tendre qu'à l'amélioration morale de ces malheureux. Cette maison d'Autriche est, en général, grave, sérieuse, digne à plusieurs égards du dévouement sans bornes que lui témoignent ses sujets. Ce qui lui a réussi depuis cinq siècles avait été essayé par les princes de la maison de Souabe. Plus braves, plus brillans, plus spirituels, poëtes même, ils finirent misérablement. C'est qu'ils n'avaient pas la persistance la teneur de la maison d'Autriche. C'est que les Souabes, plus poëtiques, étaient aussi plus mobiles et moins dévoués.

Tout le moyen-âge est compris dans un drame et une épopée. L'épopée c'est la croisade, le drame c'est la querelle du sacerdoce et de l'empire, drame imposant qui s'agite entre les deux plus grands pouvoirs de l'Europe. L'intérêt des deux poèmes va toujours croissant. Mais la croisade s'arrête à Saint-Louis, de sorte que le dénouement de cette épopée nous offre le plus grand exemple de la beauté morale et l'idéal du roi chrétien. Au contraire, la querelle des deux pouvoirs finit par produire dans Frédéric II le caractère le plus hostile à l'église et l'empereur le moins chrétien. On conviendra qu'à côté de ces deux poèmes, les poèmes du Tasse et de Virgile doivent paraître un peu pâles et ternes.

Le développement dramatique de la querelle présente trois âges.

Le premier c'est celui de la maison de ~~[illegible]~~ Franconie. La question s'agite entre Grégoire VII et Henri IV, question importante mais simple. L'investiture se donnera-t-elle par le bâton droit ou le bâton courbé, le sceptre ou la crosse et l'anneau? Voltaire rencontre là une occasion de railler ce qu'il regarde comme une dispute insignifiante. Il ne comprend pas ou ne veut pas comprendre qu'il ne s'agissait de rien moins que de décider si l'empire dépendrait de l'église ou l'église de l'empire. La question ne fut pas résolue; nous avons vu que Pasqual II offrit à l'église de renoncer aux biens temporels et que l'église ne consentit pas. Elle eut raison; les choses de la matière sont trop intimement liées à celles de l'esprit. Lors même que ce sacrifice n'eût pas entraîné la ruine de l'église, pouvait-on espérer qu'elle s'y résignât? C'eût été la réduire tout entière à l'héroïsme, et l'héroïsme est une exception. Henri V, que les papes avaient excité contre son père; ce fils dénaturé qui, pour satisfaire la vengeance des papes, réduisit son père à mourir de faim, paraissait ne pas devoir désavouer comme empereur la ~~[illegible]~~ cause qu'il avait précédemment défendue. Mais alors les intérêts ne furent plus les mêmes; il marcha sur les traces de son père et en 1122, vingt-~~quatre~~ trois ~~[illegible]~~ après la prise de Jérusalem par les croisés, la querelle fut abandonnée de lassitude. La croisade fournissait d'ailleurs une immense et héroïque distraction. La chrétienté avait alors à conserver ce tombeau qu'elle avait eu tant de peines à conquérir. Un rapprochement

75.
12

eut lieu entre les deux parties, et dans la diète de Worms (1122) on convint que l'investiture des dignités ecclésiastiques se ferait par la crosse et l'anneau, et que la terre serait conférée par le sceptre. Pourquoi cette distinction si simple, si naturelle, n'eut-elle pas lieu plus tôt? C'est que l'empire voulait empiéter sur les droits de l'église et l'église sur les droits de l'empire: et l'on ne doit pas s'en étonner. Demandez à Alexandre, à Bonaparte, pourquoi ils ont couru, l'un jusqu'à l'Indus, l'autre jusqu'à Moscou. C'est que tout être fini sent le besoin de se compléter, de tendre sans cesse à devenir infini. Alexandre et Bonaparte voulaient être infinis. Il en était de même d'Henri IV et de Grégoire VII. à bien dire, la querelle du sacerdoce et de l'empire n'est pas chose nouvelle, n'est pas chose unique: elle se fait tous les jours en nous.

Le second acte du drame est moins beau. Il se passe entre Frédéric Barberousse et la ligue des villes lombardes dont le chef est Alexandre III. La question perd de sa grandeur. Car la lutte n'a plus lieu qu'entre l'Allemagne et l'Italie et c'est une lutte de deux nationalités, non plus de deux idées. Frédéric frappé, brisé, est réduit à baiser les pieds du pape. Déjà Henri IV était mort de faim. Le pape l'emporte et comme représentant de l'église et comme représentant de l'Italie.

Troisième époque. Innocent III, l'un des plus grands hommes qui aient occupé le trône pontifical, élève soigneusement un jeune empereur allemand par son père, Italien par sa mère. Ce sera le plus formidable ennemi non pas seulement de l'église, mais du christianisme, Frédéric II. On lui attribue le livre des trois imposteurs: maîtresses, gardes, médecins, tous ceux qui obtenaient sa confiance, étaient arabes. Les principaux résultats de la lutte, pendant cette période, sont la chute de la maison de Souabe sous les enfans de Frédéric II et le grand interrègne qui commence à la mort de ce prince et brise pour quelque temps l'unité de l'empire.

Le concordat de Worms semblait avoir tout arran-
gé. La maison de Franconie s'étant éteinte en
1125 avec Henri V, les Allemands dans la crainte
de perpétuer l'empire dans sa famille écartèrent son
neveu Conrad, duc de Souabe, et nommèrent empe-
reur Lothaire, duc de Saxe. Guidé par Saint Ber-
nard, Lothaire marche sur Rome, chasse Roger
comte de Pouille qui soutenait l'antipape Anaclet,
et installe Innocent II qui paie de bienfaits de la cé-
rémonie du couronnement. Cependant Lothaire
n'obtint ce titre qu'en jurant les franchises de
Rome et en se reconnaissant le vassal du pape.
C'est ce qu'expriment deux vers de l'époque:

Rex venit ante fores, jurans prius urbis honores,
Post homo fit papae, sumit, quo dante, coronam.

Cet abaissement de Lothaire fut peut-être la cause
qui fit exclure sa famille de l'empire. A sa mort,
Conrad III, duc de Franconie et de Souabe, frère de
Frédéric Hohenstaufen, neveu de Henri V, fut
élu empereur par la diète sans le concours du
peuple (1138.) Henri le Superbe ayant refusé
de le reconnaître fut mis au ban de l'empire et dépouil-
lé de ses duchés. La Saxe fut donnée à Albert
l'Ours, margrave de Brandebourg; ce fut le commen-
cement de la dynastie prussienne; la Bavi-
ère fut donnée à Léopold d'Autriche. Conrad
fut le chef de la seconde croisade avec Louis le
Jeune. Mais ils agirent séparément et furent tous
les deux malheureux. Conrad mourut au retour. Il
eut pour successeur son neveu Frédéric Barbe-
rousse. Grand dans l'histoire, Frédéric est aussi
grand dans la mémoire des peuples et son nom
est aussi populaire en Allemagne que celui de
Charlemagne. Après avoir réduit les vassaux rebel-
les et soumis le roi de Danemark à sa suzerai-
neté impériale, il retourna vers l'Italie où il
était appelé par le pape Adrien IV dont l'autorité
temporelle venait d'être détruite par Arnauld
de Brescia. Il était aussi appelé par Robert de
Capoue que le roi de Sicile Roger avait dépouillé
de sa principauté, et par les habitans de Lodi
que les Milanais opprimaient. Les Milanais
avaient adopté un gouvernement populaire et
s'étaient mis à la tête des villes libres de la Lombar-
die. Une ligue contraire s'était formée sous le pa-
tronage de Pavie. Frédéric envahit le Piémont, s'em-
pare d'Asti, de Tortone, n'ose assiéger Milan, mar-
che vers Rome, se fait couronner dans un faubourg,
fait brûler Arnaud de Brescia, s'enfuit devant le

ressentiment des Romains et repasse en Allemagne (1154–1156.) Adrien IV trahit l'empereur et offre la couronne d'Italie à Guillaume Ier, fils de Roger, roi de Sicile. Frédéric reparait en Italie, tient une diète à Roncaglia, et y fait proclamer par les jurisconsultes de l'école de Bologne que le pouvoir absolu appartient à l'empereur. Alexandre III se met à la tête des villes Lombardes pour soutenir les libertés de l'Italie; Frédéric le force de se réfugier en France, prend Crème, puis Milan qu'il fait raser. cette terrible exécution épouvante les communes Lombardes qui se soumettent et reçoivent les Podestats de l'empereur. (1158–1162.)

Bientôt une nouvelle confédération pour la liberté de l'Italie se forme dans la Vénétie. Alexandre III revient à Rome, et les confédérés bâtissent en son honneur la ville d'Alexandrie pendant que les Milanais relèvent leurs murailles. L'armée impériale abandonne l'Italie. L'archevêque de Mayence envoyé par Frédéric dans la Romagne et la Toscane échoue au siège d'Ancône (1174) et l'empereur ne peut s'emparer d'Alexandrie. Deux ans après, il est battu près de Lignano par les Milanais; la défection de Henri le Lion lui fait perdre avec la bataille l'espoir de rétablir son autorité en Italie (1176.) Réfugié à Pavie Frédéric demande une trêve au pape Alexandre. Elle est conclue à Venise en 1177 et changée en paix définitive à la diète de Constance en 1183. ce traité célèbre assure l'indépendance des villes Lombardes, sauf la haute suzeraineté de l'empereur. le parti guelfe triomphe sous les auspices du Saint-Siège.

Henri-le-Lion atteint et convaincu du crime de félonie pour avoir déserté les drapeaux de l'empereur est mis au ban de l'empire à la diète de Wurtsbourg. Bernard de Brandebourg est élu duc de Saxe et Othon de Wittelsbach duc de Bavière. Henri ne conserve que les alleux de Brunswick et de Lunebourg. après avoir ainsi satisfait sa vengeance, Frédéric fait élire son fils Henri comme roi des Romains, le marie à Constance fille et héritière de Roger II, roi des Deux-Siciles, et part pour la croisade. Isaac l'Ange empereur de Constantinople lui fait essuyer des perfidies, il en triomphe, débarque en Asie malgré les Grecs et les Turcs, bat le puissant sultan d'Iconium, et va achever, en se noyant dans l'obscur fleuve de Saleph, le cours de sa glorieuse vie. (1188.)

11 Janvier 1836.



XIIème Leçon

Les Normands. — leurs caractères. — leurs conquêtes de l'Angleterre et des deux-Siciles.

Au point où nous sommes parvenus, après avoir exposé les guerres du sacerdoce et de l'empire, nous rencontrons naturellement un peuple dont le nom s'est trouvé mêlé aux détails de cette longue querelle. Ce peuple, ce sont les Normands que nous allons essayer de caractériser et de suivre dans leur fortune.

Nous avons compté, parmi les évènemens de cette guerre, l'appel fait aux Normands par le Saint-Siège et nous avons vu que leur alliance n'a pas été inutile à la papauté. Ils nous apparaissent comme une chevalerie brillante et civilisée en face de cette grossière et brutale féodalité contre laquelle luttait l'église. Ils se font, en général, les alliés de la papauté et si, par malheur, un pape vient à tomber entre leurs mains, ce n'est pas lui qui leur demandera sa grâce; ils se jetteront à ses pieds pour obtenir la faveur de devenir ses vassaux. Cette conduite leur est dictée par un instinct politique admirable. Ils comprennent que la sanction de l'église est, au moyen-âge, la condition nécessaire de toute autorité durable.

Avec cet esprit chevaleresque, les Normands sans doute prendront aux croisades une part brillante et décisive; mais auparavant ils auront accompli les deux grands évènemens du XIème siècle: ils auront conquis l'Angleterre et le royaume des Deux-Siciles. Ce sont ces deux faits qui se présentent d'abord à nous: les noms de Roger et de Robert Guiscard, celui de Guillaume-le-Bâtard attirent les premiers notre attention.

Ce sujet est important. Il nous fournit l'occasion d'analyser, dans son germe, le véritable esprit moderne, ce mélange de ruse et de force, qui a son type dans l'esprit normand devenu plus tard l'esprit anglais.

C'est l'héritage le plus direct que le moyen-âge ait légué aux temps modernes. Dès le moyen-âge, nous trouvons dans les Normands le caractère rusé qui a porté ses fruits chez leurs descendans; nous y trouvons l'habileté politique et, quelque chose de mieux que l'habileté, la persistance et la ténacité dans les entreprises. Ce caractère mérite d'autant plus d'être remarqué qu'il manque en général à tous les peuples d'origine celtique. Chez ces peuples, ce n'est pas la persistance qui domine, c'est l'exaltation et l'héroïsme, qualités rarement compatibles avec la première. Toutefois il y a une exception apparente, qui, mal interprétée, pourrait donner à nos paroles tout l'air d'un paradoxe. Les Ecossais, les Irlandais et les habitans du pays de Galles sont des peuples d'origine celtique et cependant on ne peut leur refuser l'attachement le plus fort aux institutions et aux principes, la plus héroïque persévérance dans les affections. Comment expliquer cette contradiction? C'est que cette persistance que nous reconnaissons dans les Ecossais et les Irlandais est une persistance passive: c'est de la routine. Si l'Ecosse et l'Irlande n'ont jamais cessé de lutter contre l'Angleterre, cette résistance n'est pas le résultat d'un plan calculé et conçu dans une vue d'utilité et d'intérêt; c'est par instinct, par suite de leur esprit ardent et enthousiaste. Tels ne sont pas les Normands. Ils ont, eux, la véritable persistance, la persistance artificielle, réfléchie, qui ne s'acquiert que par une suite d'efforts libres et calculés. Ce caractère s'est transmis sans altération aux Anglais d'aujourd'hui. Les Anglais actuels sont un peuple extrêmement complexe, qui s'est fait lui-même ce qu'il est, un tout artificiel, composé d'une multitude d'élémens étrangers, où domine toutefois l'élément normand.

Ce qu'il y a de particulier dans la nation anglaise c'est de voir en tout un résultat, une utilité, et de subordonner toutes ses entreprises à cette vue d'intérêt. Un tel caractère a bien son mauvais côté, et un peuple qui n'estime rien qu'en raison de l'utilité, se défendra difficilement du reproche d'égoïsme. Mais si l'on n'approuve pas le but, du moins on ne peut s'empêcher d'admirer les moyens. Les Anglais poursuivent un but avec une persévérance admirable, et cela à part de tout élan poétique, de tout mouvement héroïque et déla

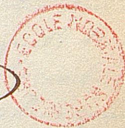
terre. La France, au contraire, a beaucoup plus de cet esprit ardent et généreux, de ce caractère noble et enthousiaste qui font les croisades et la révolution française. Cette grande gloire a manqué à la nation anglaise, mais elle a eu pour elle les résultats. C'est le peuple le plus grandement et le plus solidement établi sur le globe, et tandis que les Français ont fait plus d'une fois l'Iliade, les Anglais ont fait une fois l'Odyssée. Ainsi, quand poursuivant Bonaparte sur toutes les mers, ils s'imposaient les plus durs sacrifices et doublaient l'impôt tous les 4 ans pendant 25 années, ils ont montré ce que pouvait l'habileté d'un peuple jointe à une infatigable persévérance. Pendant ce temps, ils s'établissaient sur toutes les côtes, laissaient partout des comptoirs et prenaient possession des mers. Ils ne négligeaient aucune position, qu'elle fût utile ou non dans le moment présent: il leur suffisait qu'elle eût chance de le devenir. Du reste il faut remarquer que les Anglais n'ont pu s'imposer ces énormes sacrifices, exécuter toutes ces entreprises qu'à l'aide d'une bonne fortune qui n'est arrivée qu'une fois dans le monde. En 1806, M. Watt appliqua aux manufactures la puissance déjà connue, mais non encore appliquée, de la vapeur. Avec 25 millions d'hommes, les Anglais eurent alors la force et la richesse de 80 ou de 100 millions.

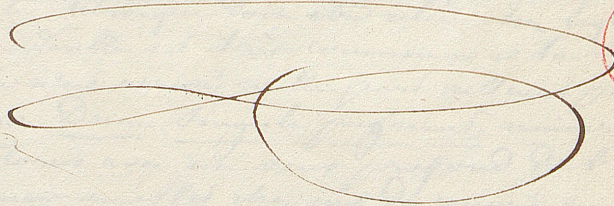
Il y a deux sortes d'héroïsmes, tous deux admirables, quoique opposés l'un à l'autre. Nous avons, nous autres français, l'héroïsme de la spontanéité et de l'enthousiasme, les Anglais ont celui de la patience. Cependant depuis quelques années nous avons beaucoup gagné sous ce rapport. Il est facile de s'en convaincre en jetant les yeux sur notre histoire. Si l'on passe du XIVème au XVIème siècle, de Philippe de Valois à Louis XI, on est frappé du progrès qui a eu lieu dans l'esprit de calcul et de réflexion. Les Français n'ont plus ce caractère fougueux et inconséquent qui leur a valu les désastres de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt; sous Louis XI, ils luttent avec persévérance, ils ont un but, ils développent un système. De Louis XI à Louis XIV, le progrès est encore plus marqué, on découvre une pensée forte et organisatrice dans les travaux administratifs de Colbert. Ce ministre a donné un caractère monumental à toutes ses entreprises: quand on se trouve en présence de l'immense dépôt des archives de ce règne, on ne peut se lasser d'admirer la prodigieuse activité, l'économie, la sévérité de son administration

c'est la même pensée, quoique sur une plus grande échelle, qui a présidé à celle de Bonaparte. On est frappé du même étonnement, à la vue de cette masse de documens de toute espèce, tous lus, tous signés par l'empereur, et préparés par d'infatigables ministres, les Mollien, les Bassano, les Daru, véritables héros de travail et d'activité. Cependant, malgré ces progrès que l'on ne saurait nier, nous sommes encore restés bien inférieurs aux Anglais sous le rapport pratique, de même que nous sommes restés au dessous des Allemands sous le rapport spéculatif.

Cet élément de persistance et de persévérance ne se montre pas dans les Anglais antérieurement à la conquête des Normands. Nous n'en trouvons aucune trace dans les anciens Bretons, non plus que dans les Angles et les Saxons. Le véritable Anglais, sérieux et prosaïque, ne se montre avec son caractère égoïste et positif, qu'à partir de la conquête de Guillaume de Normandie. On a beaucoup plaint le sort de l'Angleterre envahie et ravagée par les Normands. On a eu raison de déplorer les horreurs de la conquête. Car toute conquête, au moyen-âge, est quelque chose d'horrible et de déplorable. Mais on ne peut nier que ces Normands ne fussent bien supérieurs aux insulaires auxquels ils venaient se mêler. Ce n'étaient plus ces grossiers pirates du nord. Chez les Normands qui conquirent l'Angleterre et les Deux-Siciles, l'élément Neustrien avait prévalu sur l'élément Scandinave.

Ces considérations générales servent à mieux faire comprendre les deux conquêtes presque contemporaines des Normands et les beaux récits qu'ont faits de la première Gibbon et Sismondi, et de la seconde Thierry dans son admirable et poétique ouvrage.





18 Janvier 1836.



XIIIème Leçon.



Croisade Espagnole. — Le Cid. —

Ce serait ici le lieu de parler de la grande croisade européenne mais surtout française, de Jérusalem. Arrêtons-nous cependant un moment. Car si nous ne voulons pas présenter sous un faux jour ce grand effort de l'occident contre l'orient, de la chrétienté contre l'Islamisme, nous devons parler d'abord d'une croisade bien autrement durable, de la croisade par excellence, de cette longue veille sous les armes pendant laquelle s'est constituée la nationalité espagnole. Avant de suivre Godefroy de Bouillon à la conquête de Jérusalem, nous avons à voir le Cid combattant chez lui et pour sa patrie, et purgeant l'Espagne de l'élément arabe par les armes chrétiennes. La croisade du premier a été un événement temporaire, celle du second un événement durable. Elle s'est continuée sans relâche du VIIIème au XIIIème siècle avec l'acharnement le plus intense de part et d'autre.

Donnons avant tout le caractère de l'Espagne. L'Espagne c'est la croisade incarnée jusqu'à Philippe II. Seulement sous ce prince, la croisade n'est plus dirigée seulement contre les Maures, elle embrasse l'Europe entière. Les expéditions du fils de Charles-Quint en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Italie, en France, ont un véritable caractère de croisade. Depuis que l'Espagne n'est plus la croisade, elle ne sait plus ce qu'elle est. Le peuple héroïque de l'Europe, c'est bien le peuple espagnol; héroïque, non comme les anglais, en vue d'un intérêt matériel, mais, au contraire, avec un extrême désintéressement. C'est dans ce pays désintéressé jusqu'à l'absurde que devait s'écrire Don Quichotte. Le héros est un homme qui est homme plus que tous les hommes. Un peuple héroïque doit être celui chez lequel l'excentricité individuelle est très commune et la sociabilité très rare. Cela n'est arrivé nulle part ailleurs plus que dans l'Espagne. Dum singuli pugnant, universi vincuntur, a dit Florus avec un sens profond de l'Espagne antique. Jamais en effet chez eux de concert, ni de simultanéité. Ils combattent avec ardeur, mais séparément, ville par ville, province par province, homme par homme. Ils durent succomber sous la persévérance romaine et devant la masse compacte de ses légions. L'Espagne d'aujourd'hui conserve encore des traces de cette manière de combattre. Les guerillas des montagnes sont encore les soldats de Viriathe. Ce caractère est commun aux Espagnols et aux tribus maures. Celles-ci ont chacune leur

82 v

jour pour marcher au combat. Si elles y allaient toutes ensemble, la valeur individuelle ne paraîtrait pas.

Avec ce caractère, il était difficile que l'Espagne formât un tout. Pour que la réunion pût s'opérer, il a fallu deux choses : d'abord une guerre de plusieurs siècles contre un même ennemi, puis un principe commun à l'Espagne et à l'Europe, la défense du christianisme, et la destruction de tout ce qui n'était pas le christianisme. La condition de l'unité de l'Espagne était dans ces moyens violens. Cela est si vrai que, lorsque la croisade a cessé, il n'a pas fallu moins que l'inquisition pour y suppléer.

Certes les Espagnols se sont montrés plus chrétiens qu'aucune autre nation du monde. Et cependant leur principe, l'héroïsme, c'est à dire le triomphe de l'individu, était opposé au principe de l'église, le sacrifice. Aussi pendant le long schisme de l'église, voyons-nous les rois d'Espagne reconnaître la plupart du temps le pape schismatique. Mais, en revanche, chez eux point d'hérésie, point ou très peu de discussions métaphysiques sur les affaires de foi. Leur croyance c'est un élan mystique vers la divinité, c'est l'amour de Dieu. Lisez les préfaces de Ste Thérèse. Si elle entreprend une réforme, dit-elle, si elle écrit un livre, c'est pour offrir un asyle à Jésus que les hérétiques chassent de son pays.

Telle est l'Espagne. Le premier évènement qui la montra au monde, ce fut la conquête romaine. Vint ensuite la conquête gothique, puis enfin la conquête arabe qui s'étendit sur tout le midi de l'Espagne. Cette dernière n'a pas été plus définitive que les précédentes, mais elle a duré plus long-temps. En dehors des élémens étrangers qui se sont superposés au sol de l'Espagne a toujours vécu dans les montagnes une population indépendante. C'est la classe très nombreuse des bergers espagnols. Ils errent sans cesse de l'Estramadure aux Pyrénées conduisant leurs beaux moutons _mérinos_ (errants.) même les habitans qui ont fixé leur demeure, mènent la vie pastorale, élevant quelques têtes de bétail, des chèvres demi-sauvages, qui broutent des herbes dures, des arbrisseaux qui rappellent la végétation africaine. Peu de villages, mais de grandes villes, telle a toujours été l'Espagne. Elle a toujours eu affaire à des ennemis trop forts pour qu'on pût se défendre dans les villages. Au lieu de châteaux forts, l'Espagne s'est couverte de son patriotisme communal. De loin en loin apparaissent de grandes villes qui, de leur sein, peuvent faire sortir des armées : entre les villes, des déserts, de vastes pâturages, de grands bois d'oliviers ; de cultures presque point. Les _mérinos_ n'y laisseraient rien venir, quand, dans leurs migrations

annuelles, ils s'en vont, à travers champs, chercher alternativement le frais et la chaleur.

Il n'y a donc presque rien de changé à la population primitive de l'Espagne. c'est toujours la race Ibérienne dont les caractères se retrouvent partout, et dont la langue est encore vivace chez les Basques, et dans le midi, jusqu'aux rives de l'ancien Bétis, le Guadalquivir.

La plus profonde et la plus nette peinture du caractère de l'Espagne, c'est certainement son théâtre. Là tout est national; tout y célèbre les faits domestiques. quel plus admirable type du caractère espagnol que celui tracé par Calderon dans le personnage de Don Luys Pérez, l'ennemi de la loi? L'intrépidité chevaleresque, la reconnaissance, la loyauté, la fierté orgueilleuse, et, en même temps, l'abnégation de soi-même quant aux jouissances de la vie, tout cela se trouve dans les Espagnols et dans le héros de Calderon.

Aussi l'histoire des Espagnols a-t-elle été brillante dans l'antiquité. après que Numance ne faisait plus trembler les légions romaines, c'est chez eux que César prenait ses gardes prétoriennes; et quand l'Espagne eut déposé les armes, elle envahit la littérature des vainqueurs. La littérature de l'empire est toute espagnole. c'est une espèce d'élan énergique rapide, un grand effort vers l'infini, mais peu d'haleine, point de persistance. cela vient de l'impuissance de généraliser, de l'absence de la faculté philosophique. Les Espagnols se passionnent pour des buts très étroits ou pour de grandes choses dont ils ne voient qu'une face. aussi leur littérature est-elle brillante, riche d'images mais pauvre d'idées. Il y a beaucoup d'invention de détails, mais très peu d'invention scientifique et philosophique. Certainement il serait absurde de prétendre que Lope de Véga n'avait pas la faculté d'invention lui qui composait une tragédie en un jour et qui a laissé deux mille deux cents pièces de théâtre: mais cette invention se peut réduire à un certain nombre de formules.

Ce que nous avons dit du caractère espagnol s'applique au noyau ibérien. c'est là le fondement de la nationalité espagnole. Les Arabes sont venus en grand nombre sur ce sol et pourtant les provinces où ils ont le plus longtemps séjourné sont précisément celles qui ont conservé le plus de noms Ibériens. Elle était donc bien vivace cette population de bergers qui se conservait ainsi sous la conquête.

Qu'est-ce que le berger? un homme qui vit seul avec des bêtes, qui mène une vie solitaire, qui se fait hermite. Voilà la seconde forme du caractère espagnol, la vie monastique. Le moine est le solitaire

84N

des villes. Le solitaire des champs, c'est le berger.

Nulle part aussi les moines n'ont eu plus de force qu'en Espagne, n'ont déployé un caractère plus grand et plus énergique. Les ordres militaires des chevaliers de Calatrava, de St Jacques ..etc.. qui tous se rattachent à l'ordre de Citeaux sont espagnols. Les Dominicains et les Franciscains y vinrent ensuite prêcher. Puis quand l'Espagne fut devenue un gouvernement politique, les moines aussi devinrent politiques et les Jésuites apparurent. Mais ceux-ci ne paraissent pas avoir eu la même influence que les premiers.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici nous fera comprendre la croisade, disons mieux, la résistance nationale de l'Espagne, résistance qui est, au fond, la même que celle de Viriathe. Seulement ici le motif religieux s'ajoute au patriotisme. L'esprit chrétien a un principe d'unité qui manquait à l'esprit national.

L'histoire d'Espagne commence d'une manière si régulière qu'on la croirait faite à plaisir.

D'une part, deux généraux traversent la mer et envahissent la péninsule: c'est le maure Tarik et l'Arabe Musa, deux éléments nouveaux. De l'autre côté, en face d'eux, sont les Goths, les hommes du Nord abâtardis par le climat du midi. Ils sont bientôt dispersés, anéantis, et disparaissent de l'histoire. Mais aussitôt après apparaît dans les montagnes un homme qu'on fait descendre des Goths parce que les Goths avaient été maîtres et seigneurs. C'était Pélage. Il avait porté le drapeau du dernier roi des Goths, Roderic. Après lui, nous voyons l'oppression étrangère s'exercer sous les formes les plus révoltantes, et le lâche Morga se soumet à un tribut de 100 filles. Alphonse-le-Chaste abolit cette odieuse contribution. Les petits royaumes d'Oviedo et des Asturies se forment dans les parties les plus faciles à défendre. De leurs montagnes, les Espagnols se jetaient dans la plaine, massacraient les Arabes ou les rançonnaient, puis revenaient dans leurs nids d'aigle, chargés de butin. Non seulement les Arabes, mais les Francs aussi éprouvaient leur bravoure. Charlemagne pénétra en Espagne; il vainquit les Arabes, mais il fut défait à Roncevaux par les Espagnols. Bien que Charlemagne ait institué des marches espagnoles, bien que Louis-le-débonnaire ait repris la grande ville de Barcelone, l'Espagne resta libre. Nous voyons cependant que les petits rois des montagnes envoyaient des présents à Charlemagne et lui firent hommage. L'empereur, en haine du Khalifat de Cordoue, faisait alliance avec le Khalife de Bagdad qui lui aurait même, dit-on, envoyé les clefs de Jérusalem. Charlemagne, ennemi des maures d'Espagne, dut être quelque temps l'ami des Espagnols. Mais

après la mort du héros, toutes les relations des Espagnols avec les Francs cessent et prennent un caractère hostile. L'Espagne combattit alors isolément pour son indépendance et sa foi religieuse. La victoire se décida enfin en faveur de la population indigène et chrétienne. Le Khalifat de Cordoue, élevé en 750, était arrivé par des divisions intérieures à un démembrement définitif en 1017 sous Islem. La puissance arabe dura encore longtemps après, mais sans unité; au moment de ce démembrement, __Sanche III__, roi de Navarre, qui mourut en 1034, avait réuni sous sa domination presque tous les états chrétiens de la péninsule, la Navarre, les royaumes de Léon, des Asturies, l'Arragon. Il prit le premier le titre de roi de Castille. Les royaumes se séparèrent de nouveau sous ses fils, et la famille de Navarre fut la souche de toutes les royautés d'Espagne. Il semble que nos rois aient compris toute l'importance de cette vieille gloire, en conservant, avec une constance qu'on a trouvée ridicule, le titre unique de roi de Navarre. C'est qu'ils n'ont jamais perdu l'espérance de posséder cette clef de l'Espagne et de pousser ensuite jusqu'au cœur. Cependant la Navarre perdit peu à peu sa première importance. Car à mesure que les royaumes d'Arragon et de Castille s'élargissaient toujours au midi et à l'est par de nouvelles acquisitions sur les Arabes, la petite Navarre, limitée de toutes parts par des états chrétiens, enfermée dans son cercle étroit, ne trouvait plus d'infidèles à combattre. Il dut arriver ainsi que le royaume central de l'Espagne qui faisait, en quelque sorte, le corps d'armée de la croisade, tandis que l'Arragon, la Navarre et les Asturies n'en étaient que les ailes, il dut arriver, disons-nous, que la Castille acquît sur les autres royaumes une supériorité de force et de civilisation et résumât en elle toute l'Espagne. La grandeur de la Castille date du roi Ferdinand 1er, fils de Sanche III ou le Grand (1034.) C'était un roi à la fois politique, législateur et guerrier. C'est vers la fin de son règne qu'apparaît __le Cid__ dont les grandes victoires coïncident avec la prise de Jérusalem. Ferdinand avait, comme son père, réuni sous sa main presque tous les royaumes d'Espagne; comme son père, il les partagea de nouveau à ses fils. L'unité de l'Espagne ne pouvait se former. Cependant son petit fils Alphonse VI (1073) réunit les deux royaumes de Castille et de Léon, et secondé par __le Cid__, remporta sur les Musulmans de glorieux triomphes. Ce règne est extrêmement brillant pour l'Espagne et c'est le Cid qui en fait la principale gloire. Disons un mot du héros des traditions espagnoles.

87.

Don Ruy Diaz que les rois maures vaincus par ses armes qualifièrent de Cid (Sayd, Seigneur), était simple chevalier, de très noble race mais pauvre. Il naquit au château de Bivar en 1026. Les Chroniques de cette époque parlent de lui d'une manière assez sèche. Mais on a, en revanche, un long poème en Espagnol demi-barbare écrit à ce qu'on croit, par un de ses serviteurs arabes. C'est si l'on veut, une histoire, mais il ne faut pas le confondre avec les admirables romances du Cid qui furent composées au 13ème siècle. Pour la perfection, elles sont certainement égales ~~à toutes les~~ aux monumens les plus parfaits et les plus grands d'aucune littérature. C'est une richesse d'images, une énergie de sentiment vraiment incomparable. ~~Le~~ Le génie de l'Espagne n'a jamais paru d'une manière plus éclatante que dans le Romancero. L'Italie a eu instinctivement la gloire du poème épique. à force d'art et de science, l'Angleterre l'a obtenue; cette gloire a été refusée à l'Espagne. mais elle peut avec avantage opposer son Romancero à la Divine comédie et au Paradis perdu.

Le Cid, pendant sa vie, éclipse entièrement la royauté. C'est lui qui soutient la monarchie Castillane contre les arabes et contre les Almoravides. Ferdinand avait partagé ses états entre tous ses enfans. Sanche de Castille voulut enlever l'héritage de sa sœur. Le Cid combattit pour lui. Nous sommes bien loin de la chevalerie du 14ème siècle, si galante dans sa bravoure. Sanche est assassiné; on rappelle Alphonse VI, son frère qui s'était réfugié chez le roi maure de Séville, Mahomed II Ben-adad, d il avait même épousé la fille. Le Cid lui fait jurer qu'il est étranger à la mort de son frère. Alphonse prête ce serment, mais ne pardonne pas au Cid de l'avoir contraint à un parjure. Bientôt le Cid disgrâcié se fait conquérant pour son propre compte, se rend maître de Valence et s'y fait une royauté indépendante. Dans sa retraite il a encore occasion bien des fois de signaler sa valeur; monté sur son bon cheval Babieca dont le souvenir est resté aussi cher aux Espagnols que celui du héros lui-même tenant à la main sa bonne épée Tizona, vainqueur sur les maures, soutenu par l'amour de sa Chimène, le Cid triomphe encore dans sa vieillesse; il est victorieux même après sa mort. (1099.)

(Voir les Romances du Cid dans M. de Sismondi, Litterat. du midi de l'Europe. T. 3.)

---

25 Janvier 1836.

XIVème Leçon.

Croisade Européenne et surtout française de Jérusalem — ses résultats.



Beauté de la croisade.

Il n'est point de plus beaux momens dans l'histoire que ceux où le genre humain reconnaît son unité, où disparaît toute considération individuelle, où triomphe dans toutes les âmes une pensée identique. De pareils momens sont rares dans l'histoire. Ce n'est pas en effet chose commune que la réunion des circonstances qui peuvent inspirer aux hommes cette unité de vues et de sentiments. C'est dans cette unité qu'est la beauté de la première croisade. Si, à certaines époques, l'humanité a été représentée d'une manière plus complète, jamais l'élan n'a été aussi rapide. Quand bien même, pour ceux qui l'opéraient, les raisons de ce mouvement eussent été indistinctes et confuses, cependant, à considérer l'ensemble, ce n'en est pas moins là un des momens les plus dramatiques de l'histoire.

Nous recherchons naturellement tout ce qui est dramatique. Quelle en est la cause? Les causes sont nombreuses; la principale c'est que l'homme ne se sent jamais plus homme que quand il agit. Ici, dans la première croisade, l'action est si grande, le drame qui se joue a tant d'importance, qu'il suspend tout à coup les querelles du sacerdoce et de l'empire, la lutte de la France et de l'Angleterre, drames assez grands peut-être, mais moins grand cependant que celui qui va se jouer entre l'Europe et l'Asie. Tous les peuples de l'Europe, en ce moment solennel, oublient tout à coup les haines qui les divisent pour ne plus penser qu'au lien qui les unit comme chrétiens. Quant à l'Asie, sans doute elle ne voit point s'effacer l'immense et éternelle variété qui la caractérise; mais de loin, et dans le clair-obscur du moyen-âge, on pourrait croire que l'unité asiatique vient se placer en face de l'unité européenne. Cela suffit pour la beauté du spectacle.

Mouvement de la croisade.

Le récit de la guerre sainte et l'exposé des causes qui l'amenèrent est très simple. On l'a fait mille fois et toujours avec succès. ~~Mais~~ personne n'a décrit le mouvement de la croisade avec plus de poésie que le contemporain Guibert de Nogent. « Ce fut, dit-il, un spectacle extraordinaire et comme un renversement du monde. On vit les hommes prendre subitement en dégoût tout ce qu'ils avaient aimé jusque là. Leurs riches

châteaux, leurs épouses, leurs enfans, ils avaient hâte de tout abandonner... C'était l'accomplissement de cette parole de Salomon: les Sauterelles n'ont point de rois, et elles s'en vont ensemble par bandes... bien que la prédication ne se fût fait entendre qu'aux Français, quel peuple chrétien ne prit aussi les armes?... Vous auriez vu les Ecossais, couverts d'un manteau hérissé, accourir du fond de leurs marais... Je prends Dieu à témoin qu'il débarqua dans nos ports des barbares de je ne sais quelle nation; personne ne comprenait leur langue; eux, plaçant leurs doigts en forme de croix, ils faisaient signe qu'ils voulaient aller à la défense de la foi chrétienne. Il y avait des gens qui n'avaient d'abord nulle envie de partir, qui se moquaient de ceux qui se défaisaient de leurs biens, leur prédisant un triste voyage et un plus triste retour. Et le lendemain, les moqueurs eux-mêmes, par un mouvement soudain, donnaient tout leur avoir pour quelque argent, et partaient avec ceux dont ils s'étaient d'abord raillé. Qui pourrait dire les enfans, les vieilles femmes qui se préparaient à la guerre? qui pourrait compter les vierges, les vieillards tremblans sous le poids de l'âge?... Vous auriez ri de voir les pauvres ferrer leurs boeufs comme des chevaux, traînant dans des charriots leurs minces provisions et leurs petits enfans; et ces petits, à chaque ville ou château qu'ils apercevaient, demandaient dans leur simplicité: n'est-ce pas là cette Jérusalem où nous allons?..."

(Guib. de Novig. Lib. II — c. 6.)

Résultats:

Sans nous amuser à recommencer un récit déjà bien fait par Gibbon, M. M. Sismondi, Michaud et Michelet, occupons nous d'apprécier les résultats de cette expédition. C'était peu de chose, sous le point de vue matériel, que d'avoir conquis Jérusalem et d'avoir fondé un fantôme de royaume qui, dès sa naissance se trouvait infesté par les Arabes jusqu'aux portes de sa capitale. Cependant, si l'on songe que dans l'intervalle qui sépare les deux premières croisades, l'Europe et l'Asie s'étaient rapprochées, s'étaient comprises, que la Judée, sous plus d'un rapport, était devenue une France, on comprendra qu'elle eût pu être avec le temps l'influence de ce résultat matériel en apparence si peu important. Ce n'est pas tout: cet élan universel vers un même but, cette unité de vue qui, pendant quelque temps du moins, avait inspiré des hommes de nations, de moeurs, de langues différentes, avait dû aussi, jusqu'à un certain point, confondre les rangs, rapprocher les distances. Le Seigneur s'humanisa par son contact continuel avec le vilain; il compta pour quelque chose ses vassaux qui peut-être plus d'une fois lui avaient sauvé la vie.

1° mouvement communal.

Faut-il s'étonner après cela que les révolutions communales, à peine commencées avant la croisade, s'accomplissent quand elle est terminée, avec une prodigieuse rapidité? C'est par les villes industrieuses que commença et que devait en effet commencer le mouvement. L'occasion, a été, en général, la défense des populations contre l'oppression et les brigandages des seigneurs féodaux, en particulier la défense de l'Ile de France contre le pays féodal par excellence, contre la Normandie. Une fois que les habitans des villes précédés de leur évêque, marchant sous la bannière de leur paroisse, eurent accompagné le roi à la guerre et vu fuir devant eux les nobles chevaliers défenseurs des Rochefort et des Coucy, il leur fallut, à tout prix, des franchises, des privilèges. Pour les acheter, ils s'imposèrent les plus rudes privations. C'est au nord de la France, en Picardie surtout, que le mouvement communal est le plus rapide et le plus soutenu. Les premières communes furent Noyon, Beauvais, Laon et Saint-Quentin.

Extension du pouvoir royal.

Un des principaux résultats de la croisade fut donc de fortifier le mouvement communal et par suite d'affaiblir le pouvoir féodal. Le pouvoir royal gagna tout ce que perdait le premier. D'abord, le roi, comme chef militaire, dut bientôt se mettre à la tête des saintes expéditions. Puis, pendant que les grands barons se ruinaient à la croisade, le roi prenait ses positions. La féodalité, pour être forte, avait besoin, comme ce géant de la fable, de toucher à la terre; elle se perdait en se mobilisant. Voilà pour le temps même que dura la première croisade; au retour ce fut bien pis. Le roi s'unit aux communes, s'unit au clergé. Les barons devenus plus pauvres et moins nombreux ne purent résister à tant d'ennemis. Les évêques favorisaient le mouvement dans toutes les communes qui n'étaient point de leur dépendance. « À cette époque, dit Orderic Vital, la communauté populaire fut établie par les évêques, de sorte que les prêtres accompagnaient le roi aux sièges ou aux combats avec les bannières de leurs paroisses et tous leurs paroissiens. » (Ord. Vit. 11.) En réalité ce ne fut point le roi qui créa les communes mais les communes qui créèrent le roi. La force du roi s'accrut tellement qu'il put bientôt porter ses armes en Normandie, en Flandre et jusque dans l'Auvergne. C'était beaucoup que de prendre pied dans le midi.

3° émancipation intellectuelle.

Mais ce vaste élan des peuples vers la liberté politique et individuelle qui créait les communes et accroissait le pouvoir royal n'était point isolé. Il avait son corrélatif dans la sphère intellectuelle. Au mouvement communal correspond l'établissement des écoles et l'apparition d'Abailard. L'université de Paris commence au moment où l'universalité de la langue française est presque accomplie. Les conquêtes des Normands en Angleterre et en Sicile, la première croisade à Jérusalem l'avaient déjà répandue en Europe et en Asie. Le français de Paris

devint bientôt proverbial. Sans doute Paris possédait avant la croisade quelques écoles où l'on enseignait au moins les premiers élémens de la langue latine, mais ce n'est qu'au commencement du 12ème siècle que nous voyons paraître les premiers professeurs de l'université. Paris possède alors trois écoles principales: la vieille école épiscopale du parvis Notre-Dame, celle de la rue du Fouarre sur la rive gauche de la Seine, et celle de Ste Geneviève sur la montagne. Dans cette dernière professait Guillaume de Champeaux. Abailard vint s'asseoir parmi ses élèves, lui soumit ses doutes, l'embarrassa, triompha de lui et le condamna au silence. Anselme, évêque de Laon qu'il voulut traiter de la même manière le chassa de son diocèse. De retour à Paris Abailard établit une école; essaya d'introduire la philosophie dans la religion et d'expliquer les mystères du christianisme. Rien n'arrêta le hardi logicien; sa doctrine circula rapidement. St Bernard, abbé de Clairvaux, s'opposa au novateur. Le restaurateur de la philosophie au moyen âge, condamné pour ses erreurs religieuses aux conciles de Soissons et de Sens, après avoir erré de province en province et de solitude en solitude, vint expirer au monastère de Cluny.

Tels sont, en les résumant, les résultats de la croisade. Il y a là une suite d'évènemens qu'on ne peut confondre sans les ~~[illegible]~~ les uns aux autres. Le tort de beaucoup d'historiens est d'avoir voulu les séparer.

résumé.

D'abord, la querelle du sacerdoce et de l'empire fait douter de l'empire, fait douter du pape. Où est la sainteté? elle est loin, bien loin, au tombeau du Christ. La croisade n'est pas, comme on l'a pensé, seulement un acte de foi; c'est déjà un acte de doute. Le pèlerinage de Jérusalem succède à celui de Rome. La croisade, à son tour, fait mouvoir les hommes jusque alors immobiles, détache le serf des campagnes et donne un aiguillon à l'ignorance. Ainsi l'établissement des communes, l'accroissement du pouvoir royal, sont la suite naturelle de la première croisade; ainsi Godefroi de Bouillon est l'antécédent d'Abailard.

1er Février 1836.

XVème Leçon.

Thomas Becket.

La première et la seconde croisade avaient fait à la
guerre du sacerdoce et de l'empire une grande et noble di-
version. Tandis que toute la chrétienté oubliait ses
querelles et se dévouait pour délivrer le tombeau du
Christ, le pape et l'empereur devaient avoir quelque
honte de continuer avec acharnement une guerre qui
consumait des forces plus saintement dirigées contre
les Infidèles. Lorsque cette lutte se ranima entre
Frédéric Ier et Alexandre III, elle sembla avoir per-
du quelque chose de cette netteté dans les causes, de
cette pureté dans les principes, qui l'avaient carac-
térisée à sa première période. La lutte n'est plus
simplement alors entre la crosse et le sceptre, le
sacerdoce et l'empire; elle s'est compliquée d'autres
intérêts. De générale et d'universelle qu'elle était
d'abord, elle semble réduite aux dimensions étroi-
tes d'une lutte entre deux nationalités. Qu'est-ce
en effet qu'Alexandre, sinon un patriote italien,
le chef de la ligue lombarde? Ce qui lui importe
avant tout c'est de délivrer l'Italie de l'Allema-
gne. À ce grand intérêt, il sacrifie des intérêts
plus vastes: les intérêts et la dignité de l'Église.

Mais au moment où dans l'Allemagne et
dans l'Italie la querelle du sacerdoce et de l'empire
perd de sa simplicité et de sa grandeur, la questi-
on va s'agiter en Angleterre entre Thomas Bec-
ket et Henri II, telle qu'elle avait été posée entre
Henri IV et Grégoire VII. Ainsi nous ne faisons pas
des démêlés de cet archevêque et de ce roi une his-
toire d'un règne, ou, si l'on veut, d'un pays;
nous la rattachons directement à la plus grande
et à la plus universelle de toutes les luttes, à celle
du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, à cel-
le de l'esprit et de la matière. Ne voir dans Thomas
Becket qu'un Saxon, non seulement c'est rétrécir une
grande question, mais encore c'est fausser la vérité
des faits. Si l'archevêque de Canterbury n'avait été
que le dernier représentant d'une nationalité expi-
rante, je ne vois pas pourquoi l'on se serait ému ailleurs
que dans le pays de Kent et les provinces d'Angleterre
conquises par les Normands sur les Saxons; je ne
vois pas pourquoi la France entière aurait sympa-

93
12

trisé avec lui, pourquoi il aurait fallu donner du poison à l'évêque de Poitiers, pourquoi enfin le culte de ses reliques et de son tombeau se serait étendu au delà des limites de la vieille Angleterre. Enfin comment expliquer que celui qui, chancelier d'Angleterre, avait si complètement oublié qu'il était Saxon, s'en soit si bien souvenu étant archevêque de Canterbury ?

Becket, né d'un père baron et, d'après certaines traditions populaires, d'une mère sarrasine, s'attacha de bonne heure à la suite de quelques barons normands auxquels il plut par son esprit et sa souplesse. Auprès d'eux il eut bientôt appris leur langage, leurs manières, et il acheva dans ses voyages et ses études sur le continent d'effacer tout ce qui pouvait trahir en lui un homme de la race des vaincus. Un fait important, oublié par Thierry, c'est le séjour et les études de Becket à l'école de Bologne, à cette école d'où Lanfranc était sorti, et où se développaient ces maximes du droit romain si favorables au pouvoir royal, ces maximes qu'à la même époque Frédéric Barberousse faisait proclamer à la diète de Roncaglia. (1158.) Ce fut sans doute aux principes que Thomas Becket puisa à cette école qu'il dut d'abord la faveur de Henri II. De retour en Angleterre il s'insinua dans l'intimité d'un riche baron qui habitait près de Londres. Il mangeait à sa table ou le suivait à la chasse. C'est là que Thomas Becket fut connu du vieil archevêque de Kenterbury, Thibaut. Ce dernier, le trouvant à son gré, le nomma archidiacre de son église métropolitaine. Pendant les querelles qui eurent lieu entre Etienne de Blois et Mathilde, fille du roi Henri I et veuve de l'empereur Henri V, Becket se distingua par sa fidélité au parti de Mathilde et de son fils, et ce fut lui qui, par son influence, sut y retenir l'archevêque de Kenterbury. Henri II, soit par reconnaissance, soit parcequ'il avait besoin de cet homme pour l'aider dans ses entreprises contre les Barons, le nomma à la fois chancelier d'Angleterre et précepteur de son fils, lui confiant ainsi un pouvoir qui devait embrasser deux règnes. Becket s'en servit pour faire la guerre aux privilèges des barons. Ce fut lui qui, malgré leurs réclamations et leurs cris, les força à payer l'impôt de l'escuage; puis il engagea Henri dans une guerre contre le comte de Toulouse. C'est dans cette expédition que Becket déploya un faste et une magnificence

qui, si l'on en croit les chroniques contemporaines, semblent vraiment fabuleux. Il conduisait sous son propre nom 1200 chevaliers et plus de 4000 soldats. Mais l'expédition ne réussit pas, parceque Henri n'osa rompre le lien féodal, en attaquant Toulouse, défendue par le roi de France, son suzerain.

Cependant pour se mettre en état de lutter contre les barons, pour payer les troupes nécessaires que Becket conduisait, il fallait de l'argent et la seule manière de s'en procurer était d'imposer le clergé. Pour cela il fallait disposer de l'église comme de l'état. Le moyen de disposer de l'église c'était d'avoir à soi celui qui en était le véritable chef, l'archevêque de Kenterbury. En effet a siège était une espèce de royauté ecclésiastique; la véritable papauté de l'Angleterre, tant étaient faibles les liens qui l'unissent à la papauté de Rome. Or à qui confier ce poste avec plus de sûreté qu'à Thomas Becket, homme tout dévoué au roi et qui d'ailleurs n'était rien que par lui.[a]

Cependant Henri II aurait dû y réfléchir deux fois lorsqu'à cette proposition le joyeux courtisan prit un air sérieux et lui dit: Prenez garde; je deviendrai votre plus cruel ennemi. Singulière coïncidence entre Thomas Becket et Grégoire VII! ces deux adversaires du pouvoir temporel ont reçu tous deux des armes de ceux mêmes contre lesquels ils devaient les employer; et c'est en vain que pressentant d'avance combien, au milieu des devoirs imposés par un caractère nouveau, les vieux ménagemens, les anciennes affections, allaient être oubliés, l'un a dit à celui qui le faisait pape, l'autre à celui qui le faisait archevêque: Prenez garde!

En effet, à peine Thomas Becket fut-il devenu archevêque qu'un changement subit s'opéra en lui. Il renonça tout à coup au luxe, aux plaisirs; il se fit pauvre, vécut avec les pauvres et Henri étonné reçut bientôt en Normandie un message du Primat, lequel lui renvoyait les sceaux de l'état. Que ne devait pas présager au roi cette abdication par laquelle le prélat semble vouloir rompre tous les liens qui l'unissent à lui.[a] L'aversion succède à l'amitié, et dès lors le roi commence contre le Prélat un système régulier d'attaques et de vexations personnelles. Il excite l'abbé du monastère de Saint-

n

Augustin a refuser de prêter serment d'obéissance canonique entre les mains du primat, sous prétexte qu'avant la conquête, ce monastère jouissait d'une pleine et entière liberté. La querelle fut portée devant le pape et l'abbé gagna sa cause. Alors Thomas s'appuyant sur le principe que l'on vient d'invoquer contre lui, demande la restitution de toutes les terres qui, avant la conquête, appartenaient au siège de Kenterbury. Ainsi toute la conquête se trouvait remise en question. Alors les évêques, plutôt barons qu'évêques, se tournèrent contre Thomas. Il ne lui resta plus que les clercs et le bas peuple. Désormais, en haine de Thomas, les évêques accorderont tout à Henri II. L'archevêque fut obligé de céder; mais bientôt s'élevèrent des difficultés nouvelles. D'après une loi de Guillaume le Conquérant un clerc ne pouvait être jugé que par des tribunaux ecclésiastiques. Sans doute il devait en résulter bien des abus. Mais si beaucoup de coupables étaient épargnés, il y avait aussi des innocens qui étaient sauvés, et c'était après tout une garantie contre la justice brutale des barons. Henri entreprit de détruire ces tribunaux. Tous les évêques, et Becket à leur tête, s'y opposèrent. Mais Henri, par ses promesses et ses flatteries, parvint à les détacher les uns après les autres d'une cause qu'il représenta comme celle de Thomas Becket.

C'est sous de telles inspirations qu'eut lieu l'assemblée de Clarendon, village à trois milles de Salisbury. Là des réglemens furent soumis à la signature des évêques. Ces réglemens ne tendaient à rien moins qu'à la confiscation de l'église au profit de Henri. Les revenus de tous les évêchés vacans devaient appartenir au roi. On ne pouvait plus ordonner prêtres des serfs sans le consentement de leurs seigneurs; aucune excommunication ne pouvait être prononcée contre un tenancier du roi sans son consentement. Enfin les ecclésiastiques tenanciers du roi devaient supporter les mêmes charges que les laïcs. Voilà ce que, par un mensonge effronté, on appelait les vieilles coutumes de Clarendon. Néanmoins les évêques signèrent tous à l'exception de Thomas Becket qui demanda du temps pour réfléchir.

Henri poursuit Thomas Becket avec plus d'acharnement que jamais. Il y a désormais entre lui et l'archevêque une question de vie et de mort. Il s'adresse au pape pour le faire déposer. Ne pouvant obtenir sa déposition, il l'accable d'injustices, de vexations et d'outrages. Il lui redemande compte de tous les revenus publics qu'il avait administrés comme chancelier, quoique par une déclaration solennelle il l'eût autrefois

déchargé de toute responsabilité ultérieure. La réclamation de Henri II montait à 44.000 marcs d'argent. Tous les délais étant expirés, il fallut bien qu'il comparût, quoique malade, devant l'assemblée de Northampton. Il savait que sa vie était menacée. Il célébra le matin la messe de saint Etienne martyr, comme si bientôt le sens et les paroles devaient s'en appliquer à lui-même; puis revêtu de ses habits pontificaux et faisant porter devant lui sa grande croix d'argent il s'avança courageusement au milieu de l'assemblée. Cet appareil religieux qui eût changé le crime en sacrilège intimida ses ennemis. Ils ne laissèrent pas moins voter sa déposition et son emprisonnement. Mais au moment où le comte de Leicester lui lisait la sentence, l'archevêque l'interrompit en s'écriant qu'il en appelait au pape. Ensuite il se leva et traversa lentement la foule. On murmura, mais personne n'osa l'arrêter. Il se rendit à sa maison et fit donner un grand repas à tous les pauvres de la ville. La nuit même il partit, et après beaucoup de peines et de fatigues, il parvint à gagner le continent.

Furieux de voir que sa proie lui échappait, Henri bannit toute la famille du primat. Celui-ci se réfugia à Saint-Omer, puis à Pontigny, couvent de l'ordre de Cîteaux. Mais Henri le poursuivait encore sur le continent, et par ses lettres royales s'efforçait de soulever tous les évêques et tous les seigneurs contre lui. Le pape Alexandre III, qui avait à lutter contre l'antipape Victor, se trouvait à Sens; il répondit froidement aux lettres de Becket, et lorsque l'archevêque vint lui-même dans cette ville sans être invité, le pape resta deux jours entiers avant de le recevoir, car il craignait de se brouiller avec le roi d'Angleterre. Au reste, pendant toute cette querelle, sa conduite fut la même; hypocrite continuel, il avoua toujours en secret celui qu'il désavouait ouvertement.

Thomas n'avait d'autre soutien que le roi de France. Joyeux de l'embarras de son rival, il accueillit l'archevêque avec empressement, disant que la protection des exilés était un des plus beaux fleurons de la couronne de France. Abandonné du pape, nourri par la charité du roi de France, Thomas n'était pas vaincu; et apprenant que Henri était débarqué en Normandie, il se rendit à l'église de Vézelai, et y prononça contre les défenseurs des constitutions de Clarendon une solennelle excommunication.

À cette nouvelle, Henri encore une fois bravé entra dans le plus violent accès de fureur. Il menaça

97. De reconnaître l'antipape et de se faire musulman. Il envoie des lettres à Alexandre pour faire lever l'excommunication et suspendre Becket. Il obtint surtout du pape, et les moines de Citeaux menacés eux-mêmes par lui n'osèrent plus longtemps lui donner l'hospitalité. Ainsi Becket était abandonné de tous.

C'était bien le moment de le comparer au Christ ne sachant où reposer sa tête. Le roi de France lui-même semblait l'abandonner aussi; Henri II s'humiliait devant lui. Louis chercha à réconcilier Becket et le roi. Une première entrevue eut lieu à Montmirail. Mais l'un réservant l'honneur du royaume, l'autre celui de Dieu, il n'y eut pas moyen de s'entendre. Ce qu'il y eut de plus malheureux pour Becket, c'est que sa fermeté passa, même aux yeux de ses amis, pour de l'entêtement et de l'opiniâtreté. Il ne lui restait plus ni pain ni gîte. Il n'avait plus pour vivre que les aumônes du peuple. Pour que la vengeance de Henri fût complète, il fallait qu'il lui enlevât tous les droits attachés au siège de Kenterbury et qu'il obtînt du pape sa suspension définitive.

C'était aux archevêques de Kenterbury qu'appartenait l'honneur de sacrer les rois d'Angleterre. Henri songea à transporter ce droit à un autre siège, et il fit d'avance sacrer son fils par l'archevêque d'York. En même temps il faisait au pape les offres les plus avantageuses et les plus séduisantes, s'il voulait enfin déposer et sans retour son ennemi.

En présence de la fourberie et des concessions sacrilèges de celui qu'il devait regarder comme le chef de l'église, combien était scandalisé le saint archevêque, et quelles conclusions ne devait-il pas tirer contre l'infaillibilité de la cour de Rome? Aussi dans ses lettres éloquentes il y a un ton de reproche amer, il y a sub lui-même de sinistres pressentimens. « D'où vient, s'écrie-t-il, que ce soit « toujours le parti de Dieu que l'on immole, de « sorte que Barrabas se sauve et Christ soit « mis à mort? Plût à Dieu que la voie de Rome « n'eût pas déjà perdu tant d'innocens! » Un pareil langage émut le pape lui-même et il sembla se résoudre à soutenir Thomas Becket. Il se décida à suspendre l'archevêque d'York pour usurpation des droits de l'archevêque de Kenterbury. De son côté, le roi de France en guerre avec Henri, fit appeler Thomas à sa cour et le combla de faveurs. Lorsque la paix fut conclue entre

les deux rois il intervint en faveur de l'archevêque et voulut le réconcilier avec le roi d'Angleterre. Henri sembla recevoir favorablement les avances de Becket, et ne pas rejeter toute offre de réconciliation. Mais lorsqu'il fallut venir à donner des gages positifs de cette conciliation, le roi s'y refusa, la messe fut célébrée d'après le rite des morts par conséquent il n'y donna point de baiser de paix. Thomas avait bien compris ce que signifiait ce refus, et en se séparant de Henri, il le salua de ces paroles expressives: Je crois bien que je ne vous reverrai pas. Cependant avec ces faibles garanties il se décida à passer en Angleterre. En vain près de s'embarquer, reçut-il sur la côte de sinistres avis; en vain sut-il que sur l'autre bord des hommes armés l'attendaient pour l'immoler; il n'en poursuivit pas moins sa route: « C'est assez, dit-il, de sept ans d'absence pour le pasteur et pour le troupeau! »

Quelle ne fut pas la joie du peuple de Sandwick aussitôt que du rivage il aperçut sur une barque la croix du primat d'Angleterre! L'enthousiasme fut tel, le nombre des marchands, des paysans, des ouvriers, qui s'empressèrent autour de lui, fut si grand, que toutes les tentatives des seigneurs Normands pour le tuer sur sa route furent déconcertées. De sa ville métropolitaine, Thomas se rendit à Londres pour saluer le jeune fils du roi. Toute la cité se porta au devant de lui. Mais le jeune roi, alarmé de cet enthousiasme, ordonna à Thomas de retourner à Kenterbury et de n'en plus sortir. Des bourgeois de Londres trop favorables au prélat furent même cités en justice.

Quand le vieux roi eut appris en Normandie l'arrivée de Thomas Becket à Kenterbury et qu'on le lui eut représenté comme mettant l'Angleterre en feu, comme traînant à sa suite les populations armées, il fut saisi d'un de ces accès frénétiques auxquels il était sujet, et dans sa fureur il prononça ces paroles qui cette fois ne sortirent pas en vain de sa bouche: « Pas un de ces lâches chevaliers que je nourris à ma table n'ira donc me débarrasser de ce prêtre qui m'insulte! » Quatre chevaliers, esclaves du lien féodal, se conjurèrent pour tuer l'archevêque; ils arrivèrent le cinquième jour après Noël à Kenterbury. Ils entrent auprès de l'archevêque qui traitait d'affaires dans sa chambre, ils s'asseoient à ses pieds sans le saluer, et engagent avec lui une conversation où ils espèrent pouvoir, en les dénaturant, tourner contre lui ses propres paroles. Mais la sagesse de l'archevêque trompa

toutes leurs espérances. Alors l'un d'eux, jetant le masque, lui dit à tout propos: quoi! vous accusez le roi de perfidie, vous nous menacez; et ils se retirèrent disant à ceux qui étaient là qu'ils leur confiaient la garde de l'archevêque et qu'ils en répondraient devant le roi; et l'on entendit sortir de leur bouche de terribles menaces qui furent bientôt suivies d'effet.

Tout à coup, l'on entendit frapper à la porte à coups de hache. En vain presse-t-on alors l'archevêque de se retirer dans l'église. Il ne se retira que lorsqu'on lui eut fait observer que c'était l'heure des vêpres. Alors il traversa le cloître à pas lents, et marcha vers le grand autel séparé de la nef par une grille entrouverte. Il fit ouvrir les portes de l'église que les clercs voulaient fermer, et bientôt apparurent les conjurés, les armes à la main. Ils voulurent, par respect pour la sainteté du lieu, entraîner leur victime hors de l'église. L'archevêque résista. Alors les quatre conjurés le frappèrent de leurs épées, et il fut renversé mort sur le pavé. Un homme d'armes poussa du pied le cadavre immobile en disant: „ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et soulevé les Anglais!"

Telle fut la fin de Thomas Becket. Mais après sa mort il fut plus grand que pendant sa vie. Vivant il avait eu contre lui le roi d'Angleterre, les barons, le pape; mort, il n'y eut plus dans la chrétienté qu'un cri d'admiration pour la victime, d'horreur pour les meurtriers. Henri vint se flageller sur sa tombe, et le pape qui lui avait dans son exil fermé sa porte le déclara un saint. Les pèlerins n'avaient pas même attendu le jugement de Rome pour se mettre en route vers son tombeau. Il en vint 100.000 dans une année. Saint Thomas de Kenterbury fut un des plus grands du moyen-âge. Ce ne fut pas seulement un de ces saints nationaux dont les Saxons seuls conservèrent la mémoire; il fut vénéré, imploré dans le monde. En guerre avec ses fils, Henri II, le persécuteur de Thomas, vint sur son tombeau s'humilier, demander merci, implorer protection; et en 1179, huit ans après la mort de Thomas Becket, nous voyons le roi de France Louis VII, aller demander au saint archevêque la guérison de ce jeune prince qui devait être si grand sous le nom de Philippe-Auguste.

3 février 1836.

XVI.ème Leçon



Pontificat d'Innocent III. — La papauté triomphe de tous ses ennemis par les armes des Français et au profit de la France.

Jusqu'ici nous avons tenu un fil qui nous a guidés dans l'histoire de l'Europe. L'histoire nous a paru tantôt comme une dynastie, les Carlovingiens; tantôt comme une impulsion, les croisades; tantôt comme un combat, la querelle du Sacerdoce et de l'empire. Au milieu de tous ces événements il nous a toujours été facile d'établir de l'unité. à chacune de ces époques, il ne paraît sur la scène qu'un peuple ou deux; le reste est dans l'ombre. avouons cependant que cette unité est plus apparente que réelle, c'est une unité fictive qui met en évidence quelques faits, quelques peuples et fait oublier tous les autres. Les croisades elles mêmes n'ont pas été immédiatement européennes. Leurs résultats ont influé sans doute sur l'Europe entière, mais elles ont été successivement l'œuvre de peuples divers, de nationalités isolées. La première croisade est entièrement française, la seconde a été allemande d'abord, française ensuite. Trois peuples, il est vrai, ont pris part à la troisième, et sous ce point de vue c'est la plus européenne; mais Frédéric Barberousse mourut avant de parvenir en Syrie, Philippe-Auguste ne resta pas longtemps au milieu des croisés, le roi d'Angleterre seul resta seul pour faire admirer et craindre sa valeur aux infidèles: La troisième croisade pourrait être regardée comme anglaise; quant à la quatrième, c'est une entreprise commerciale au profit des Vénitiens, les trois autres croisades ne sont évidemment que des expéditions nationales

Nous allons maintenant aborder un sujet où tous les peuples de l'occident vont paraître à la fois sur la scène et cela sur le même plan. Pourtant il n'y aura pas confusion: un principe nouveau est apparu pour les réunir: c'est autour de lui qu'ils gravitent. Dans les temps modernes, ce qui garantit de la confusion, c'est la balance des peuples de l'Europe; ce qui établit de l'unité dans les faits, c'est l'équilibre européen, interrompu seulement de temps à autre par la prédominance passagère d'un peuple: ainsi au XVIème siècle l'Espagne est prédominante sous Philippe II; au XVIIème sous Louis XIV c'est la France. Au XVIIIème siècle la France et l'Angleterre entraînent dans leur action les autres peuples. De nos jours encore la France est à la tête des peuples continentaux, l'Angleterre à la tête des forces navales. Il n'y a rien de pareil au XIIIème siècle; l'équilibre européen n'existe pas encore, et aucun peuple n'a sur les autres une prédominance marquée: Cependant le mouvement de l'Europe à cette époque est aussi simple, plus simple même peut-être que le mouvement contemporain.

Ce qui va la remplir à cette époque, c'est la lutte de l'Église contre toutes les résistances, la victoire de la papauté sur toutes les opinions, tous les systèmes, qui tendent à se produire fruits tardifs de l'esprit humain après un long sommeil. La Papauté écrase toutes ces résistances nationales ou philosophiques, mais elle ne profite pas de ses succès. C'est St Louis et la France qui doivent en profiter. Les rois de France sont bien réellement les fils aînés de l'église, et cependant ils se montreront bientôt ingrats envers leur mère et méconnaîtront cruellement ses services. La France, victorieuse par les Papes, et bientôt ~~victorieuse~~ après victorieuse des papes eux-mêmes, aura la prépondérance en Europe, jusqu'au moment où l'opposition anglaise l'écrasera à Crecy et à Poitiers.

Ainsi, victoire de la papauté par les armes de la France et au profit de la France, tel est en deux mots, le sujet qui va nous occuper; nul sujet n'est plus vaste et plus complexe, parce que l'équilibre européen n'est pas encore débrouillé: mais s'il y a variété infinie dans les intérêts et dans les faits, il y a dans les idées unité réelle.

Posons en quelques mots l'état de la question et montrons comment les évènemens s'enchaînent.

La Papauté devait se défendre contre les hérétiques Vaudois, Albigeois, contre ces mille sectes confuses, désordonnées qui réclamaient à grands cris la liberté de l'esprit humain. Elle avait à vaincre l'Église schismatique de l'orient. Elle devait faire respecter son autorité méconnue en Angleterre par le roi Jean, en Allemagne par

102v

107v

XVIIème Leçon.

Règnes de Frédéric II et de Saint-Louis.



Nous avons embrassé dans la dernière leçon toute la période qui s'étend depuis la troisième croisade jusqu'à la mort de Philippe-Auguste. Nous pourrions ajouter beaucoup à ce que nous avons dit de ce prince et le considérer comme ayant le premier réalisé la royauté féodale. Les 12 pairs de Charlemagne cessèrent d'être seulement des personnages de roman; Philippe Auguste créa auprès de lui une cour des Pairs qui s'arrogea le droit de juger le roi d'Angleterre comme feudataire de la couronne de France. Le roi essaya aussi diverses réformes dans le droit; il fixa le douaire et s'attacha surtout à relever les cadets de noblesse: c'était en quelque sorte mettre la démocratie dans l'aristocratie; aussi devait-il par là s'attirer une grande popularité. Le premier il fit entourer d'un mur d'enceinte la partie septentrionale de Paris: long-temps contenue dans la cité, la grande ville s'épancha au nord comme au midi. Ainsi, à tout prendre, malgré la bataille de Bouvines, le règne de Philippe-Auguste fut encore plus politique que guerrier. Le roi sut profiter des fautes de Richard et de Jean; il acquit l'Anjou, le Maine, le Périgord, le Quercy, le Poitou, la Normandie surtout qui resta dès lors et pour toujours partie intégrante du royaume, et devint plus ennemie de l'Angleterre que les Français eux-mêmes. Cette province fut un puissant appui pour les rois de France. Au temps de Louis XI, elle payait le tiers des impôts du royaume. À ces possessions, Philippe-Auguste joignit la suzeraineté réelle des provinces du midi qui n'avaient jamais reconnu sérieusement le droit du roi de France: ce furent ces provinces elles-mêmes qui s'offrirent à Philippe-Auguste.

Au sortir de cette période, nous en abordons une autre non moins grande, plus grande peut-être et qui s'étend depuis la mort de Philippe-Auguste jusqu'à celle de Saint-Louis (1223 — 1270.) Rappelons-nous l'état de l'Europe: un drame simple mais immense se joue autour d'Innocent III. Les puissances ennemies du pape sont toutes liées entre elles par le sang ou par des intérêts communs. Un seul prince est l'ami de l'Eglise et il hérite des dépouilles de ses ennemis.

c'est le roi de France. Tel est l'ensemble de la période que nous avons parcourue. Celle qui suit en sort naturellement : c'est l'action parallèle du bien et du mal, de Dieu et du diable, de Saint Louis et de Frédéric II.

Ce jugement ce ne sont pas seulement les Guelfes qui l'ont porté contre Frédéric. Les Gibelins eux-mêmes, Dante surtout, ont chargé d'exécrations la mémoire de ce prince. Toutefois on ne peut refuser sa part de gloire à cette figure satanique de Frédéric II ; il y a quelque chose de grand dans le mal même quand il part d'une volonté ferme et énergique. Le Satan de Milton frappe l'esprit et se fait admirer.

Nous allons conter la vie de Frédéric et celle de saint Louis en regard l'une de l'autre : ce ne sont pas seulement deux biographies, c'est l'histoire de tout un siècle.

Frédéric II était fils de l'empereur Henri VI et de Constance, dernière héritière des Normands de Sicile. Son père le fit reconnaître roi des Romains en 1195 et à sa mort, deux ans plus tard, il légua au pape Innocent III la tutelle du jeune prince. Innocent l'éleva à sa cour comme un prince italien. Il voulait en faire un appui pour le saint-siège et pour le parti guelfe. Déjà maître du royaume des Deux-Siciles, Frédéric fut opposé par le pape à Othon de Brunswick et reconnu empereur à Aix-la-Chapelle en 1212. Innocent III se trompa dans ses prévisions. Il mit deux couronnes sur la tête de celui qui devait être l'ennemi le plus déclaré du saint-siège et des libertés des villes d'Italie.

Frédéric n'était point allemand ; il n'était pas plus italien, comme l'eût voulu le pape. Il brava toutes les croyances reçues ; il favorisa les Sarrasins. Par sa position en Sicile, il a des relations fréquentes avec les Arabes ; il les attira à sa cour et ne se fait point scrupule de les admettre dans son intimité. Ses médecins, ses gardes, ses maîtresses étaient arabes : il établit deux colonies de Sarrasins dans le royaume de Naples.

En reconnaissance de son élévation à l'empire, Frédéric avait promis au pape deux choses : d'abord la restitution des biens allodiaux de la comtesse Mathilde ; il tint parole sur ce point ; en second lieu, une croisade en Palestine. Mais il hésitait et ne se souciait pas d'abandonner l'Europe. Il avait raison, car l'empire et son royaume avaient besoin de sa présence et l'événement le justifia. A peine était-il parti que son beau-père, Jean de Brienne, roi de Jérusalem, s'empara du royaume de Naples.

Au lieu donc de partir pour la croisade,

L'empereur s'occupait à bâtir des forteresses, intervenait dans les querelles des villes libres, leur imposait des podestats et étendait son influence dans la péninsule. Il allait être maître de toute l'Italie, lorsque les villes lombardes renouvelèrent contre lui en 1226 la ligue qu'elles avaient formée contre Frédéric Barberousse. Le pape les prit sous sa protection. La lutte recommença.

Grégoire IX, successeur d'Honorius III qui lui-même avait succédé à Innocent III, excommunie Frédéric et lui défend de se mettre à la tête des croisés nombreux qui s'étaient réunis en Apulie. L'empereur veut partir alors que le pape ne le voulait plus. Ce serait un fameux démenti que le tombeau du Christ reconquis par un prince excommunié. Ce fut une singulière croisade. Frédéric traita amicalement avec le sultan d'Egypte, Malek-al-Kamel, de la dynastie des Ayoubites. Celui-ci était tout aussi mauvais musulman que Frédéric était mauvais chrétien. Tous deux étaient poètes, amoureux de sciences et de disputes philosophiques. Avec des présents, ils s'envoyaient des problèmes à résoudre; des conférences savantes s'établirent entre eux. La dernière chose dont ils s'occupèrent, ce fut Jérusalem. Le sultan céda cependant cette ville à Frédéric, mais à condition que la mosquée d'Omar serait conservée aux Musulmans dans la ville sainte (1229.) Les chrétiens d'Orient s'indignèrent et protestèrent contre le prince excommunié, contre l'allié des infidèles. Quand il entra dans Jérusalem pour prendre possession de son nouveau royaume, nul ne se trouva parmi les prêtres qui voulût lui poser la couronne sur la tête; il fut obligé de la prendre lui-même sur l'autel, en présence de ses barons.

Pendant ce temps le pape avait excité contre Frédéric son beau-père Jean de Brienne qui avait envahi le royaume de Naples. L'empereur accourt à la tête d'une armée de Sarrasins; le royaume de Naples est évacué; le pape s'humilie; le fils de Frédéric, Henri, implore le pardon de son père pour sa rébellion; Frédéric l'envoya mourir en Apulie. Henri laissait deux enfants. Frédéric les garda en Sicile dans son palais. Mais un jour l'un d'eux s'avisa d'enfermer l'empereur dans sa chambre. Frédéric brisa la porte et demanda qui avait fait cela: « C'est moi, répondit l'enfant; est-ce que vous voulez me tuer comme vous avez tué mon père? » Frédéric irrité fit crever les yeux aux deux enfants et d'une manière si cruelle qu'ils en moururent.

On explique son irritation, lorsqu'on le voit successivement abandonné de ses parens et de ses amis, même de l'homme en qui il avait mis toute sa confiance, de Pierre Desvignes, son chancelier. Il le charge de sa défense au concile de Lyon où il fut excommunié (1245.) Pierre Desvignes n'y ouvrit même pas la bouche. Quelque temps après il voulut, dit-on, empoisonner l'empereur. Mis aux fers, il se brisa le crâne contre les murs de sa prison. Ce n'était pas assez pour Frédéric. Il avait un fils de grande espérance et d'une si rare beauté qu'on le nommait ordinairement le bel Enzio. Il l'avait fait roi de Sardaigne. Les Bolonais le firent prisonnier et l'emmenèrent en triomphe dans leur ville. Ils lui bâtirent un palais d'où jamais il ne sortit, et où il mourut après une captivité de 20 années.

N'ayant plus à qui se fier, Frédéric voulait au moins mourir en paix. Il offrit au pape d'abandonner l'empire et la Sicile, s'il voulait lever l'excommunication qui pesait sur sa tête. Il demandait à aller ensuite finir ses jours en terre-sainte, dans son royaume de Jérusalem. Le pape n'y consentit pas. De désespoir, le vieil empereur s'enfonça dans la cruauté. Au siège de Parme, il faisait chaque jour décapiter quatre de ses prisonniers. Il protégea l'horrible Ezzelino, lui donna le vicariat de l'empire, et l'on vit par toute l'Italie mendier leur pain, des hommes, des femmes mutilés, qui racontaient les vengeances du vicaire impérial.

Frédéric mourut en 1250. Le pape poussa des cris de joie. Le fils de Frédéric, Conrad, ne parut en Italie que pour mourir aussi (1254.) empoisonné, dit-on. Il ne laissait qu'un jeune enfant, Conradin, qui ne pouvait régner.

Ce fut un bâtard de Frédéric qui monta sur le trône des Deux-Siciles. L'héroïque Manfred reproduisait tous les vices et toutes les qualités de la maison de Souabe. Comme son père, il fit des Sarrasins la principale force de ses armées.

Cependant Innocent IV poursuivait sa haine contre la maison de Souabe. Il offrit la Sicile et Naples au roi d'Angleterre pour son fils. Celui-ci tardait à en venir prendre possession. Le pape l'offrit au frère de saint Louis, à Charles d'Anjou, cet homme noir, qui dormait peu, et dont l'ambition était excitée par sa femme Béatrix de Provence. Ses trois sœurs aînées

étaient reines; elle aussi voulait un trône. Charles passa en Italie. une victoire le rendit maître de tous les états de Manfredi qui périt les armes à la main. Le nouveau roi se fit détester. On jeta les yeux sur Conradino alors âgé de 15 ans. Il s'arracha aux larmes de sa mère pour aller conquérir son royaume avec son ami Frédéric d'Autriche, dépouillé comme lui de son héritage. Conradino passa les Alpes à la tête de son armée. Bientôt l'électeur de Bavière l'abandonna, et il ne lui resta plus que 3 ou 4 mille Allemands auxquels se joignirent les Gibelins d'Italie et quelques nobles espagnols réfugiés à Rome. Les deux rivaux en vinrent aux mains à Tagliacozzo (1268.) L'armée de Conradino fut écrasée par la réserve française, commandée par un vieux chevalier, Alard de Saint-Valery. Le malheureux enfant fut pris, condamné à mort et décapité avec son inséparable ami Frédéric d'Autriche. Il ne laissa échapper aucune plainte. Seulement, monté sur l'échafaud, il ôta son manteau, et se mit à genoux pour prier; puis se relevant il dit: « ô ma mère, quelle dure nouvelle on va vous apporter de moi! » alors il se retourna vers le peuple, jeta un gant à la foule, et présenta sa tête à la hache. Le gant fut ramassé et porté à la soeur de Conradino, la reine d'Arragon. Le gant jeté par Conradino fut relevé d'ailleurs par le peuple: on sait les vêpres siciliennes.

Ainsi s'éteignit la maison de Souabe, cette grande et noble famille d'hommes brillans et spirituels qui tous finirent misérablement. C'est une des histoires les plus tragiques du moyen-âge.

M. de Sismondi, dans son histoire des républiques Italiennes, se montre très partisan de la maison de Souabe. Cependant on peut croire qu'il valait mieux que la maison de France, la famille de St Louis, triomphât. On est séduit par la liberté de pensée qui apparaît chez les empereurs Souabes; mais était-ce bien une liberté philosophique? n'était-ce pas plutôt une spécieuse négation de la foi? Comment la maison de Souabe remplaçait

112v

-elle alors ce qu'elle enlevait au monde. Nous croyons
que cette liberté de pensée devait être le fruit lent et
durable des siècles. Le scepticisme était alors un mal,
c'était la négation même du progrès, et c'eût été
un grand malheur si l'humanité eût pris
pour idéal Frédéric II au lieu de Saint-Louis.
Cet idéal de la sainteté doit être celui du moy-
en âge, jusqu'au XVème siècle, jusqu'à la
Pucelle, c'est à dire jusqu'à ce que la sainteté
passe du roi au peuple. Tant que l'on n'a
pas la moralité du peuple, il faut la mo-
ralité du roi. Ce qui resta de la maison de
Souabe fut peu de chose. Elle avait encouragé
l'étude du droit romain; mais le droit ro-
main était favorable au pouvoir absolu, et
ceux qui faisaient le livre des Trois impos-
teurs auraient eu sur l'Europe une bien fu-
neste influence.

Il valait donc mieux que la maison de Fran-
ce triomphât; car alors le catholicisme était la
seule garantie de la raison humaine, et la mai-
son de la France représentée par Saint-Louis
était le soutien et l'appui du Catholicisme.

Saint-Louis, flamand par son aïeule, espa-
gnol par sa mère, était d'un caractère sérieux
et grave. Ainsi que sa mère, il appartenait au
tiers-ordre de Saint-François. À la mort
de son père, Saint Louis avait 12 ans. Sa
minorité fut orageuse, et la royauté eût
reçu de mortelles atteintes de la part des grands
feudataires sans l'habile politique de sa
Reine-mère, Blanche de Castille, qui s'é-
tait emparée de la régence. C'était une grande
nouveauté qu'une femme commandât à tant
d'hommes. Les seigneurs avaient à cœur de ressai-
sir les privilèges que leur avait enlevés Philip-
pe-Auguste, et l'occasion était belle. Une ligue
s'organisa: Pierre Mauclerc, duc de Bretagne,
en était le chef. Élevé aux écoles de Paris, grand
dialecticien, légiste et surtout ennemi des prê-
tres, il reçut à cause de cela le surnom de
Mauclerc. C'était assurément le plus habile
homme parmi les seigneurs de France. À
côté, et dans le parti du roi, était Thibaud, comte

de Champagne, épris d'amour, dit-on, pour Blanche qui exploita très adroitement sa passion, et s'en fit un puissant appui contre les seigneurs. La régente triompha; la ligue du nord fut réduite à l'impuissance. On répondit par une nouvelle croisade à la révolte du midi. Raymond VII fut obligé de venir à Paris se constituer prisonnier à la tour du Louvre, et de donner sa fille avec son héritage à l'un des frères du roi.

Henri III, roi d'Angleterre, voulut aussi profiter des troubles de la France pour reconquérir les immenses possessions qu'avait perdues son père. Il fut vaincu à Saintes et à Taillebourg (1242). Louis IX avait atteint sa majorité en 1236. Nous pouvons dès maintenant donner les traits de son caractère.

Avec une âme faite pour croire, avec un sentiment exquis du devoir, Saint Louis fut toujours violemment jeté dans le doute. Cet homme de foi se trouva mêlé à cette grande crise pendant laquelle toutes les croyances étaient ébranlées. Ces belles images d'ordre que le moyen âge avait rêvées, le saint Pontificat et le saint empire, qu'étaient-elles devenues? Voilà ce qui jette sur le caractère de Saint Louis cette teinte de mélancolie et de tristesse. La destinée de ce jeune et innocent prince fut d'hériter des dépouilles sanglantes des Albigeois et de tant d'autres ennemis de l'église. Mais au bout de cet héritage il y avait des remords. La papauté, les prêtres, semblaient ne demander que mort et ruines. Comment se justifier à lui-même ce que son père et son aïeul avaient accepté de telles mains? Où se tourner pour se distraire de ces terribles scrupules? Le seul objet vers lequel une telle âme put se tourner encore, c'était la croisade, la délivrance de Jérusalem.

Agressive jusqu'alors, la croisade allait devenir défensive. On apprenait en Europe que de nouveaux barbares, les hordes irrésistibles des Mongols, se précipitaient de l'orient vers l'occident. Ils s'étaient emparés de Jérusalem, et y avaient fait un immense massacre. Louis songeait à voler au secours de ses frères les Chrétiens d'Orient. Un vœu qu'il fit pendant une maladie, de prendre la croix, le décida. On connaît le résultat de cette malheureuse croisade. Ce fut certainement une suite d'imprudences qui amena ces funestes résultats. Mais c'est là aussi que se développa le caractère de Saint Louis dans toute sa grandeur et toute

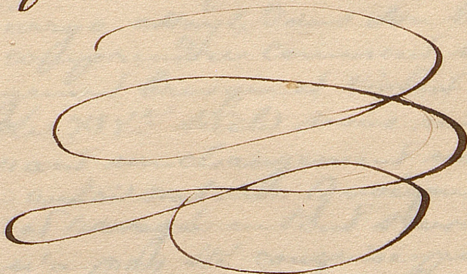
115 v°

sa pureté. La mort de sa mère le rappela en Europe : il y trouva un prodigieux mysticisme, hostile au pape et à l'église.

Lorsque le bruit du massacre d'Antioche arriva en Europe, ce fut encore une grande douleur pour Saint-Louis. Il résolut une nouvelle croisade : mais lui seul la voulait. Le pape Clément IV l'en dissuada ; Joinville lui-même refusa de le suivre. Le roi partit néanmoins. C'était pour ne plus revenir. La peste ravagea son armée devant Tunis ; lui-même tomba malade et succomba devant cette ville. Sa mort fut celle d'un saint, et ses dernières paroles celles-ci : Jérusalem ! Jérusalem ! Il faut lire dans Joinville cet admirable récit.

Que résulta-t-il de tant de pureté d'âme et de piété ? Dans toute la vie de St. Louis on avait vu un roi plus saint que les prêtres. L'idée de la sainteté fut alors déplacée. Ce ne fut plus au pape qu'on l'attacha, ce fut à la royauté. Qu'on ne croie pas d'ailleurs que saint Louis fut le serviteur des prêtres ; il lutta contre le pape ; il limita ses droits et étendit ceux de l'église nationale par la pragmatique sanction. Ce fut malgré le pape qu'il alla en croisade. Telle fut alors la marche des choses, que le progrès du genre humain qui ne se pouvait faire par le brillant scepticisme de la maison de Souabe, se fit à [illegible] bruit par la sainteté des rois de France ; de telle sorte que le pieux saint Louis a fait plus contre la papauté que l'empereur Frédéric II. Nous voyons en effet à partir de saint-Louis l'influence des papes diminuer de plus en plus en France.





7 février 1836.



XVIIIème Leçon.



Philippe-le-Bel. — Caractère de son règne.

Nous entrons dans le XIVème siècle. Quoique moins poétique que le XIIIème et moins dramatique que le XVIème, nous devons cependant l'étudier avec attention, comme le vrai moment de transition entre le moyen-âge et les temps modernes. C'est en effet à travers le XIVe siècle qu'on va de Saint Louis à la Pucelle d'Orléans, de l'idéal de la royauté à l'idéal du peuple. L'époque où s'élabora lentement cette importante transformation forme un contraste singulier avec l'époque qui l'avait précédée et celle qui la suivit. Entre deux siècles d'admirable poésie se place tout un siècle de vile prose. Après le généreux désintéressement de Saint Louis et de ses chevaliers, vient une longue suite de rois, avides d'argent, entourés d'une armée de légistes et d'usuriers. L'humanité semble avilie, et il faut qu'elle touche au dernier degré de l'égoïsme pour qu'elle puisse enfin se relever, et revenir aux nobles sentiments, à l'enthousiasme de la vertu. Le symbole de cette résurrection morale est la Pucelle d'Orléans. C'est à travers ces alternatives de grandeur et d'abaissement que l'esprit humain poursuit sa marche.

M. Thierry a essayé, dans son beau livre, de nous faire comprendre comment l'humanité subit ce changement brusque et violent qu'on appelle conquête. Le XIVe siècle nous montre l'humanité subissant un changement non moins complet mais d'une autre nature. Quoique traversée à cette époque et ravagée en tout sens par les Anglais la France n'a pas été conquise par eux. Ils ne l'ont pas changée ou, du moins, leur influence n'a été que très indirecte. L'esprit humain n'a donc obéi dans son développement qu'à ses propres lois. Les diverses phases par lesquelles il a passé se sont succédé régulièrement. Tel est le grand spectacle que nous offre le XIVème siècle. On ne l'avait point soupçonné jusqu'ici ; la multitude des

événemens absorbait l'attention, et empêchait qu'on pût en saisir l'ensemble et l'harmonie.

Voici quel était l'état des choses à la mort de St Louis. Il semblait que la querelle du sacerdoce et de l'empire fût terminée, et réellement elle ne l'était pas. Le pape, avec l'épée de la maison de France avait exterminé la maison de Souabe. Mais il avait élevé assez haut le roi de France pour que celui-ci prît la place de l'empereur et continuât la lutte du pouvoir temporel contre le pouvoir spirituel. La question, en se déplaçant, n'était donc pas changée. C'était toujours deux infinis en présence et en contradiction l'un avec l'autre. Il y avait cependant une différence. Les prétentions de l'empereur ne révoltaient personne. On ne s'étonnait pas que le successeur des Césars se trouvât en opposition avec le souverain de Rome. Mais le roi de France était le fils du pape et il s'élevait contre son père. Un tel spectacle était odieux. La lutte des deux pouvoirs avait semblé d'abord toute naturelle; dès lors elle parut dénaturée, impie. Les causes du scepticisme déjà si fortes dans le XIIIème siècle s'accrurent donc au XIVe. Ce scandale permanent ruinait la foi dans les âmes. La question des deux pouvoirs n'était même pas résolue. Dante l'a traitée dans son livre: De Monarchia. St Irénée, dans les premiers siècles du christianisme, avait écrit un livre qui porte le même titre. Il y réfutait la doctrine des Gnostiques et des Manichéens qui prétendaient que le monde était une dualité, et qu'il découlait d'un double principe. Dante prend la question au point de vue social; mais au fond elle est identique avec la question métaphysique et on l'entendait ainsi au XIVe siècle. Boniface VIII, dans une de ses bulles contre Philippe le Bel, appelle manichéens ceux qui admettent deux principes dans le monde social.

Cette question se produisit après la mort de saint Louis d'une manière aussi violente qu'imprévue. Le roi de Naples, Charles d'Anjou, conquérant de l'Afrique, sénateur de Rome, vicaire du saint-siège et qui n'attendait qu'une occasion pour s'emparer de l'empire grec, était alors le véritable chef de la maison de France, le vrai roi de l'Italie. Cette domination puissante fut brisée par un grand événement, les Vêpres siciliennes. Pour se faire une idée exacte de cette mémorable catastrophe, il faut en lire les détails, d'un côté, dans la chronique du catalan Ramon de Montaner et, de l'autre, dans celle de l'Italien Barthélemy de Néocastro. Ces deux historiens seuls, témoins des faits qu'ils racontent, ont pu les reproduire avec leur vrai caractère. Tous les autres, Villani, la chronique de saint-Denis, Nangis et ses continuateurs,

n

n'en parlant que par ouï-dire; leurs récits sont froids et
insignifiants. Le point principal de cette fameuse conspi-
ration c'est que Jean de Procida avait fait signer
au pape Nicolas III une ligue avec l'empereur grec
et le roi d'Aragon, beau-frère de Conradin, contre
le roi de Naples. Charles d'Anjou, vaincu et humilié,
obligé de lever le siège de Messine, voit l'amiral ara-
gonais, Roger Doria, brûler sa flotte sans qu'il
lui soit possible de la défendre. Il meurt de cha-
grin, et son fils Charles-le-Boiteux, fait prison-
nier, abandonne la Sicile à l'Aragon pour prix
de sa liberté. Le roi de France avait cependant ob-
tenu du successeur de Nicolas III une croisade contre
l'Aragon. Il y était entré avec une armée nom-
breuse, mais pour y mourir sans avoir rien fait.
Les Aragonais qui souffraient cruellement de cette
guerre, furent obligés d'abandonner la Sicile. Mais
un frère du roi maintint sa conquête, et fonda
en 1300 une dynastie qui dura près d'un siècle et
demi. Le royaume de Naples resta dans la maison
de France; mais séparé de la Sicile il fut faible
et incomplet. Tel est le résultat du premier dissen-
timent qui éclate entre le pape et le roi de France.
Nous allons voir d'autres querelles s'élever entre
ces deux pouvoirs; mais elles viennent de causes
nouvelles, et, pour les comprendre, il faut voir ce
que c'était alors qu'un roi de France.

Le fils et le successeur de Philippe-le-Hardi,
Philippe-le-Bel, se livrait tout entier à la direc-
tion de conseillers sortis des classes inférieures de
la société. C'était un Labrosse, autrefois barbier
de saint-Louis, deux gascons, Guillaume de Nogaret
et Plasian. Il avait pour chancelier Pierre Flotte,
pour trésorier, Enguerrand de Marigni. Ce fut ce
dernier qui, sous le règne de Philippe-le-Bel, jouit
de la plus constante influence. Le troisième conti-
nuateur de Nangis le compare aux anciens mai-
res du palais, et cette comparaison est très
significative.

XIXème Leçon



Philippe-le-Bel. — guerre de Flandre et premier démêlé avec le Saint-Siège.

XXème Leçon.

XX

135v

139v

XXIème Leçon.

161 v

145v

XXIème Leçon.



XXIIIème Leçon.

Charles VI.

C'est un spectacle étrange et triste que celui de l'Europe dans la dernière moitié du XIVème siècle. Les rois deviennent fous, et les peuples se soulèvent de toutes parts, ne pouvant supporter le poids de leur misère. En 1378 éclate le schisme qui doit pendant plus d'un demi-siècle diviser l'Eglise en deux et même en trois fractions ennemies. L'Allemagne, l'Angleterre soutiennent Urbain VI, le pape de Rome; l'université de Paris lui fait nommer un rival à Avignon d'après l'ordre de Charles V. Les Allemands peu après déposent un empereur. Les Anglais se soulèvent en 1382 sous la conduite de Wat-Tyler; et Wickleff dans ses écrits, John Ball dans ses sermons qui nous sont parvenus, plaident la cause de l'insurrection. En Flandre, même inquiétude dans les esprits, même disposition à la révolte. La grande cité de Gand, avec sa population industrielle et turbulente, aspire toujours à l'indépendance, et, si cela se peut, à la domination des villes flamandes. Bruges la seconde d'ordinaire; mais plus commerçante que manufacturière elle a d'autres intérêts et n'est qu'une alliée incertaine.

De tous les états de l'Europe la France est encore celui qui manifeste le plus de force et d'unité. Les guerres des Anglais si désastreuses du reste, ont eu pour conséquence d'éveiller le sentiment de la solidarité nationale, et de contraindre les hommes de toutes les provinces à se serrer autour d'un centre commun. Mais cette douloureuse initiation est loin d'être terminée et déjà elle a coûté bien cher à la France. La misère s'accroît et la dépopulation: il semble que l'intelligence politique ait diminué depuis Marcel; Charles V, il est vrai, n'altère plus les monnaies; il favorise les villes, contient la noblesse et s'entoure de ministres plébéiens; mais le besoin d'argent est aussi pressant que jamais; il faut augmenter les tailles que le peuple ne paie plus: il faut, chose plus odieuse encore, mais chose nécessaire, que le roi ait recours aux Juifs pour se procurer de l'argent. Eux seuls savent

en trouver : l'église, le bourgeois, le paysan enfouissent ce qui leur en reste. De là des vexations diverses, d'horribles souffrances : le serment d'un Juif suffit pour faire condamner un chrétien, et qu'était-il donc pour les hommes de cette époque que le serment d'un Juif. Aussi, vers la fin du règne de Charles V, y eut-il en France un mécontentement voisin du désespoir, une sourde fermentation qui, dans le Languedoc, la Bretagne et la Flandre, éclata en révolte ouverte. Le roi Charles V mourut avant de l'avoir réprimée (138..)

La mort fit monter sur le trône un enfant, et donna le pouvoir aux trois oncles du jeune Charles VI, aux ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri, qui renvoient immédiatement les anciens ministres de Charles V, et font triompher dans le conseil le parti des grands et de la noblesse. C'est une déplorable histoire que celle de leur régence : Bourgogne, indépendant dans le Nord et dans l'Est de la France, voulait agrandir son fief héréditaire et notamment y ajouter Calais : Berri demandait la grande lieutenance du midi ; Anjou comptait reconquérir aux frais de la France le royaume des Deux-Siciles que sa famille avait possédé autrefois. Il leur fallait de l'argent à tous ; il leur en fallait d'autant plus qu'il s'agissait pour eux de procurer au jeune roi toutes les jouissances du luxe, de fournir à ses débauches, de l'énerver pour le mieux plier à leurs intentions.

Aussi le premier acte de leur administration fut-il l'établissement d'un nouvel impôt. Mais la patience du peuple était à bout. Les hommes qui avaient mission de publier cette charge nouvelle se soustrayaient difficilement à sa fureur. Il y eut à Paris un soulèvement formidable. On pilla l'arsenal, on s'arma de maillets de plomb, on se mit en rapport avec les Gantois révoltés. Reims, Châlons, Orléans, Blois, Beauvais n'attendaient que le succès des Flamands pour massacrer la noblesse. Celle-ci sentit le danger : elle fit de grands efforts et vainquit encore cette fois. Une armée considérable fut rassemblée et s'achemina vers le Nord. Pour varier les amusements du petit Charles VI, on lui fit prendre l'oriflamme et suivre la marche de l'armée. À l'approche des Français, Ypres, Bruges firent leur soumission. Gand persista. Philippe Artevelde plus populaire encore que son père, parce qu'il

montrait plus d'intégrité, sortit à la tête de 30000
hommes armés de pied en cap, et offrit le combat aux
Français près de Rosebecque (1382.) Le lourd bataillon
des fantassins flamands ayant été insensiblement re-
foulé sur lui-même par les coups de lance de la
cavalerie française, un grand nombre de Gantois
périrent étouffés, percés de coups, foulés aux pieds
des chevaux. Le reste se retira: le corps d'Artevelde
fut trouvé sur le champ de bataille et outragé, dit-
on, par ordre de Charles VI qui était venu après
le combat regarder les cadavres.

Les oncles rentrèrent en France comme en pays
conquis: on désarma les bourgeois de Paris qui étaient
sortis pour escorter le roi; on en décapita une centaine
tous eurent leurs biens confisqués et furent forcés
de composer un à un; le gouvernement municipal
fut aboli pour 10 ans.

On voulut, l'année suivante (1383), achever cette double
victoire par la réduction de Gand et de quelques autres
villes. Le duc de Berri conduisit une armée en Flandres,
brûla Cassel, mais ne put s'emparer de Gand, et fatigué
des instances du comte de Flandre qui tenait à ce que
toute la province fut remise en son pouvoir, il prit
le parti de l'assassiner. Ces hommes qui étaient à la tête
des affaires de la France flottaient déjà entre la folie
et l'atrocité.

Le jeune roi qui entrait dans sa seizième année
commençait à s'ennuyer. Il fallut inventer des prétextes
de fêtes nouvelles. On imagina de le marier, ce qui fut
fait avec un éclat fabuleux. (1385.) L'année suivante
(1386.) nouvelles réjouissances aussi coûteuses et plus
insensées que les précédentes. On faisait les prépara-
tifs d'une expédition contre l'Angleterre, expédition
à laquelle personne ne songeait sérieusement, excepté
le duc de Bourgogne qui pouvait y beaucoup gagner.
Il y eut des vaisseaux dorés, des mâts recouverts d'or
argent: le connétable de Clisson faisait préparer
en Bretagne toute une ville en charpente, une Calais
française qu'on se proposait de fonder sur les côtes
d'Angleterre. Mais les préparatifs tournèrent en
longueur; l'argent était retenu par le duc de Berri,
l'expédition fut ajournée à l'année suivante (1387)
qui se passa encore dans les plaisirs.

En 1388, un seigneur presque inconnu, un duc de
Gueldre s'avise de défier la France et la Bourgogne
par une lettre envoyée à la cour. Le duc de Bourgogne
soit pour agrandir ses états, soit pour occuper Charles

VI, sut engager celui-ci à aller déposer l'insolent.
une armée fut rassemblée; mais le duc de Bourgogne
ne voulut pas qu'elle passât par ses états. Il fallut
traverser la Champagne, les Ardennes: ce fut un
véritable voyage de découvertes, semblable à ceux
que les Espagnols, un siècle plus tard, devaient faire
en Amérique. Un corps de 3000 hommes frayèrent
avec la hache un passage au reste de l'armée, et
quand la cour fut arrivée sous ce ciel gris et mélan-
colique, et dans les plaines humides de la Hollande,
quelques mots d'excuse suffirent à l'offenseur pour
se disculper: on avait hâte de retourner à Paris.

Cependant le roi, qui ne manquait tout à fait
ni de cœur ni d'intelligence, commençait à s'aperce-
voir que ses oncles se jouaient de lui. L'évêque de
Laon, qu'il avait depuis quelque temps admis dans
son intimité, lui persuada de les éloigner, ce qui fut fait
en 1389 à l'occasion du sacre de Charles VI à Reims.
On y joua, pour se débarrasser de leur tutelle ruineuse,
une comédie assez habile et fort plaisante. L'évêque
de Laon prononça un discours dans lequel il exalta
les vertus la sagesse et, ce qui caractérise l'esprit du
temps, la beauté du jeune prince. Aussitôt celui-ci,
se tournant vers ses oncles étonnés, leur dit que, puisqu'on
leur reconnaissait toutes les qualités d'un roi, il n'avait
plus que faire de leurs services. Bourgogne et Berri (c'é-
taient les deux qui restaient; Anjou était mort en Italie)
avaient si bien accoutumé tout le monde à obéir au roi,
qu'ils n'osèrent répliquer et partirent l'un pour la
Bourgogne, l'autre pour l'Aquitaine dont il venait
d'obtenir la lieutenance. Les anciens ministres de
Charles V, les *Marmousets*, comme les appelaient les
grands, reprirent possession du pouvoir. Clisson était
à leur tête et leur prêtait l'autorité de son épée. Mais
s'ils n'avaient pu autrefois, avant 1380, lutter con-
tre la force des circonstances, ils furent plus im-
puissants encore sous Charles VI; pas une amélio-
ration ne put être faite dans l'administration; les
charges qui pesaient sur le pays furent maintenues
sans exception. C'est qu'il n'y avait pas que la
France à gouverner: il fallait encore contenter le
roi, donner des bals splendides, inventer des fêtes
ou payer celles qu'il inventait lui-même. On fit
alors une série d'extravagances qui achevèrent de
ruiner le pays. D'abord on imagina de conférer la
chevalerie aux deux fils du duc d'Anjou: toute la

haute noblesse de France accourut à Paris et y fut entrete-
nue aux frais de l'état. Des salles furent construites et
préparées pour la foule des invités dans l'abbaye de St
Denis. Des danses, des banquets y eurent lieu, le tout a-
vec des proportions gigantesques et un luxe fabuleux.
L'art était en effet très avancé à la fin du XIVème siècle.
Puis quand on en vint à la cérémonie qui avait occasi-
onné toutes ces dépenses on s'aperçut avec étonnement
que personne ne savait plus ce que c'était que la cheva-
lerie. La nuit, il y eut dans l'abbaye même, un bal scanda-
leux. Pour varier les plaisirs, on fit le lendemain de bril-
lantes funérailles à Duguesclin qui était mort depuis
dix ans, et pour couronner dignement toutes ces folies,
Charles VI, quoique marié depuis plusieurs années,
exigea que la reine fît une entrée solennelle à Paris; il
se mêla lui-même à la foule, et reçut en riant des hor-
des horions qu'on distribuait aux curieux. Le mariage
de son frère le duc d'Orléans avec la riche et aimable Valen-
tine Visconti fut célébré quelque temps après. Cette fois
les fêtes eurent lieu à Melun, mais n'en furent ni moins
belles ni moins coûteuses.

Fatigué un moment du séjour de la capitale le roi vou-
lut visiter son royaume; faire sa chevauchée, selon la vieille
et vénérable coutume des souverains. Il partit en compa-
gnie de son frère, fut reçu avec magnificence à Lyon, fê-
té par les Avignonnais, mais ne rencontra que douleur
et misère dans cette ville de Toulouse autrefois si gran-
de et si opulente. Le duc de Berri et son trésorier Bétizac
y avaient commis d'horribles exactions. Le roi, pour
donner satisfaction aux Toulousains, imagina de faire
condamner le trésorier par l'inquisition et brûler com-
me hérétique. Il revint à Paris par la Champagne que,
par suite d'un pari, il traversa au galop.

Le peuple cependant souffrait cruellement des impôts
que nécessitaient les folles dépenses de la cour. Charles dans
des moments trop rares de repentir et de sollicitude
cherchait les moyens de soulager ses sujets: une fois il renon-
ça même à une taille. De si petits remèdes ne pouvaient
guérir les maux de la France. Elle s'affaiblit de plus en
plus pendant que son roi achevait de se ruiner par
de continuels excès. Dans cet état de choses, les grands
ne désespéraient pas de ressaisir le pouvoir, s'ils réussi-
saient à se débarrasser des Marmousets. On essaya l'as-
sassinat. Clisson fut attaqué un soir dans une rue de
Paris; percé de coups dont aucun n'était mortel il tom-
ba dans la boutique d'un boulanger qui pétrissait
son pain. Les meurtriers s'enfuirent, et leur chef
Craon se rendit auprès de son patron le duc de Bre-
tagne. Le roi était accouru en chemise au bruit de
cet attentat et avait juré d'en tirer vengeance. Le

duc de Bretagne ayant refusé de livrer Craon une expédi-
tion fut résolue. Charles las commanda en personne.
Voilà que dans la forêt du Mans, un homme me
arrête le cheval du roi et lui crie: ne vas pas plus loin
tu es trahi. cette apparition sinistre fait une telle
impression sur l'esprit déjà affaibli de Charles qu'il
devint fou furieux sur le champs; il tue plusieurs
hommes de sa suite, les autres s'emparent de sa person-
ne, le lient sur une charrette et le ramènent à Paris.
Dès lors le pouvoir flotta incertain: c'était à qui
abuserait du seing de cet insensé qui, dans ses moments
lucides, déplorait les folies qui se faisaient en son nom.
Le duc de Berri était de retour à Paris: Jean sans Peur,
duc de Bourgogne, avait pris à la cour la place et le rôle
de son père. une alliance, probablement fondée sur
l'inceste, unissait Isabelle de Bavière et le duc d'Or-
léans. Jean sans Peur était de beaucoup le plus
puissant vassal de la France. ses frères, ses beaux-
frères tenaient presque tout le nord sous leur
domination; mais son influence à la cour était ba-
lancée par la reine; par Valentine Visconti qui,
docile épouse d'un mari infidèle, savait charmer
la fureur de Charles VI; enfin par le duc d'Orléans
qui, malgré ses vices, avait su plaire à bien
des gens. Ce prince se trouve caractérisé dans les
actes du parlement par cette seule épithète: multum
tum astutus. Il était en effet plein d'adresse et
d'esprit. galant et perdu de débauches, les por-
traits de ses maîtresses couvraient les murs de son
cabinet. Il donnait aux femmes, aux artistes, à tout
le monde, ses créanciers exceptés. une fois ayant é-
chappé à un orage qui avait failli le précipiter
dans la Seine, il avait fait vœu de payer ses dettes.
une heure après il y eut 800 personnes dans son
hôtel: il fallut les menacer du gibet pour les faire
sortir. Pour fournir à d'aussi folles dépenses
il fallait des sommes considérables: Le duc d'Orlé-
ans s'en procurait par tous les moyens. Il faisait
cause commune avec les faux monnayeurs; une fois
même il lui arriva d'enlever la nuit, et à main
armée, le produit d'un impôt qu'il venait de faire
décréter. Il essaya une fois pourtant de se faire
homme et de réformer son genre de vie. une armée
fut rassemblée ~~fait~~ par lui pour enlever aux Anglais
~~ce qui~~ leur restait de possessions dans le midi de
la France. Mais retenu à Paris par les fêtes

1607 il ne partit qu'en Automne et l'expédition n'eut aucun résultat. Peu après Jean sans peur en prépara une autre contre Calais qu'il aurait ajouté à ses possessions déjà si considérables. Mais le Duc d'Orléans ne se souciait pas d'agrandir son rival; d'ailleurs il avait besoin d'argent; il retint les sommes destinées à la solde des troupes: il fallut encore renoncer à cette seconde entreprise. Le Duc de Bourgogne revint à Paris, la honte et la rage dans le cœur, et la première chose qu'il apprit ce fut que le Duc d'Orléans se vantait d'avoir gagné les bonnes grâces de la duchesse de Bourgogne et qu'il avait joint son portrait à ceux de ses maîtresses. Dès lors ce fut entre les deux cousins une inimitié mortelle.

Quelques mois après (c'était en 1407) le duc d'Orléans passait un soir par la rue Vieille-du-Temple, précédé de deux laquais et accompagné d'un page. Il avait passé la soirée avec la reine qui relevait de couches. Il était fort gai, fredonnait une chanson et battait sa cuisse de son gant, quand une vingtaine d'hommes armés l'assaillirent au coin de la porte Barbette et mirent ses laquais en fuite. Le prince croyait qu'on en voulait à sa bourse: « Mr! dit-il, Je suis le duc d'Orléans. » « C'est vous justement que nous cherchons, » répondit le chef de la bande. On le précipita de sa mule, on le perça de coups; sa main droite fut coupée; on fit jaillir sa cervelle sur le pavé. Son page se fit tuer sur son corps. Une pauvre femme qui couchait son enfant dans une mansarde en face fut seule témoin de cette horrible tragédie. Quand les assassins se furent assurés que leur victime était bien morte, ils prirent la fuite, éteignirent les lumières sur leur passage et tirèrent des flèches aux fenêtres qui s'ouvraient. On sut le lendemain qu'un homme était venu quelques jours auparavant louer une boutique à l'Image Notre Dame dans la rue des Rosiers et que les meurtriers s'y étaient tenus en embuscade. Le prévôt de Paris, Pierre des Essarts suivit la trace des assassins après le crime jusqu'à la rue Mauconseil où était l'hôtel du du Duc de Bourgogne. Il se rendit à la cour, et après avoir exposé les renseignements qu'il avait déjà réunis, il demanda la permission de faire des recherches chez les particuliers et même dans des hôtels des princes. À ces mots le duc de Bourgogne qui était présent, pâlit, tira

le duc de Berri dans l'embrasure d'une fenêtre et lui dit à voix basse : « Le diable m'a tenté, c'est moi. » « Je viens de perdre mes deux neveux » s'écria douloureusement le vieux duc de Berri. Cependant Jean Sans-Peur quitta la cour, ne retourna à son hôtel que pour prendre un meilleur cheval, sortit de Paris à bride abattue et ne s'arrêta que dans ses états. Mais il ne tarda pas à revenir à la tête d'une force armée, et fit faire par Jean Petit, docteur en Sorbonne, une longue et pédantesque apologie de son crime.



18 avril 1836.





XXIVème Leçon

La Pucelle

Dans la première partie du XVème siècle, la France était réduite à une situation bien critique. Après le sanglant désastre d'Azincourt, le massacre des Armagnacs, le funeste traité de Troyes, les victoires de Henri V et les rapides conquêtes du duc de Bedford au nom du jeune Henri VI, on désespérait du salut de la France. La misère et la dépopulation étaient au comble : hors des villes et des bourgs fortifiés, dit un contemporain, il n'y avait plus de maison debout de Laon jusqu'en Allemagne. L'art paraît atteint d'une caducité semblable : les fabliaux prenaient la place des poèmes ; le maniéré, le précieux des détails remplaçaient dans l'architecture les hardies et sévères proportions des beaux temps de l'art gothique. Les vaines subtilités de la logique avaient étouffé, usé la théologie et la littérature. Il en était à peu près ainsi dans le reste de l'Europe. En Allemagne l'ignoble Wenceslas déposé comme empereur avait survécu dix-huit ans comme roi de Bohême, mais il était mort de terreur lorsque Jean Ziska avait pris les armes pour soutenir et propager les doctrines de Jean Hus et de Jérôme de Prague condamnés par le concile de Constance. La Bohême donnait la première l'exemple d'un royaume chrétien qui se séparait du catholicisme. Le successeur de Wenceslas, dans la double dignité de roi des Romains et de roi de Bohême, Sigismond, luttait avec peine contre ce mouvement d'indépendance et contre les attaques victorieuses des Ottomans (1419). En Italie, chaque république gémissait sous le joug de tyrans ; à l'exception de Florence où la vie n'était pas encore cependant bien active, le mouvement littéraire n'avait pas commencé. C'était néanmoins le pays le plus heureux de l'Europe. L'Espagne, le pays chrétien, catholique par excellence, obéissait aux Juifs et aux Maures. Toutes les places y étaient occupées par eux. L'Espagne n'était plus le pays de la croisade ; elle n'était pas encore celui de l'inquisition. Dans cet état des choses, l'humanité était découragée : la littérature nous peint fidèlement cette situation des esprits. Le plus célèbre écrivain du XVème siècle, Jean Gerson, a bien quelquefois dans

163 r

ses nombreux ouvrages un mouvement fébrile qui ressemble à de la chaleur, mais le plus souvent il est froid, subtil et vide. Le livre le plus remarquable du siècle c'est sans doute l'imitation. On peut le définir: le mysticisme devenu raisonnable. C'est ce double caractère inconnu à tous les autres ouvrages de la même époque qui en fait le grand mérite. Mais l'imitation prêche au fond l'immobilité; c'est un livre excellent pour accomplir le perfectionnement intérieur; mais il ne peut apprendre à agir: un livre comme celui-là ne peut pas renouveler le monde.

La France devait être sauvée par les femmes. Le génie de notre pays c'est avant tout l'inspiration; aussi l'influence des femmes y a-t-elle toujours été très grande. Dès les temps germaniques de notre histoire nous avons les noms de Clotilde, de Brunehilde, de Frédégonde Nanthilde. Plus tard, au XIème siècle, Bertrade fait asseoir à ses pieds son premier époux Foulque d'Anjou et son second mari Philippe 1er. Dans le siècle suivant Blanche de Castille gouverne vingt ans la France. Après la Pucelle, l'influence des femmes semble augmenter encore: c'est la dame de Beaujeu, c'est Anne de Bretagne, c'est Diane de Poitiers. Puis viennent les régences de Catherine, de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche; puis le règne de Mme de Maintenon; enfin le règne plus scandaleux des maîtresses au XVIIIème siècle. On pourrait s'étonner de voir la femme prendre les armes. Mais déjà au XIVème siècle, on avait vu dans la longue guerre pour la succession de Bretagne, Jeanne de Blois et Jeanne de Montfort soutenir avec un courage héroïque les droits l'une de son fils enfant, l'autre de son mari prisonnier. Plus tard, sous Louis XI, une autre femme, Jeanne Hachette, devait défendre Beauvais contre les Bourguignons.

Voilà quel fut le progrès de la femme réelle; voyons quel avait été celui de la femme idéale, de la vierge. La fête de la Purification avait commencé dès le Vème siècle à Constantinople. Là aussi s'était agitée la grande question du Χριστοτόκος et du θεοτόκος. Enfin la vierge avait été déclarée mère de Dieu: θεοτόκος. Mais c'est dans l'occident surtout que le culte de la Vierge avait fait de plus rapides progrès. Au XIème siècle nous voyons établir successivement les fêtes de l'assomption, de la conception, de la présentation, de l'annonciation: La vierge gran-



dissait toujours. à la fin du XIVème siècle eurent lieu les longues querelles de la Sorbonne et des Dominicains relativement à l'immaculée conception ~~de la vierge~~; Le peuple, le roi et le pape d'Avignon s'étaient déclarés contre les Dominicains et pour l'immaculée conception de la vierge qui gagnait chaque jour dans la faveur populaire. La dévotion pour la mère du christ faisait même oublier celle pour Dieu: dans un pèlerinage très fréquenté au XIVème siècle, l'autel de Dieu-le-père ne reçut pas une seule offrande pendant une année; dans le même intervalle, l'autel du Christ reçut 4 francs, et celui de la vierge 900.

Aussi la dévotion populaire espérait-elle au XVème siècle que, si un miracle se faisait, ce serait par la vierge ou par une vierge. Il fallait en effet un miracle pour sauver la France. Les Français avaient perdu tout le nord du ~~Royaume~~. Le pauvre roi de Bourges ne possédait plus que quelques provinces au midi de la Loire. Les Anglais soutenus par les ducs de Bourgogne et de Bretagne venaient de mettre le siège devant Orléans. Cette ville prise, c'était une croyance ~~générale~~ que la France entière serait perdue. L'animosité populaire était grande. Jeanne dit plus tard que dans le village de Domremi il ne se trouvait qu'un seul Bourguignon, et elle avoua que, malgré la douceur de son caractère, elle n'aurait pas été fâchée de le voir tuer. Le siège d'Orléans semblait sur le point de se terminer à l'avantage des anglais: les français venaient d'être défaits à l'ignoble bataille des harengs (1429.)

Jeanne d'arc, fille d'un paysan de Domremi, près de Vaucouleurs, sur les limites de la Champagne et de la Lorraine, se crut appelée à sauver la France. Elle n'avait que vingt ans. Mais les esprits étaient alors pleins de ces merveilleuses histoires de la bible, où les petits et les faibles triomphent des forts et des grands, Judith d'holopherne, le jeune David de Goliath. Puis, dans ce village reculé avait pénétré une vieille prophétie de Merlin qui annonçait que la France, perdue par une femme serait sauvée par une femme. La reine Isabelle paraissait désignée par la première: Jeanne crut qu'elle était la seconde. Situé sur les bords du bois-chesnu, à l'entrée de la forêt des Ardennes, le village de Domremi était un village de bergers: les bergers, suivant les croyances populaires, étaient ordinairement sorciers. La famille de Jeanne portait le nom de Dulis; ce mot de Lis qui se trouvait dans son nom lui paraissait un présage de la destinée qui l'attendait. au milieu de la forêt se trouvait un grand arbre qu'on appelait l'arbre des fées. C'est là que Jeanne allait le plus souvent



garder ses troupeaux; c'était là que lui apparaissaient les visions qui lui annonçaient sa mission; c'est là qu'elle voyait Saint-Michel, Sainte-Catherine et Sainte Marguerite: c'est là qu'elle entendait ses voix, comme elle les appelait, et conversait avec elles. Jeanne était jeune et courageuse; cependant elle n'était pas formée encore; son corps présentait un affaiblissement physique qui sert aussi à expliquer sa conduite. Laborieuse et charitable elle cédait son lit aux pauvres. Dès l'âge de treize ans elle avait cru entendre ces voix mystérieuses qui lui annonçaient sa mission, et, pour être plus libre de l'accomplir, elle s'était vouée à une virginité perpétuelle. Elle avait été demandée en mariage par un jeune homme de Toul; ses parens voulaient qu'elle l'épousât. Elle refusa constamment, et comme le jeune homme se prétendait fiancé avec elle, elle plaida contre lui avec plus de force qu'on ne l'aurait attendu et gagna sa cause. On a dit qu'elle avait été élevée dans une hôtellerie; cela n'est pas impossible; ses parens auraient pu être aubergistes dans leur village; aujourd'hui encore en Allemagne ce métier est rempli par des hommes honorables et instruits; d'ailleurs il est certain que son éducation avait été rude et laborieuse.

Bien persuadée de sa mission Jeanne se fit conduire par un de ses oncles auprès de Robert de Baudricourt qui commandait dans la petite ville de Vaucouleurs au nom de Charles VII. Elle lui annonça sa mission; le capitaine la crut folle et se moqua d'elle. Mais Jeanne ne se rebuta point; elle revint par deux fois à lui avec plus d'instance encore, répétant qu'il fallait absolument qu'elle allât vers le noble dauphin, parce que son seigneur le roi du ciel le voulait ainsi. Deux gentilshommes Jean de Metz et Bertrand de Poulengy crurent les premiers à sa mission, et s'offrirent à la conduire auprès de Charles VII alors à Chinon. Elle prit des habits d'homme, et partit avec ces deux gentilshommes, deux serviteurs, son troisième frère Pierre d'Arc, et deux archers. C'était une entreprise dangereuse de traverser alors une si grande étendue de pays au milieu des troupes de Bourguignons, d'Anglais et de brigands qui se répandaient de tous côtés. Cependant elle échappa à tous les périls: elle imposait à ses guides par quelque chose d'étrange et de majestueux; et telle fut, pendant tout le voyage, la décence et la réserve de sa conduite



qu'elle ne leur fit, disent-ils, jamais l'effet d'une femme. Arrivée à Chinon (24 février 1429) elle fut présentée au roi et le reconnut au milieu de la foule. Charles VII crut à sa mission; la Pucelle, (c'est le nom sous lequel on commença dès lors à la désigner,) prit le roi à part et lui révéla un grand secret. Peut-être s'agit-il de la légitimité plus que douteuse de Charles VII

Des théologiens l'examinèrent à Chinon; renvoyée à Poiti-
ers où siégeait alors le parlement, elle y fut interrogée
par de nouveaux docteurs. Partout elle répondit avec un
bon sens parfait; partout elle confirma ce qu'elle avait
dit déjà à Vaucouleurs sur le caractère divin de sa mission,
sur les ordres que lui donnaient des voix intérieures. On
prit des renseignemens sur sa conduite passée, et ce ne
fut qu'après toutes ces précautions que l'on consentit
à lui obéir. Les prêtres, de cette époque, se montraient
peu favorables à la Pucelle; l'église hiérarchique s'était
toujours montrée malveillante à l'égard des mystiques.
ce fut là une des causes de sa condamnation.

Le roi fit donner à la Pucelle un habit blanc, un
cheval noir, une petite hache qu'elle portait suspendue
à sa ceinture, mais sans jamais s'en servir, et enfin
un étendard sur lequel elle fit graver une croix et au
bas ces deux mots: Jhésus-Maria. Elle partit à la
tête d'une petite armée réunie à Blois et destinée à in-
troduire des secours et des vivres dans Orléans. Arrivée
devant cette ~~femme~~ ville, elle força les soldats à renvoyer les
femmes de mauvaise vie qu'ils conduisaient avec eux, à
se confesser et à communier; elle se mit à la tête d'une
procession pour implorer le secours du ciel. Les Anglais
n'osèrent l'attaquer; elle les somma au nom de Messi-
re (c'est ainsi qu'elle appelait Dieu,) de quitter la
France, s'empara de quelques bastilles et de quelques
forts qu'ils avaient élevés autour de la ville, et secon-
dée par le Bâtard, entra dans Orléans. Les bourgeois
et les soldats qui défendaient la ville sont alors remplis
d'enthousiasme; les anglais ne se défendent plus qu'fai-
blement. Jeanne les attaque sans cesse; les harcèle, les pour-
suit, les frappe de terreur. Cependant au milieu des hor-
reurs de la guerre, elle conservait toujours la tendresse
et la sensibilité d'une femme. Un anglais, Guillaume
Gladesdale que les Français nommaient Glacidas, lui ayant
un jour dans une sortie adressé des paroles injurieuses,
Jeanne se mit à pleurer; elle pleura de même d'une
légère blessure qu'elle avait reçue à la main; elle pleura
encore lorsque ce même chevalier anglais eut été tué.
Sa conduite était admirable de pureté et de religion: elle
entendait jusqu'à trois messes par jour, se confessait
et communiait souvent; elle priait avec ferveur; elle
ne vivait qu'avec les femmes dont la conduite était
la plus vertueuse. Cependant elle entendait toujours
les voix; toujours elle avait des visions. Un jour qu'elle
s'était jetée sur un lit pour prendre du repos, elle se ré-
veilla tout à coup, s'écriant que les anglais attaquaient
la porte Bourgogne; elle s'arma à la hâte, courut
à leur rencontre, et les repoussa. Une autre fois com-
me les Français faiblissaient dans leur attaque, elle

se retira du combat et se mit à prier. L'armée retourna à la bataille avec une nouvelle ardeur et attribua les succès aux prières de la Pucelle. Sa sensibilité était vivement excitée à la vue des malheurs de la France: « le cœur me saigne, dit elle un jour, quand je vois couler le sang d'un français. » C'est le premier mot où l'on voie paraître le sentiment de la nationalité.

Le 8 mai 1429 les anglais battus dans toutes les sorties levèrent le siège d'Orléans. Jeanne qui regardait alors le premier objet de sa mission comme accompli, se rendit à Tours auprès de Charles VII et lui proposa de le conduire à Reims pour l'y faire sacrer. Telle était la confiance qu'inspiraient ses premiers avantages qu'on ne douta pas du succès de cette nouvelle entreprise. Déjà la conquête de l'Orléanais avait suivi de près la délivrance d'Orléans. Jargeau, Beaugency, Meun sur Loire ouvrirent leurs portes à l'armée royale. Jeanne rejoignit ensuite le connétable de Richmond et les principaux officiers de Charles VII, Beaumanoir, La Hire, Saintrailles. Les anglais furent vaincus à Patay dans la Beauce; Talbot et Scales furent faits prisonniers: Suffolk était déjà tombé entre les mains des Français. (18 juin.) Les anglais étaient découragés; la Pucelle en profita pour conduire le roi vers Reims. L'armée s'empara d'Auxerre, de St. Florentin, de Troyes. C'est devant cette ville qu'elle éprouva d'abord une légère résistance de la part des anglais; mais cet unique obstacle que le roi trouva dans sa marche fut bientôt franchi, et Charles entra dans Reims le 16 juillet. Le roi ayant été solennellement sacré dans cette ville, Jeanne crut que sa mission était finie: elle ne devait, disait-elle, durer qu'un an. Elle demanda à retourner auprès de ses parens: on ne le lui permit pas. Dès lors elle eut de tristes pressentimens de sa fin prochaine. Elle écrivit à son père et à sa mère pour leur demander pardon de les avoir quittés: un jour elle s'attendrit dans la cathédrale de Reims au milieu d'une troupe d'enfans: « mes enfans, leur dit-elle, pleurez sur moi; car je mourrai bientôt. » D'ailleurs elle commençait à être odieuse aux gens de guerre; elle défendait au brave La Hire lui-même de jurer; elle le forçait d'aller à confesse. Elle écartait les filles de joie qui vivaient avec les soldats: un jour son épée qu'elle avait prise derrière l'autel de sainte Catherine se brisa entre ses mains pendant qu'elle chassait une de ces femmes de l'armée. Ce fut un triste présage: l'épée qu'on lui donna ne pouvait remplacer celle qui avait fait de si grandes choses.



Cependant elle continua de combattre; blessée grièvement au
siège de Paris, ce fut le commencement de ses malheurs.
Elle se jeta ensuite dans Compiègne que assiégeaient les
Anglais. Le 24 mai 1430, elle fit contre eux une vigoureuse
sortie; mais elle se laissa entraîner trop loin par
son cheval, et lorsqu'elle revint vers la ville elle trouva
les barrières ~~le~~ fermées gouverneur Guillaume Flavy était, dit-on,
jaloux de ses succès. Elle tomba entre les mains de Jean
de Luxembourg qui l'envoya au château de Beaurevoir
en Picardie où elle fut humainement traitée par les dames
de sa famille. enfermée dans une tour elle tenta de s'évader,
mais elle tomba, fut saisie, et bientôt livrée aux Anglais.
le duc de Bedford, au nom de Henri VI, et le duc de Bour-
gogne avaient sommé Jean de Luxembourg de la remet-
tre entre leurs mains moyennant rançon. Le comte était
forcé d'obéir: c'était la loi féodale. entre les mains
des anglais son sort n'était pas douteux. L'université
le clergé lui étaient contraires; leur haine se joignait
au ressentiment qu'éprouvaient les Anglais de leurs
nombreuses défaites. cependant ce ne fut qu'au bout de
six mois qu'on la conduisit à Rouen pour y être jugée
comme sorcière par l'autorité ecclésiastique. L'évêque
de Beauvais, Pierre Cauchon, y instruisit son procès
qui ne commença que le 12 janvier 1431. les formes
suivies dans cette affaire furent bien en apparence les
mêmes que dans les procès ordinaires de sorcellerie; ce-
pendant il y eut presque en tout une monstrueuse
iniquité.

L'évêque Cauchon était un théologien habile, un
prêtre zélé; mais un homme dur et farouche. Il agis-
sait autant par haine ecclésiastique que par soumission
pour les Anglais. une première irrégularité du procès
c'est le défaut de publicité; on soupçonne les juges d'avoir
falsifié les lettres écrites sous la dictée de la Pucelle; elle
les en accusa elle-même. les interrogatoires des témoins
furent supprimés quand ils étaient favorables à l'ac-
cusée; les clercs de l'évêché furent appelés comme juges;
mais plusieurs n'arrivèrent qu'à la fin du procès et
prirent part à la condamnation sans avoir assisté à
tout le cours des débats; plusieurs se retirèrent indignés
avant la fin, et furent remplacés par d'autres juges


mieux disposés en faveur des anglais mais qui n'avaient
pas suivi le commencement de l'affaire. On rejeta l'ap-
pel que Jeanne avait formé d'abord au pape, puis
au concile alors assemblé à Bâle; on lui refusa le tri-
bunal mi-parti de Français et d'Anglais qu'elle de-
mandait; on fit enfin de toutes les pièces de l'accusati-
on un extrait infidèle sur lequel on opéra et dans le-
quel on résuma douze charges. on plaça dans sa prison

un prêtre nommé Nicolas Loiseleur qui trahit sa confiance et
lui conseilla de rétracter les sortilèges dont on l'accusait. C'était
s'avouer coupable; elle le fit, mais sans bien savoir ce
qu'elle faisait. Cependant malgré tout cela il n'y avait
pas encore moyen de l'envoyer à l'échafaud: on la condam-
na le 23 mai 1431 « à chartre perpétuelle avec pain de
douleur et eau de tristesse; » c'étaient les termes consacrés
pour indiquer une réclusion perpétuelle. À la lecture de cet
arrêt, les Anglais qui voulaient sa mort témoignèrent
leur indignation: « laissez faire, leur dit Cauchon, nous trou-
verons bien moyen de la reprendre sur un autre point. »
Cependant les anglais étaient impatients; des scribes cachés
s'occupèrent de recueillir toutes ses conversations; on espé-
rait pouvoir ainsi la faire condamner comme relapse. Ils
tentèrent même, dit-on, de l'empoisonner. Enfin ils eu-
rent recours à un autre moyen plus sûr. On avait défen-
du à Jeanne dans sa condamnation de reprendre des
habits d'homme, et la duchesse de Bedford lui avait
envoyé un habillement complet de son sexe. Mais on le
lui enleva pendant la nuit, et on mit dans sa prison
ses anciens habits d'homme. En même un soldat entra
dans sa chambre; pour échapper à ses violences Jean-
ne reprit les habits qu'elle avait sous la main. Aus-
sitôt on entra dans sa chambre, on constata le fait.
Le supplément d'instruction ne fut pas long; le mardi
29 mai, elle fut condamnée à mort comme relapse
et le lendemain brûlée, à neuf heures du matin, sur
la place du Marché-Vieux à Rouen.

La procédure de Jeanne d'Arc est injustifiable sans
aucun doute; mais au fond les anglais avaient raison.
La défense de porter des habits d'homme faite aux femmes datait
du IIIème siècle; elle avait été fréquemment reproduite
par les conciles. D'autre part la Pucelle avait dit
qu'elle préférerait obéir à ses voix intérieures plutôt
qu'à l'Église. C'est là précisément ce que disent tous
les hérétiques. Évidemment la loi écrite était
contre elle; c'est du reste le cas dans lequel se trou-
vent tous les grands rénovateurs: Socrate, le Chri-
st. Dans le duel régulier de la loi écrite et de l'ins-
piration, la première l'emporte d'abord ordinai-
rement et envoie à la mort ceux qui l'ont violée.
En cela la loi écrite n'a pas tout à fait tort:
si les doctrines que les réformateurs ont prétendu
introduire sont utiles, leur mort ne fait qu'à
en hâter le développement; si, au contraire, elles
sont funestes, elles périssent avec eux.

La Pucelle est en un sens le dernier martyr
religieux et le premier martyr patriotique. Les
protestants ont eu quelque chose de rigide et d'aus-
tère qui touche beaucoup moins. Il y avait bien

dans la Pucelle un côté qui était tout féminin; c'est cette
sensibilité, cet enthousiasme dont elle donna tant de preuv
mais il y avait aussi dans son caractère quelque chose
de violent et de colérique qui devait être expié. Elle n'a
vait pas versé le sang; mais elle l'avait fait verse
elle en devait être punie.

Cependant lorsqu'on parcourt ses longs interroga
toires, lorsqu'on lit les questions captieuses que lui a
dressaient ses juges et ses réponses pleines de sens, de p
reté et de bonne foi, on se sent pénétré pour elle d'une
profonde admiration. On l'interroge sur son étendard:
« Je le portais, dit-elle, au lieu de lance pour éviter de t
« quelqu'un: je n'ai jamais tué personne. » Et puisqu'on
on voulait savoir quelle vertu elle supposait dans cette
bannière, elle répondait: « Je disais: entrez hardiment par
« les anglais, et j'y entrais moi-même. » On lui parle
du sacre de Reims où elle avait tenu son étendard
près de l'autel: « Il avait été à la peine, c'était bien
« raison, dit-elle, qu'il fût à l'honneur. » N'est-ce pas la
ruse des Pharisiens avec Jésus-Christ? Êtes-vous en
état de grâce? lui demandèrent un jour ses j
Cette question était insidieuse: si elle affirmait, on lu
répondait qu'un chrétien ne peut jamais être sûr de l
Grâce de Dieu; si elle niait, alors on pouvait la con
damner d'après ses aveux mêmes. « Si je n'y suis, rép
« dit-elle, Dieu veuille m'y mettre; si j'y suis, il veu
« m'y tenir. » Simple et sublime réponse qui ne ser
pas déplacée dans l'évangile même!

Charles VII paraît n'avoir rien fait pour sauv
La Pucelle: le peuple se montra plus reconnaissan
à son égard; pendant long-temps il refusa de croi
à sa mort. Du reste, les Anglais n'obtinrent pas le
résultat qu'ils espéraient de son supplice: Vingt-d
ans après son exécution Bordeaux tomba entre
mains des Français, et les Anglais chassés de tout
parts, battus sur tous les points, ne conservèrent
plus en France que la seule ville de Calais (145

19 avril 1836.

XXVème Leçon



Louis XI.

Le prince qui le premier mérite de trouver place dans l'ordre moderne est certainement Louis XI. en lui se sont réalisés d'une manière complète cette intelligence des affaires et ce caractère politique dont nous avons déjà rencontré plusieurs traits dans Philippe le Bel et Charles V. Entre ce dernier et Louis XI il y a cette différence, que Charles V se trouve à la tête d'une résistance contre l'étranger, et que Louis XI se fait le chef des villes contre la noblesse. Le premier, entouré de ses chevaliers et de ses grands officiers figure encore comme un roi du moyen-âge. Le second a soin de se tenir dans une simplicité et une mesquinerie tout à fait bourgeoises. Le grand but de Louis XI, comme celui de tous les princes ses contemporains, c'est d'assurer l'intérieur, de réunir toute la force du royaume dans la main d'un monarque, et de préparer ainsi l'action extérieure des états européens. en effet, après l'administration habile et rusée de Louis XI, de Ferdinand le Catholique, de Henri VII, d'Iwan III, viennent les règnes plus brillans et tout extérieurs de François 1er, de Charles-Quint d'Henri VIII, d'Iwan IV.

La grande affaire alors c'est l'Italie. C'est par elle que s'engage l'histoire moderne. Dernier reflet du monde antique dont elle affecte de garder les traditions, l'Italie est alors la seule puissance en Europe dont la désunion augmente à mesure que les autres états se fortifient par l'union intérieure. Il est facile de prévoir ce qui va suivre. L'Italie, au milieu de la barbarie féodale dont le XVème siècle portait encore l'empreinte offrait le spectacle d'une vieille civilisation. à Venise, un commerce immense, des arsenaux qui occupaient 50000 hommes; à Florence, des prodiges de peinture et de sculpture, une littérature riche et brillante, un prince magnifique et prodigue, des fêtes et des mascarades; à Rome, l'autorité antique de la religion, les grands souvenirs du monde romain, l'érudition assise sur la chaire de saint Pierre. Voilà ce que l'Italie offrait à l'étranger émerveillé. Mais cette splendeur ne servait qu'à parer les symptômes d'une décadence générale. La papauté n'était plus bientôt qu'une petite puissance temporelle; la munificence de Laurent de Médicis préparait la banqueroute de Florence; les revenus de Venise diminuaient de plus de 100000

ducats; partout de petits tyrans, partout des capitaines de condottieri, indisciplinés et pillards, vendus au plus offrant. Les efforts pour restaurer la liberté antique ne faisaient qu'accroître le malaise général. enfin la littérature violente et pédantesque des Philelphe et des Pontanus, la corruption des moeurs mêlée à l'odieux Machiavélisme des Sforza, annonçaient le dépérissement du caractère national.

Quel devait être le conquérant de l'Italie? le Turc, le Français ou l'Espagnol? La maison d'Anjou léguait à la couronne de France ses prétentions sur le royaume de Naples qui devait lui être disputé par Ferdinand d'Aragon. Les Turcs avançaient toujours vers l'occident. L'Europe avait appris avec douleur, mais sans s'émouvoir, la chute de Constantinople. Bientôt Venise allait apercevoir de ses lagunes les flammes de l'incendie porté par la cavalerie du sultan jusqu'au river de la Piave (1479.), et cent vaisseaux turcs prenaient Otrante dont le gouverneur était scié en deux (1480.) Florence retentissait alors de la voix prophétique du dominicain Savonarole, qui annonçait à l'Italie les châtimens de Ninive et de Babylone.

Cependant le reste de l'Europe se dégageait de l'anarchie féodale. Le pouvoir monarchique se fortifie, le privilège fait place à l'égalité civile. C'est en France surtout que ce mouvement est sensible, c'est en France que nous trouvons le type des princes de cette époque. Le vrai roi politique, le Machiavel couronné, ce ne sera ni Ferdinand, ni Henri VII, mais bien plutôt Louis XI. Il est vrai que cette politique dans l'enfance ne connaît encore que la violence et la perfidie. Les rois d'alors sont bien souillés; cependant ils valaient en somme infiniment mieux que les seigneurs féodaux. Un comte d'Armagnac faisait pendre les huissiers du parlement, épousait sa soeur, battait son confesseur quand il refusait de l'absoudre. On avait vu pendant 3 ans, le frère du duc de Bretagne demander du pain aux passans à travers les barreaux de sa prison, jusqu'à ce que son frère le fît étrangler. Les rois sans doute n'avaient pas une moralité plus pure et des principes personnels plus arrêtés: mais au moins représentaient-ils un intérêt plus général. Le système féodal était devenu le fléau de l'Europe. « Les seigneurs, dit Olivier de la Marche, écrasaient « le peuple d'impôts et insultaient à sa misère « par d'excessives et outrageuses dépenses. »

178

C'est vers le roi que se tournaient les espérances du pauvre peuple; c'est de lui qu'il attendait quelque soulagement. Louis XI se chargea de la cause du peuple, non par pitié et beau dévouement, mais parce qu'il y trouvait son compte et que la cause du peuple était la cause du roi.

Si on met son règne en regard des grands événements qui l'ont précédé, c'est un fabliau après un poème, l'avocat Patelin après une tragédie; c'est encore, si l'on veut, la fable populaire alors de maître Renard et de maître Isengrin. La mesquinerie de son entourage et de son équipement contraste singulièrement avec la fastueuse prodigalité de la maison de Bourgogne. Ici c'était un luxe de fêtes, de tournois, de banquets, de mascarades allégoriques, une surabondance de viandes et de vins incroyable. Dans un repas que Philippe le Bon donna à Lille, on servit 48 plats dont chacun se composait de 48 mets différens. Il faut voir dans Olivier de la Marche le long récit de ce somptueux banquet, à la suite duquel Philippe fit apparaître l'image de l'Église désolée. Au milieu de toute cette pompe, une grossièreté presque barbare dont le génie orgiastique de la peinture flamande peut donner quelque idée.

Le duc de Bourgogne était alors le véritable chef de la féodalité. Plus riche qu'aucun roi de l'Europe, il réunissait sous sa domination des provinces françaises et des états allemands, une noblesse innombrable et les villes les plus commerçantes de l'Europe. Mais dans la réalité c'était une puissance peu durable. Il est difficile de contredire ainsi la géographie et de faire une seule nation de dix peuples dont la langue, le droit, les constitutions diffèrent. On avait autrefois voulu faire un état, sous le nom de Lotharingie, de cette longue bande qui s'étend depuis l'embouchure du Rhin et celle de la Meuse jusqu'à l'embouchure du Rhône, entre ce fleuve et les Alpes. Charles le Téméraire eut la même idée; il y perdit ses armées et sa vie. Philippe le Bon s'était contenté de dépenser et de se donner du bon temps. Son fils devait agir, s'efforcer de grandir et tomber. Les richesses de la maison de Bourgogne étaient en effet assez grandes pour des fêtes, mais trop petites pour combattre la France, l'Allemagne, la Suisse et la Lorraine.

Quelle était la situation du roi de France ? Les Anglais
s'étaient retirés chez eux et étaient assez occupés par la
guerre des Deux Roses. La royauté s'était ~~[illegible]~~ améliorée,
fortifiée par Charles VII, et ce prince habilement diri-
gé avait trouvé moyen de louvoyer paisiblement contre
l'ancien esprit chevaleresque et l'influence populaire
qui commençait à se manifester par les légistes et les
marchands. Il avait auprès de lui le représentant de
cette petite noblesse qui, à défaut d'honneur chevaleres-
que, avait beaucoup de bon sens : c'était Antoine de
Chabannes, sire de Dammartin. La fin du règne de
Charles VII fut troublée par des querelles avec son fils.
Celui-ci ne pouvait souffrir les favoris de son père,
et peut-être tout soupçon n'était-il pas déraisonna-
ble. Louis était homme d'esprit, mais avait mauvais
cour. Sa jeunesse fut très dure et ne contribua pas
peu à lui aigrir le caractère. Son père qui voulait se
débarrasser des grandes compagnies l'envoya à leur tête
contre les Suisses. Ce petit et rude peuple montagnard
lui fit perdre à Saint-Jacob sur Birse une partie
de ses troupes. Louis se révolta et fut exilé par son
père dans le Dauphiné. Là il se mit à écrire. Comme
Frédéric le grand dont, au reste, il n'avait pas tou-
tes les qualités, Louis était auteur. Il composa le
Rosier des guerres, et nous avons de lui des lettres
charmantes et pleines d'esprit. C'est la vraie prose
française, nette et intelligente avec l'expression juste
et précise. Menacé dans sa retraite, il s'enfuit
à la cour du duc de Bourgogne, se faisant ainsi
son client et presque son futur vassal. Le duc le
lui fit bien sentir lorsqu'à la mort de Charles
VII (1461) il insista pour reconduire Louis dans la capi-
tale de son royaume. Le nouveau roi faisait à côté
de lui triste figure. Sur 27 provinces qui compo-
saient l'ancien royaume de France, il n'en avait que
12. Il ne possédait ni les rivières ni les monta-
gnes. La haute Seine était au duc de Bourgogne
ainsi que la Somme ; la Loire, aux seigneurs ; les
Cévennes et les Pyrénées au duc de Bourbon, aux
comtes d'Armagnac, d'Albret, de Foix. Les ports
les plus importants, c'est-à-dire, ceux du Nord et de
la Picardie ne lui appartenaient point. Le Havre
n'existait pas encore, et Calais était aux Anglais.
Ceux-ci, alliés de la Bourgogne, avaient pour ainsi
dire plusieurs portes toujours ouvertes sur la
France. Enfin le roi n'avait point les campa-
gnes qui, jusqu'aux murs de Paris, étaient sous
la main des seigneurs. Il ne lui restait que les
villes. Encore devait-il craindre de les indispo-
ser par l'argent qu'il serait forcé de leur demander,

174

n'ayant pas où prendre ailleurs. Louis avait-il au
moins la force militaire? Son père avait bien institué
les francs archers, espèce de garde nationale qui
s'exerçait tous les dimanches, mais c'était la plus
inutile et la plus peureuse milice que l'on pût voir.
Il y avait bien aussi une compagnie permanente de
1500 lances, mais il fallait la payer, et elle était rare-
ment au complet.

Lors donc qu'à son entrée à Paris les seigneurs
exigèrent de Louis XI la promesse de céder la Norman-
die, il fut forcé d'accorder. Mais il imagina de donner
à deux à la fois, aux ducs de Bourgogne et de Bre-
tagne. C'était ne rien donner du tout.

Louis annonça de bonne heure l'intention de se
défaire des grands feudataires. Il commença par une
mesure très honorable, mais peu politique. Ayant
rassemblé tout à coup une somme considérable, il offrit
à Philippe le Bon de lui racheter les villes de la Somme.
Le duc ne pouvait refuser; c'était une des stipulations
du traité d'Arras. Charles le téméraire, alors comte de
Charolais, vivement irrité de cette convention, ne la par-
donna jamais au roi de France. Pour payer ces villes, Louis
avait besoin d'argent; il établit de nouvelles gabelles
et voulut les lever même en Bourgogne. Autant aurait
valu les lever en Allemagne. Louis avait la politique
italienne; il se piquait d'imiter les Sforza, mais il a-
vait en même temps l'impatience française. Il continua
donc à indisposer ainsi les grands seigneurs contre lui:
le duc de Bretagne, en essayant de lui ôter les droits ré-
galiens; le duc de Bourbon et son frère, en leur enlevant,
à l'un le gouvernement de Guienne, à l'autre celui du
Berri; enfin il donna Gênes aux Sforza et avec raison
car ce n'était qu'un embarras; mais la maison d'Anjou
avait réclamé cette ville et c'était un ennemi de plus.

Ce n'est pas tout; Louis mécontente la petite noblesse en lui
enlevant le droit de chasse, les villes en doublant les tailles,
le clergé en ordonnant un cadastre de ses biens. Il n'im-
posait pas les terres ecclésiastiques, mais il voulait
savoir ce qu'il y avait à prendre. Au bout de 4 ans, en
1465, Louis XI se trouvait avoir tout le monde contre lui.
Le comte d'Armagnac et le duc d'Alençon auxquels
le roi avait sauvé la vie sous le règne précédent, les
ducs Jean de Calabre, de Bourbon, de Nemours, le
sire d'Albret, le comte de Dunois, forment avec le
duc de Bretagne et le comte de Charolais, la ligue du
bien public. Jamais ligue ne mérita moins son nom.
~~C'était~~ Déjà beaucoup cependant que les seigneurs décla-
rassent que le peuple était le but du gouvernement.

Il fallait alors que Louis promît tout ce qu'on vou-
lait. Il déploya dans cette circonstance une habileté ra-
re. Il commença par mettre la main sur le duc de
Bourbon, l'effraya, le détacha de la ligue. Il revint
ensuite pour combattre les Bourguignons avant

l'arrivée du duc de Bretagne; mais il apprend que la Normandie va se soulever. Il y court et en rapporte de l'argent. Paris réclamait sa présence; les habitans allaient traiter. Louis livra bataille à Montlhéri au comte de Charolais. On avait si bien oublié la guerre depuis l'expulsion des Anglais qu'à l'exception d'un petit nombre de corps, chaque armée s'enfuit de son côté. Le comte de Charolais resta maître du champ de bataille presque seul. Cependant le duc de Bretagne s'avançait. Celui de Bourbon était rentré dans la ligue. Louis flatta, promit et obtint la paix. Elle fut conclue à Conflans en 1465. Il devait céder à son frère la Normandie, et à défaut, la Champagne. De toute manière, cet arrangement plaisait beaucoup au duc de Bourgogne qui aurait ainsi communiqué avec la Bretagne ou avec la Flandre. On promit aussi au comte de Charolais la reddition des villes de la Somme, à tous les autres des places fortes, des seigneuries, des pensions. Ce fut un véritable pillage de la France. Ici commence la comédie. Louis avait fait des restrictions mentales. Il dompte son humeur, devient patient. Il va chercher ses ministres parmi ses ennemis, pourvu qu'ils soient habiles, ainsi Dammartin. Il emploie même des moyens honteux, indignes de son caractère royal. Il s'abaisse devant le comte de Charolais qui allait devenir duc de Bourgogne (1466.) Il flatte les bourgeois, s'habille comme eux, fait avec eux à pied le chemin de Saint-Denis, devisant avec l'un et avec l'autre, et revient souper dans leur maison, ou tient leurs enfans sur les fonds du baptême. Ses confidens, comme ses maîtresses, il les prend parmi les bourgeois.

Mais quelle que fut l'humiliation de Louis XI et sa faiblesse, il avait pour devers lui une chose durable, la royauté, le droit. Il n'avait qu'à attendre, qu'à tromper. Il commença par ne tenir aucune de ses promesses; il fit annuler par les états de Tours (1466) le traité de Conflans, reprit la Normandie, pendant qu'une révolte de Liège occupait Charles-le-Téméraire et ne donna pas la Champagne.

Le duc de Bourgogne perdit patience. Sa mère, portugaise, lui avait transmis la fougue des hommes du midi; il s'avança avec une forte armée: toute résistance était impossible. Louis ne s'effraie pas et va au-devant de lui, comptant sur les agens qu'il a envoyés pour exciter une nouvelle révolte à Liège. Mais il ne pensait pas que le résultat serait si prompt, de telle sorte que, pendant que le roi est venu lui-même conférer avec Charles à Péronne, celui-ci apprend le soulèvement des Liégeois. La fourberie de Louis devint alors une imprudence. Le duc était dans une fureur inexprimable. Le duc d'Argenton, sire de

Comines, fit beaucoup dans cette occasion pour la vie du roi; il n'était pas porté à aimer Charles le Téméraire qui lui avait jeté sa botte au visage. C'est cet outrage qui l'aurait décidé à passer à Louis XI. Il déserta seul, mais avec les secrets de son maître. Y avait-il bien là trahison? D'après la loi féodale le roi était son seigneur souverain.

Charles tira de Louis une vengeance atroce pour quiconque aurait eu du cœur. Il lui ordonna de mettre la main à la destruction de Liège. Mais le roi s'y prêta de bonne grâce, et quand l'exécution fut terminée, il alla demander à Charles la permission de partir, après avoir promis tout ce qu'on voulait. Il est inutile de dire qu'il ne tint rien. Mais cette fois ses ennemis eurent recours à de plus grands moyens. Charles n'agit plus comme seigneur de France mais comme puissance indépendante. Une coalition de l'Angleterre, de la Bourgogne et des feudataires se forma contre lui. Tout semblait indiquer que Louis n'échapperait pas. « Les rets sont tendus, le cerf est pris. » disait le comte d'Armagnac. Son frère mourut sur ces entrefaites. Il est possible que Louis l'ait fait empoisonner. Dans la théorie du droit divin, c'était une idée admise que les rois étaient juges sans jugement, sans appel. La confédération n'en subsista pas moins. Le duc de Bourgogne entra en France avec un manifeste effrayant. Il débuta par une épouvantable massacre à Nesle. C'était indisposer les villes contre lui et provoquer la résistance. Beauvais fit une défense héroïque sous les ordres de Jeanne Hachette. Cette campagne sans résultat fut suivie d'une autre plus formidable; les Anglais arrivaient. Edouard IV avait terminé les guerres des deux Roses et il amenait avec lui en France de riches bourgeois de Londres, chargés de tenir les mains à la guerre. Cependant les anglais ne voyaient pas arriver le duc de Bourgogne, et le connétable de St Pol qui ~~s'était [illegible]~~ Saint-Quentin les reçut à coups de canon. Au contraire Louis XI vint à eux pacifiquement, leur fit fête, les traita à table ouverte dans Amiens, conclut avec Edouard la paix de Pecquigny, puis se vanta d'avoir renvoyé les anglais avec 500 pièces de vin. Mais ils emportaient l'honneur de la France. Louis s'était soumis à un honteux tribut à titre de pension au roi d'Angleterre; il ne prenait même pas dans le traité le titre de roi de France. (1475.)

Le duc de Bourgogne ne vint trouver le roi d'Angleterre que pour se brouiller avec lui. Il avait alors un autre projet. c'était de conquérir tout le cours du Rhin faire un électeur de Cologne, avoir la Lorraine et s'étendre en Suisse. Il avait d'autre part le Bas Rhin. Il ne lui aurait plus manqué que l'Alsace, qu'il acquerrait de même plus tard. Il eût été alors roi du Rhin. Le Rhin est l'artère de l'Europe occidentale. c'est là que les puissances de l'Europe ont accumulé leurs forces. Mais il fallait que le projet plût aux Flamands et ceux-ci ne se souciaient pas de se sacrifier à la gloire de Charles le téméraire. Ce prince commença par le siège de Neuss dans l'électorat de Cologne: il s'y épuisa. 100,000 allemands, cette nation si difficile à remuer, accoururent au secours de Cologne; la ville des onze mille vierges tomber au pouvoir des Welches!

Charles fut obligé de reculer. Alors il fit une tentative désespérée. Il attaqua dans leurs montagnes la meilleure infanterie de l'Europe, les Suisses. Défaire les Suisses, c'eût été constater sa supériorité dans l'Europe entière; quelque imprudente que fût cette entreprise, elle était belle et politique.

Le téméraire alla heurter les Suisses à Granson. Il y perdit la confiance de ses troupes; poursuivit les Suisses à Morat et y perdit son armée. à Nancy il perdit la vie (1477.) Les détails de cette catastrophe ont fourni à M. de Barante un grand et admirable récit. c'est le triomphe de l'école pittoresque. Il faut lire dans Comines l'effet produit à la cour de Louis XI la nouvelle de la mort de Charles. Louis envoya aussitôt Comines dans les deux Bourgognes avec autorisation d'arrêter tous les courriers sur sa route et de lire leurs lettres. Comines était aussi habile politique que grand écrivain. Louis avait bien su l'apprécier. Le roi s'empara de la Bourgogne et de l'Artois; bientôt après, le vieux René étant mort, il réunit la Provence et l'Anjou. Il abandonnait la Franche-comté, mais par le traité d'Arras (1482) elle devait former la dot de Marie, fille de Charles le téméraire promise au dauphin. Mais ce mariage ne se fit pas; les flamands donnèrent la main de leur souveraine à Maximilien d'Autriche. Le dauphin épousa Anne de Bretagne et réunit cette province à la couronne.

Le règne de Louis XI se continua prospère jusqu'en 1483 où il mourut au château de Plessis-lez-Tours.

XXVIème leçon

Charles VIII

Le règne de Louis XI avait été comme une seconde fondation de la monarchie. Sur 27 provinces dont elle se composait à sa mort, Louis en avait réuni 19 à la couronne, et ces provinces sont les plus importantes. En fondant des parlemens à Bordeaux, à Grenoble, à Dijon, il avait multiplié les représentans de l'autorité royale et affaibli d'autant la féodalité. Il ne s'était pas borné à introduire l'unité dans la monarchie, il avait voulu encore y introduire l'ordre. Il organisa l'administration judiciaire; il permit aux bourgeois de Paris de porter des armes et d'acquérir des fiefs nobles. Sous son règne, le peuple avait commencé à prendre une vie propre. L'infanterie Suisse avait montré qu'elle était la force du peuple. La cavalerie n'était que l'arme féodale

A la mort de Louis XI, il y eut une réaction passagère de la noblesse. Les seigneurs obtinrent d'Anne de Beaujeu divers changemens. Les états, de leur côté, demandèrent à s'assembler tous les deux ans. Anne promit et ne tint pas sa promesse. Elle ne pouvait la tenir, car il ne s'agissait pas alors de constituer la liberté, mais plutôt l'ordre. La régente le comprit et continua Louis XI. Les impôts furent diminués d'un tiers; le duc d'Orléans voulut disputer la régence, il fut vaincu. En même temps la réunion de la Bretagne à la couronne était préparée par le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII. Dix ans après, le jeune roi devenu homme, entouré de jeunes seigneurs impatiens, comme lui, de faire la guerre, de prêter peu favorables aux actes de Louis XI, rendit l'Artois et la Franche-Comté à Maximilien, et le Roussillon à Ferdinand le Catholique, pour obtenir leur neutralité et préparer tout pour une guerre en Italie.

Elle était vieille cette expédition d'Italie. Charles d'Anjou l'avait commencée au XIIIème siècle, et il y avait long-temps que cette maison poursuivait ses prétentions sur le royaume de Naples. On ne croyait pas alors que l'Espagne fût capable de le disputer à la France et tout le monde pensait que Charles

VIII devait l'emporter sur la maison d'Aragon. La maison de [illegible] réclamait Naples comme son héritage depuis que René d'Anjou lui avait cédé ses droits.

Rien n'était plus naturel que l'expédition de Charles VIII. Toutes les chances de succès étaient pour lui. L'Espagne était épuisée par sa dernière lutte contre les Maures. La découverte de l'Amérique ne portait pas encore ses fruits; l'empire d'Allemagne était très pauvre; le duc de Milan, le parti de la liberté à Florence et à Pise appelaient les Français.

Quelle était à cette époque la situation de l'Italie? nous l'avons déjà indiqué dans la leçon précédente, mais il est bon d'y insister encore. Au milieu de la barbarie féodale dont le XVème siècle portait encore l'empreinte, l'Italie offrait le spectacle d'une vieille civilisation. Elle imposait aux étrangers par l'autorité antique de la religion, par les pompes de l'opulence et de l'art. Venise faisait alors presque tout le commerce de la Méditerranée. Florence était sa rivale; mais les folles prodigalités des Médicis préparaient la banqueroute de Florence, pendant que le dur gouvernement de Venise tarissait les sources intérieures de sa prospérité. Le monopole échappait à Venise, et ses ouvriers sortant de son sein allaient porter ailleurs leur industrie. On cultivait les arts avec passion à Milan, à Florence, à Ferrare, à Mantoue. À Rome, l'érudition siégeait au Vatican avec Pie II. Cette culture universelle des lettres semblait avoir humanisé les esprits. Mais la douceur apparente des mœurs n'était autre chose que l'affaiblissement du caractère national. Les guerres, moins sanglantes, n'en étaient que plus longues et plus ruineuses. Les Condottieri promenaient à travers l'Italie des troupes indisciplinées, toujours prêtes à passer sous le drapeau opposé pour la moindre augmentation de solde. L'Italie n'avait plus de citoyens, de soldats à elle. Au temps de Dante, Florence pouvait faire sortir par ses portes 25000 hommes armés; à la fin du XVème siècle, sur dix-huit millions d'habitans dans toute la péninsule, on ne comptait pas plus de 18000 citoyens.

La cause la plus puissante de la décadence de l'Italie, celle qui devait l'empêcher de se relever, c'était l'absence de toute moralité. Lorsque Machiavel

écrivit la pratique des gouvernemens de son époque,
il ne s'enflamma pas d'indignation. Il raconte
les meurtres et les empoisonnemens comme des
nouvelles de ville. Au milieu d'une vie élégante et
polie d'une société dans la conversation est fleurie
et philosophique comme dans le banquet de Platon,
il se passe des scènes horribles. Dans le Diario
d'Innocent VIII, il y a pas seulement scandale dans
le clergé, mais férocité. Dans l'espace de temps d'un
conclave on compte 250 assassinats. Quand le duc de
Gandie fut jeté de nuit dans les eaux du Tibre, on
interrogea un batelier qui gardait du bois sur
la rive, et on lui demanda pourquoi il n'avait
pas fait de suite sa déclaration: « C'est une chose qui
« arrive si souvent, dit-il, de voir jeter des corps
« dans le fleuve que je n'y prends plus garde. »

L'Italie ne pouvait plus être unie que par la
religion. Mais la religion s'était tournée en art;
des peintures de l'époque en sont une preuve. Lors-
qu'on compare les peintures du XVIème siècle aux
anciennes peintures, on voit que l'art n'était plus
occupé que de la forme. Raphaël n'était certai-
nement pas religieux. Michel-Ange, quoique plus
convaincu, ne s'inspirait pas uniquement de la re-
ligion. Le Christ de son Jugement dernier n'est qu'un
Jupiter vengeur. On en était venu à se moquer de
Dante et de sa poésie. Dans un dialogue de Dante et
de Machiavel, celui-ci fait dire au poète tout ce
qu'il trouve de plus ridicule, et Dante reste sou-
vent sans réponse à ses ironies. Mais s'il a-
vait écrit lui-même, il aurait pu répondre: De
notre temps, on faisait la Divine Comédie et on
dominait l'Europe par la pensée. L'Arioste est
une autre forme de Machiavel. Au moment où
l'Europe envahit l'Italie, il fait une satire de la
chevalerie dans Roland furieux. Comme Machiavel
écrivait par métier et offrait de dire tout ce qu'on
voulait pour de l'argent, l'Arioste faisait des
vers pour sa santé en se promenant. On dit
qu'un jour étant à Reggio il poussa sa prome-
nade de strophe en strophe jusqu'à Ferrare.
Dans Michel-Ange seul on trouve un senti-
ment profond, sinon de la religion, du moins de
la situation misérable de l'Italie. Il l'a rendu
dans son tombeau de Laurent de Médicis. Il a mis
aux pieds de la statue du mort le Jour repré-

181 r°

senté par un artisan gigantesque et la nuit sous l'image d'une belle femme plongée dans le sommeil. On lui adressa sur cette dernière statue des vers insignifians. Il répondit par un quatrain admirable dont voici à peu près le sens : « Il fait bon dormir dans un pareil monde ; ah ! de grâce ne me réveille pas. »

Les Italiens commençaient à faire intervenir les étrangers dans leurs querelles. après avoir attiré les Turcs, pour se venger du pape et du roi de Naples qui les avaient abandonnés dans leur guerre contre Mahomet II, les Vénitiens prirent à leur service le jeune René, duc de Lorraine, héritier des droits de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. En 1474, Sixte IV avait appelé les Suisses. Les barbares s'habituaient à passer les Alpes. alors s'éleva dans Florence la voix prophétique du dominicain Savonarole qui annonçait à l'Italie les châtimens de Babylone et de Ninive. Malgré ses menaces, les Italiens persévérèrent. Gênes resta en proie aux factions. Laurent de Médicis, à son lit de mort, refusa l'affranchissement de Florence. à Milan, Louis le More enferma son neveu avant de l'empoisonner. Un Borgia ceignit la tiare sous le nom d'Alexandre VI ; le moment inévitable était venu.

Charles VIII appelé par Louis le More ne se fit pas long-temps attendre. Il leva une forte armée où il y avait des Suisses, des Gascons, des Écossais, et cette invincible gendarmerie et ces lourds canons de bronze que les Français avaient rendus aussi mobiles que leur armée. Louis le More fut saisi d'étonnement et de terreur lorsqu'il vit cette armée formidable descendre du mont Genèvre sur l'Italie. Les Français y entrèrent avec mille préjugés, pensant que c'était un pays d'impiété et de perfidie. La guerre fut d'abord terrible ; on massacrait les prisonniers ; le vainqueur ne savait même pas la langue du vaincu. En ce moment décisif la politique italienne fut aussi imprudente que lâche et honteuse. Le duc de Milan appelait les Allemands en même temps que les Français. Le pape traitait avec tout le monde, avec les Turcs, avec les Allemands, avec les Espa-

182 a

gnole. On n'eut pas un instant l'idée d'une résistance nationale. La terreur était immense, tout le monde accourait pour se soumettre. Charles VIII fait aujourd'hui alliance avec Florence, demain il délivre Pise de l'esclavage des Florentins. De retour à Florence, il trouve Pierre de Médicis enfuite. Les partisans de la liberté établissent le gouvernement républicain et font alliance avec Charles VIII. Mais celui-ci oublie que Florence est son alliée, et il va lever sur cette ville un impôt. Il trouve une forte opposition et sort de la ville pour ne pas exposer son armée à une lutte inégale dans les rues de Florence.

Charles VIII entra à Rome sans résistance. Le pape Alexandre VI, qu'on menaçait d'un concile et d'une déposition, se cacha dans le château Saint-Ange. au bout de quelques jours il commença à se rassurer et chercha à ouvrir des négociations. Cela ne lui fut pas difficile: il y avait autour du roi des évêques qui voulaient devenir cardinaux. Il sortit du château Saint-Ange et vint loger dans son palais, mais il était peu rassuré encore les premiers jours. Il avait promis au roi de lui livrer le frère de Bajazet II, le malheureux Zizim. Charles VIII voulait s'en servir dans l'expédition qu'il méditait déjà contre Constantinople. Zizim lui fut livré empoisonné. Alexandre VI avait été payé par Bajazet pour commettre ce crime.

Quand Charles VIII marcha sur Naples ce n'était plus Alphonse II qui régnait. Il s'était sauvé dans un couvent de Sicile, laissant son royaume à défendre à un jeune homme de 18 ans, Ferdinand II. La terreur et le trouble étaient si grands qu'on laissa sans défense une des trois routes qui conduisaient au cœur du royaume. à l'approche des Français, les Napolitains qui ont toujours été pour le plus fort, abandonnèrent Ferdinand. Les Lazzaroni se firent Français; Naples fut prise sans combat. Les gens d'armes qui ne se fatiguaient plus à porter d'armure, terminèrent cette conquête pacifique en habit de matin

sans autre peine que celle d'envoyer leurs fourriers devant eux pour marquer les logemens.

Les partisans de la maison d'Anjou avaient cru rentrer avec Charles VIII. mais ce prince ne fit rien pour eux et n'exigea aucune restitution du parti opposé. Ils se ~~tournèrent~~ tournèrent bientôt contre lui avec les partisans d'Aragon: au bout de 3 mois, tout le monde s'était tourné contre les Français, et déjà quelques villes les avaient chassés pour reconnaître l'autorité de Ferdinand. Une ligue presque universelle s'était formée contre Charles VIII et les Vénitiens y avaient travaillé avec le plus d'ardeur. Il faut voir, dans Comines qui était alors ambassadeur à Venise, la terreur de cette république quand elle apprit l'entrée du roi de France à Naples. Ils se hâtèrent de lui trouver des ennemis, et jouèrent jusqu'au dernier moment l'ambassadeur français. Il ignora long-temps la ligue formée par les Vénitiens avec le duc de Mantoue. En un mois une armée de 40000 hommes fut levée pour fermer à Charles VIII le passage, et l'écraser dans le royaume de Naples où il n'avait plus que 10 à 12000 hommes. Les Français se hâtèrent d'abandonner leur conquête. Ils franchirent les Apennins avec des peines incroyables. Les Suisses surtout montrèrent beaucoup de résolution et de courage. Ils traînèrent les canons à force de bras. En redescendant les Apennins, on rencontra à Fornoue l'armée des confédérés. Cette armée attaqua avec peu d'ensemble. Quelques charges de cavalerie la mirent en fuite, et le roi rentra glorieusement en France, après avoir justifié toutes ses imprudences par une victoire. (1494.)

---

9 mai 1836.

1860 R

XXVIIème Leçon.

Louis XII (1498 – 1515.) — histoire de Venise.

Cette période est une suite de leçons morales. Jamais cette habileté politique qui croit à sa supériorité parce qu'elle se met au dessus de tous les scrupules de religion et de morale n'a reçu de plus éclatans démentis. Louis XII, honnête homme en France, semble s'efforcer, lorsqu'il a passé les Alpes, de donner à sa morale et à sa politique la couleur locale : il se fait machiavéliste. Il se sert des mêmes armes que ses ennemis : comme eux, il ne respecte aucun droit, aucune promesse ; comme eux il se joue des engagements les plus sacrés. En unissant ainsi la perfidie et la force, il pouvait espérer dominer sur l'Italie, puisque s'il ne faisait qu'égaler ses rivaux par sa mauvaise foi, il les surpassait par la force. Cependant cette politique ne lui réussit pas. Son premier fruit, c'est la perte du royaume de Naples dont s'emparent les Espagnols qui ne veulent partager avec lui que l'iniquité et la honte.

Il n'est pas plus scrupuleux pour conserver le Milanais que pour conquérir Naples. Il veut à tout prix se faire un allié puissant au sein de l'Italie, un allié qui puisse arrêter les Espagnols et dont les états servent de barrière aux possessions de la France. cet allié on en rougit encore aujourd'hui pour la France, c'est César Borgia. grâce à Louis XII, César Borgia est l'ami des Français, il est gonfalonier de l'église, duc de Valentinois et épouse une princesse du sang.

Cependant il faut convenir que César Borgia était un homme d'un rare talent, et que, pour se créer un petit royaume au centre de l'Italie, il déploya plus d'intrépidité, trouva plus de ressources qu'il n'en eût fallu dans un autre temps et dans un autre pays, pour conquérir un vaste empire. Mais l'Italie, à cette époque, était trop civilisée pour qu'il y eût lieu à de grandes conquêtes : partout la place était prise et gardée. C'était aussi une grande idée que celle de la création d'un royaume italien au centre de la péninsule et peut-être était-ce là le seul moyen de sauver l'Italie. Mais la figure géographique

de ce pays semble devoir être un éternel obstacle à toutes les tentatives de centralisation. L'Italie est trop longue, disait Bonaparte.

Cependant sous l'odieuse domination de Borgia les peuples durent respirer parce qu'il avait abattu tous ces petits tyrans aussi cruels que lui et qui semblaient s'être échelonnés de distance en distance afin que rien ne pût échapper au vol, à l'assassinat ou à l'empoisonnement. Pour que cette puissance encore mal assurée n'échappât par de ses mains lorsque son père viendrait à mourir, il avait tout prévu. Mais à la mort d'Alexandre VI, il se trouvait lui-même étendu mourant sur son lit. En un jour fut perdu le fruit de tant de travaux et de crimes. Machiavel étonné ne reconnut plus son héros et s'écria : on dirait que cet homme a perdu la tête. Il y a dans ces paroles une grande leçon de moralité. Il est rare en effet que dans la vie des grands criminels il ne se rencontre pas un de ces moments de vertige où leur audace se trouble, où leur habileté est confondue et où l'édifice qu'ils avaient construit avec tant de crimes et de sang se brise et disparaît.

Dans ce moment de trouble, César Borgia se livre aux mains des Espagnols, comptant plus sans doute sur la foi des autres que sur la sienne. Il se trompa et les Espagnols le retinrent prisonnier. Ainsi le boulevard du Milanais était enlevé. Il fallait chercher ailleurs un appui : car songer à se renfermer dans le Milanais pour s'y défendre, c'était une chose impossible. Le Milanais, pays ouvert de tous les côtés ne peut résister à aucune invasion et Louis XII n'avait pas entre les mains les deux grandes positions militaires de l'Italie, Alexandrie et Milan. Louis XII avait deux partis à prendre : ou bien pousser plus loin ses conquêtes et environner ses possessions du Milanais de places fortes, ou bien s'allier à une puissance qui, comme Borgia, eût assez de force pour garantir les provinces d'Italie au pouvoir de la France. Louis XII essaya l'un et l'autre. Il songea d'abord à s'allier avec l'Espagne et conclut cet absurde traité de Blois (1503.) par lequel un mariage était ~~arrêté entre~~ deux enfans et la Bourgogne donnée comme dot à l'Espagne. Il n'est pas besoin de dire que ce traité ne fut jamais exécuté.

186r Louis XII tenta aussi la voie des conquêtes et il profita de la malveillance générale des peuples contre Venise. Voilà le but de la ligue de Cambrai (1508) si remarquable en ce qu'elle est la première tentative de ligue européenne dans les temps modernes. Dans cette ligue qu'avait imprudemment excitée Jules II pour recouvrer quelques villes de la Romagne étaient entrés l'empereur, le roi de France, le roi d'Espagne; Henri VII avait été engagé à en faire partie. Jusqu'aux Ducs de Savoie et de Ferrare, jusqu'au marquis de Mantoue voulurent porter leur coup à ceux qui, si long-temps, les avaient fait trembler. Et cependant rien n'était plus impolitique qu'une pareille ligue. Tous se réunissaient pour détruire Venise, et Venise était utile à tous. Elle maintenait l'équilibre entre trois grandes puissances, la France, l'Espagne, l'empire. Venise détruite, l'une des trois dominait. Mais le plus imprudent de tous, c'était le pape Jules II qui pour quelques villes de la Romagne appelait au sein de l'Italie ces barbares qu'il en voulait chasser, et qui travaillait à la ruine de la seule puissance Italienne qui eût de la force et de la vie. Il est vrai que Jules II était un génois.

Disons en peu de mots ce qu'était Venise, quel était son gouvernement, quelles étaient les bases de sa puissance. Écoutons d'abord un grand poëte:

« J'étais à Venise sur le Pont des Soupirs: un palais d'un côté, une prison de l'autre. Je voyais ses édifices s'élever du sein des eaux, comme au coup de baguette d'un enchanteur. Mille ans étendent autour de moi leurs sombres ailes, et une gloire mourante sourit aux temps passés, alors que plus d'une terre soumise levait les yeux vers les colonnes de marbre du lion ailé, alors que Venise était Venise et qu'elle dominait sur cent îles.

« Elle ressemble à une Cybèle qui, sortie du sein des flots, élève majestueusement dans les airs sa tête humide couronnée de tours majestueuses. C'est la dominatrice de la mer et des puissances de la mer: telle était Venise. Les dépouilles des nations servaient de dot à ses filles, et l'inépuisable Orient versait sur son giron en pluie étincelante ses riches pierreries. Elle avait des vêtements de pourpre; les monarques se pressaient à ses fêtes et se croyaient plus grands ensuite. » (Byron. Child-Harold ch. IV. Strop. 1.2.)

Voilà sans doute de beaux vers, mais l'histoire est plus belle encore et en présence d'un aussi grand spectacle et d'une aussi étonnante destinée, Mr de Sismondi a trouvé d'éloquentes paroles. Il a de la grandeur et de la poésie lorsque, racontant cette singulière perpétuité de Venise depuis Attila jusqu'à Bonaparte, il rappelle tous les empires qu'elle avait vus commencer et finir. Ce peuple qui semblait le lien du passé et de l'avenir, qui unissait entre elles deux civilisations a lui-même cessé d'exister. Il est curieux d'examiner quelles furent les causes de la grandeur et de la chute de ce peuple extraordinaire. Venise, c'est la mer; son gouvernement est celui de la mer, d'un vaisseau, c'est à dire la plus dure des tyrannies. Que deviendrait en effet le vaisseau, s'il était permis en pleine mer de discuter les ordres du capitaine? Il faut obéir et se taire. Mais si le commandement est sévère et l'obéissance dure à bord d'un vaisseau, nulle part aussi on ne donne plus aux jouissances matérielles. Qui sait? ce sera peut-être demain l'ennemi ou la tempête; il faut se hâter aujourd'hui de jouir. Ainsi la maxime du gouvernement de Venise est le Salus populi; morale, justice, tout sera sacrifié à cette grande maxime. Le système de Venise c'est l'intérêt généralisé; c'est César Borgia, se continuant, se perpétuant dans les patriciens, ensuite dans le conseil des dix. Certes personne ne refusera à Venise dans sa conduite politique de l'habileté et de la raison. Mais la raison et l'intelligence dans la moralité peuvent-elles suffire? Lors de la ligue de Cambrai, l'événement prouva qu'il n'en pouvait être ainsi, et Venise, pour se sauver, fut obligée d'affranchir du serment de fidélité tous les sujets de la terre ferme, et de leur promettre des indemnités.

Venise, comme Rome, fut d'abord un asile; elle se fortifia de toutes les populations épouvantées qui fuyaient devant les barbares. Au dixième, au onzième siècle, elle se recrute dans les populations slaves, et ce fut là sa force et son courage: car, il faut le remarquer, tous ses soldats étaient grecs ou slaves.

Au 13ème siècle, elle détourne habilement à son profit une croisade; elle fait le grand coup de filet de Constantinople dont le port lui demeure acquis, et lorsque Constantinople est reprise par les Grecs, ~~elle~~ Venise garde encore d'importantes positions maritimes dans l'orient, l'île de Candie et une partie de la Morée.

en 1300, il y a un changement dans la constitution de
Venise; le pouvoir passe des mains des patriciens dans
celles des Dix. Venise, en présence des grands dan-
gers qui la menacent sent le besoin de se resserrer,
de se concentrer. De 1300 à 1400, c'est la lutte de Ve-
nise contre Gênes et la victoire de Venise. Lorsque
les Génois, avec leur flotte, pénétrèrent jusque dans
les lagunes, on pouvait croire que Venise allait suc-
comber. C'est en vain qu'elle s'abaisse à demander
une paix humiliante à l'amiral génois. Doria la
refuse par ces fières paroles: « Il n'y aura de paix
entre Gênes et Venise que lorsque j'aurai mis la bri-
de et le mors aux chevaux de Saint-Marc » Ils
devaient être bridés un jour, mais le temps n'était
pas encore venu, et les Génois qui s'étaient maladroi-
tement engagés dans les lagunes, furent faits prison-
niers par les Vénitiens. Venise dompta Gênes, com-
me Gênes avait dompté Pise.

Au 15ème siècle, la mer ne suffit plus à Venise;
elle a envie de la terre ferme. Là elle pourra, par
son industrie, établir d'immenses manufactures et
trouver à son commerce de nouveaux débouchés. La
tentation d'ailleurs était grande. Elle était située en
présence des plus beaux pays, en face de cette Vénétie déjà
si vantée dans l'antiquité. Les Vénitiens mordirent donc
un morceau sur la terre, mais il leur en prit mal. que
ne restait-il dans l'eau de ses lagunes cet animal aqua-
tique si terrible à ceux qui l'y venaient chercher. Pour-
quoi s'en aller échouer sur le rivage et s'offrir presque
sans défense aux coups de ses ennemis?

Ce fut une grande question dans le sénat de Venise
lorsqu'il s'agit de maintenir la paix ou de faire la guer-
re ~~pour~~ s'agrandir sur le continent. Il faut lire dans
M. Daru les discours si pleins de choses, si sensés qui
furent prononcés alors. On remarquera surtout le discours
du vieux doge qui répond au provéditeur partisan
de la guerre. Le doge énumère tous les bénéfices que
Venise retire de son commerce, tous les tributs que lui
paient les provinces et termine chaque partie de cette
statistique éloquente en faveur de la paix par ces mots:
ce quelle guerre pourrait nous donner tous ces avantages?
et chaque fois qu'il adresse la parole à son adversaire
il répète avec affectation ces mots: Jeune provéditeur
comme pour jeter indirectement sur lui un soupçon
de témérité et d'inexpérience. cependant ce Jeune prové-
diteur avait cinquante ans, mais il faut dire aussi

1892

que le Doge en avait 80. Le parti de la guerre prévalut à la chute de César Borgia, les vénitiens s'emparent de la Romagne, et bientôt ils ajoutent à leurs conquêtes les ports du royaume de Naples. Tandis que tous les autres états s'affaiblissaient et se ruinaient, Venise seule augmentait ses richesses et sa puissance. Aussi tous furent-ils jaloux et tous se réunirent-ils contre elle. Mais dans un si grand danger le sénat de Venise ne démentit pas sa réputation de sagesse. Il comprit aussitôt qu'il n'avait de lutte sérieuse à craindre qu'avec la France. Il détache d'abord Naples et l'empereur de la ligue avec de l'argent. Par la cession de quelques villes, il se fit du pape un allié au lieu d'un ennemi. Bientôt toute l'Italie va se tourner contre la France. C'est en vain que les Français sont vainqueurs à la sanglante bataille d'Aignadel (1509) Venise, dans ce pressant danger, prend une résolution pleine de générosité et de grandeur; elle délie du serment de fidélité tous ses sujets de la terre ferme, et ceux-ci se piquant d'honneur, les paysans du Véronais se laissent pendre plutôt que d'abjurer Saint-Marc.

Cependant toute cette sagesse et cette prudence ne servirent de rien: Venise avait des ennemis plus dangereux que Louis XII et qu'elle ignorait encore. C'étaient Vasco de Gama et Christophe Colomb qui, par leurs découvertes, changeant la grande route du commerce de l'occident avec l'orient, devaient accomplir le mot de Doria et brider les chevaux de Saint-Marc. Dès lors la destinée de Venise fut accomplie. Elle ne se rendit pas d'abord bien compte de la ruine lente mais progressive de son commerce, de son industrie et de sa puissance, et quand elle connut le mal, c'est en vain qu'elle essaya d'y porter remède. Elle se ligua avec le Soudan d'Égypte, fit construire une flotte sur la mer rouge. Elle essaya de détruire les établissements des Portugais dans l'Inde, mais elle ne put y réussir et ses vaisseaux furent battus par le grand Albuquerque. (1509.)

La chute de Venise voilà le grand événement de cette époque. Quant aux guerres de Louis XII, elles sont sans résultat. Elles n'ont d'intérêt que pour nous parce qu'elles sont françaises.

La France perdit alors tout ce qu'elle possé

dait en Italie et l'Espagnol prit pied partout. Louis XII perdit le Milanais et Florence cessa d'être sous l'influence de la France. La guerre contre le pape était ridicule. Dans une crainte perpétuelle de sacrilège, le roi de France se battait à genoux; c'est tout au plus s'il croyait permis de se défendre; à plus forte raison n'osait-il attaquer. Le pape qui ne retenaient pas les mêmes scrupules frappait cependant de grands coups et y allait de toutes ses forces.

Le pape, Jules II, malgré ses originalités et ses bizarreries, était remarquable par la force de son caractère, son courage et son énergie. Deux grands artistes avaient essayé de reproduire ses traits: Michel-Ange fondit sa statue en bronze. Le pape était représenté bénissant la ville. Mais à l'expression fière et impérieuse de sa figure, à la rudesse et à l'impétuosité du geste, vous diriez plutôt quelqu'un qui maudit. C'est de la part du sculpteur un trait de génie d'avoir si bien saisi et caractérisé Jules II. On a de Raphaël un portrait du même pape. Jules II y est représenté assis et vous diriez un lion qui repose.

Au milieu de ces misères de Louis XII, il y eut cependant un beau moment, un éclair; c'est la campagne de trois mois de Gaston de Foix. C'est le premier exemple que donnent les Français de cette rapidité à laquelle ils devront tant de succès. D'abord il intimide ou gagne les Suisses et les fait rentrer dans leurs montagnes: il sauve Bologne assiégée et s'y jette avec son armée à la faveur de la neige et de l'ouragan. (7 février 1512.) Le 18 février il était devant Brescia reprise par les Vénitiens, le 19, il l'avait forcé; le 11 avril il périssait vainqueur à Ravenne.

Tout finit avec lui, parcequ'il manquait une base à ce succès et que la France n'avait d'autres troupes nationales que quelques compagnies gasconnes. Elle louait des Suisses, mais les Suisses allaient lui manquer. Ils songeaient plus désormais à s'établir eux-mêmes qu'à se battre pour les autres. Ils passaient en foule leurs montagnes attirés par la fertilité de la Lombardie; mais ils emmenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants. Une pareille émigration commençait à inquiéter tout le monde; on se

190v

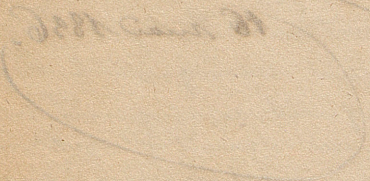
croyait tout permis pour écarter ces hôtes incommodes et dangereux, jusqu'au point d'empoisonner leurs boissons. Mais il paraît que la dose n'était pas assez forte pour des estomacs suisses, et le Loyal serviteur s'étonnant du peu de succès d'une pareille mesure l'explique en disant que sans doute l'épice restait au fond du verre. Florence s'épouvantait surtout d'un pareil voisinage et elle avait raison; bientôt les Suisses montrèrent ce qu'on pouvait craindre d'eux, lorsque, après une lutte acharnée, ils battirent à Novarre les Landsknechts de la France (1513.) Les Français étaient accablés de tous les côtés. Les Sforza étaient rétablis à Milan, les Médicis à Florence. Les anglais battaient Louis XII à Guinegatte. En même temps les Suisses entrèrent en Bourgogne et pénétrèrent jusqu'à Dijon, d'où ils ne se retirèrent que sur la promesse de sommes immenses qui jamais ne leur furent payées. (1513.) Pour comble d'ignominie, Louis XII mourant était obligé d'acheter la paix en épousant une sœur de Henri VIII et de lui payer une dot, loin d'en recevoir une. (1514.)

La France semblait écrasée, et cependant elle va bientôt sous un jeune monarque, se relever et écraser les Suisses à Marignan.



16 mai 1836.





XXVIIIème Leçon

François 1er. — L'Italie au XVIème siècle

François 1er succéda à Louis XII au commencement de l'année 1515, et releva la France de l'abattement profond où elle était tombée. Ce prince ne le cédait en personne en vigueur et en courage. Sa taille était haute, et son armure, que l'on conserve encore au Musée d'Artillerie, est une des plus grandes qu'on connaisse. Il possédait à un degré éminent le sentiment de la beauté. Ce fut la source des galanteries de sa jeunesse mais ce fut aussi celle de la protection et des encouragements qu'il accorda pendant son règne aux arts et aux lettres. L'Europe s'aperçut bientôt que la France n'était pas aussi vieillie qu'elle le paraissait.

Les Suisses gardaient ou pensaient garder tous les passages des Alpes. Tout à coup ils apprennent que l'armée française a débouché par la vallée de l'Argentière. Deux mille cinq cents lances, 10000 basques, vingt deux mille Landsknechts ont passé par un défilé qui n'avait jamais été pratiqué que par les chasseurs de chamois. Annibal n'avait pas été plus audacieux, Bonaparte le fut moins : Annibal avait franchi les Alpes, nous les avons tournées, disait le général de la république... (Bataille de Marignan... Lettre de François 1er à sa mère.... Voir le précis d'hist. moderne...) Les Suisses, battus à Marignan, abandonnèrent l'Italie pour n'y plus reparaître. Les prédications de leur curé Zwingli ne contribuèrent pas peu à leur faire prendre cette résolution. Le futur réformateur de la Suisse représenta vivement à ses compatriotes tout ce qu'il y avait d'ignoble et de servile dans le trafic qu'ils faisaient de leur sang. François 1er conclut les concordats avec Léon X, un traité avec les Vénitiens, un autre à Noyon (1516) avec le jeune Charles-Quint et put se préparer à une lutte plus terrible.

On a beaucoup reproché à nos rois leurs guerres d'Italie. Jamais, suivant nous, l'argent et le sang de la France ne furent mieux employés. Désirer la possession de l'Italie, c'était vouloir sortir de la barbarie qui pesait encore sur la France, c'é-

tait aspirer à posséder le centre de la civilisation et des lumières. Puis il y avait quelque chose de bien attrayant dans la Lombardie, ce pays où la richesse du sol s'allie à l'originalité pittoresque, où l'art se montre dans toute sa grandeur au milieu de la plus belle nature, où l'œil peut apercevoir en même temps et les neiges des Apennins et les statues innombrables du dôme et de la cathédrale de Milan. L'aspect triste et sévère des montagnes qui bordent l'horizon apprête à la beauté des vallées : c'est l'effet que Poussin a su si merveilleusement exprimer dans ses paysages. Plus loin vous rencontrez la grasse Reggio et la grasse Bologne.

Le pays de Florence a quelque chose de plus dégagé et de plus simple. La beauté Florentine c'est comme un accord harmonieux entre la beauté romaine un peu trop mâle et sévère et la beauté Lombarde un peu molle et flottante. L'artiste qui exprime le mieux Florence ce n'est pas Dante, ce n'est pas Michel-Ange : ils sont plus toscans, plus Etrusques que Florentins ; mais Florence est tout entière dans cet admirable peintre, Léonard de Vinci, qui a trouvé l'équilibre dans l'art chrétien, qui a peint la Cène.

Entre Sienne et Rome, il y avait autrefois des villes riches et puissantes. Dans une seule fouille à Cornetto, le prince de Canino a trouvé plus de 5000 vases étrusques. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un désert borné par un horizon plus triste et plus sauvage encore. Pétrarque a décrit dans un de ses sonnets ce paysage mélancolique. Léopold Robert l'a peint dans son tableau de la Pèlerine. Plus loin est cette Maremme où l'on s'enrichit en un an, dit le proverbe Italien, et où l'on meurt en six mois. Dante a donné à la Maremme quelques vers de souvenir, et Sylvio Pellico y a placé l'action d'un de ses poëmes.

Au delà de Rome, le sol est comme volcanisé ; il y a dans l'air je ne sais quoi d'amollissant et de voluptueux : c'est là que la nature domine avec le plus d'empire. L'art semble en quelque sorte s'évaporer. À Naples, cette disposition se traduit en musique ; la musique est le seul art de l'Italie méridionale. À Rome, c'est autre chose ; c'est là que les artistes, peintres, sculpteurs, architectes, viennent développer leurs talents. C'est là qu'au temps dont nous parlons sont venus Raphaël et Michel-Ange.

Raphaël appartient moins que Michel-Ange à l'histoire. Les révolutions de son pays se font à peine apercevoir dans ses œuvres, et le souffle des passions politiques n'a pu ternir la beauté céleste de ses figures. Pour Michel-Ange, son âme a ressenti, aussi vivement qu'une âme d'homme le pouvait, les malheurs de l'Italie et toutes ses œuvres réfléchissent ces sentiments.

Michel-Ange a mis dans son art toute la gravité dont les robustes populations de Rome et de la Sabine lui offraient l'admirable modèle. Il emprunta aux artistes de Florence la sévérité de son dessin. Michel-Ange a de Dante toute cette partie de son âme qui lui a inspiré l'Enfer et le Purgatoire; mais celle qui a inspiré le Paradis, Michel-Ange ne l'a pas: celle là était le partage de Raphaël.

Le plus bel ouvrage de Michel-Ange, c'est sans contredit le plafond de la chapelle Sixtine. Il fut, pour ainsi dire, forcé de couvrir de peintures cette voûte immense qui n'a pas moins de 120 pieds de long et 50 ou 60 de large. Le Bramante, architecte de Jules II, était l'ennemi de Michel-Ange. Pour faire manquer le projet de tombeau que celui-ci devait sculpter pour le pape, Bramante fit entendre à Jules qu'il fallait que ce fût Michel-Ange qui peignît la chapelle Sixtine. Michel-Ange eut beau s'excuser sur ce qu'il n'avait jamais peint à fresque, il ne put refuser aux instances du pape d'entreprendre un ouvrage dont Bramante espérait bien qu'il ne se tirerait pas à son honneur. Le sculpteur fit venir de Florence les meilleurs peintres qu'on pût trouver. Il les fit travailler quelque temps, puis les congédia et après avoir effacé tout ce qu'ils avaient fait, il se mit seul à l'œuvre. Dans les premiers temps il s'aperçut que tout ce qu'il avait déjà fait moisissait; c'était le défaut de ses couleurs. alors il ne s'en remit plus qu'à lui-même du soin de les broyer. Il demeura enfermé pendant dix-huit mois dans la chapelle, et, chose prodigieuse! il avait terminé le plafond dans ce court intervalle, sans nul secours étranger.

Ce que Michel-Ange a peint dans le plafond de la chapelle Sixtine, ce sont des Sibylles et des prophètes. On sait que les Sibylles de la mythologie antique ont été mises par l'église à côté des prophètes: on connaît le vers de l'hymne: teste David cum Sibylla.

Cependant Michel-Ange fut le premier qui pei-

195 r

quit des Sibylles. Il suppléa à l'absence des traditions
par la puissance du génie créateur. Il y a dans le pla-
fond de la Chapelle Sixtine des choses qui paraîtraient
au moins extraordinaires dans un autre lieu et qui sont
là d'un effet sublime. Les figures sont bien loin d'avoir
cette beauté qui distingue les compositions de Raphaël;
il y en a de laides, de grimaçantes, qui, considérées isolé-
ment, seraient de véritables caricatures. Mais la
passion de l'artiste a tout animé, a donné à toutes une
étonnante énergie d'expression. Au dessous de chaque
prophète et de chaque sibylle, on voit un groupe
rassemblé pour écouter la parole divine. Ce sont des
rois, des hommes de tout âge, de jeunes filles, des mè-
res avec leurs petits enfans. La terreur et l'étonne-
ment sont peints sur tous les visages; ils sont vrai-
ment en présence d'un Dieu qui parle par une bou-
che humaine. Au dessous de Jérémie, on distingue
deux figures: l'une, c'est un pèlerin qui revient d'un
long voyage, car il est si fatigué qu'il peut à pei-
ne se soutenir assis sur la terre. Sa tête retombe
sur sa poitrine, à le faire paraître bossu; ses pieds,
il les ramène sous lui avec effort. L'autre figure,
c'est un homme à cheveux plats, qui laisse tomber
ses mains et donne les signes les plus naïfs de
l'étonnement et de la terreur: c'est une sorte de Jocris-
se sublime. une des Sibylles vieille et aveugle semble
s'obstiner à vouloir lire dans un petit livre dont les
caractères sont très fins et très difficiles à déchiffrer;
c'est le livre des destins. Daniel est occupé à copier avec
ardeur. Ezéchiel se réveille en sursaut: il a été surpris
par le sommeil pendant le jour et le désordre de
ses vêtemens au moment où il se réveille donne à
cette scène je ne sais quoi de plus grave et de plus
imposant. On voit que c'est un Dieu qui a causé
ce désordre.

Michel-Ange, dans sa vieillesse, devint architec-
te. La progression que suivit son génie a déjà été
remarquée. c'est d'abord la peinture qui représente
les objets comme ils paraissent; c'est le plus concret
des arts. La sculpture ensuite ne montre plus
que les formes des choses et fait abstraction de leurs
couleurs. enfin c'est l'architecture, le plus abstrait
des arts, puisqu'il appartient tout entier à la
pensée de l'homme et que la nature ne fournit au-
cun modèle aux constructions architecturales.
Encore un pas et Michel-Ange se serait fait

196r

géomètre. Il employa les vingt dernières années de sa vie à construire la plus belle église du monde Saint-Pierre. Il s'occupait avec tant d'ardeur de cet immense ouvrage qu'à 80 ans il allait tous les jours au Colysée pour y surprendre quelques uns des secrets de l'art antique, et les lignes au monde moderne en les mettant en œuvre dans ses constructions. Comme il en revenait un jour, un cardinal lui demanda : « d'où venez-vous ? » de l'école, » répondit le vieil architecte.

Ce qui précède n'est pas une digression. Les sibylles et les prophètes de Michel-Ange étaient le pressentiment des calamités qui menaçaient l'Italie.

[Election de Charles-quint comme empereur — 1519. — Lautrec chassé deux fois du Milanais — 1521 — 1522. — La Bicoque — 1522. — trahison du connétable de Bourbon — 1523. — Défaite de la Biagrasse, mort de Bayard — 1524. — siège et bataille de Pavie. — 1525. — captivité du roi. — trahison de Pescaire. — 1525.] Le marquis de Pescaire était de l'illustre maison d'Avalos et mari de la célèbre Vittoria Colonna. Il mourut peu de temps après qu'il eut trahi Morone, laissant sa puissance à son élève et neveu, Louis d'Avalos, marquis del Vasto ou du Guast. C'est lui qui se trouve le premier à gauche dans la cène de Paul Véronèse. Après la mort de son époux, Vittoria Colonna se retira du monde où elle avait vécu jusque là et ne s'entoura plus que de gens de lettres ou de penseurs. Les salons de cette femme furent, pour ainsi dire, le lieu où commença le protestantisme italien. Vittoria était poète de l'école de Pétrarque. Presque tous ses vers sont adressés à l'époux qu'elle avait uniquement aimé. Mais à mesure qu'elle avance en âge, l'objet de ses chants ne s'idéalisait dans cette, comme Béatrix dans Dante, Laure dans Pétrarque. Les princes recherchèrent la main de Victoria, elle refusa toutes leurs propositions et demeura vierge jusqu'à sa mort qui arriva vingt ans après celle de Pescaire.

C'est à cette femme que Michel-Ange adressa la plupart de ses sonnets, si pleins d'une douce et mélancolique poésie. C'était la récréation de ces sublimes ouvriers quand il s'était fatigué tous

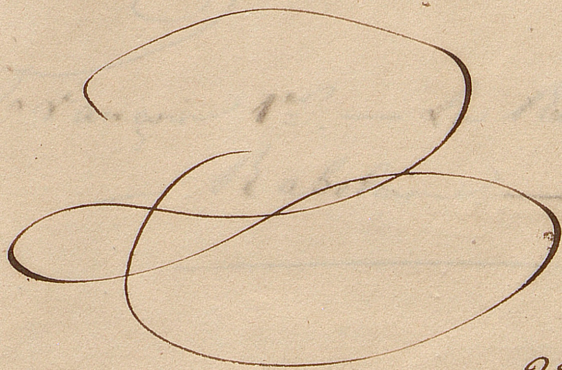
le jour à tailler le marbre. cette sorte de communauté intellectuelle avec une femme comme Victoria était tout l'amour de Michel Ange: « L'objet de mon amour
« disait-il, c'est mon art. mes enfans ce sont mes ouvra-
« ges. cette postérité me suffit. Laurent de Ghiberti
« a laissé de grands biens et de nombreux héritiers.
« Saurait-on aujourd'hui qu'il a vécu s'il n'avait
« fait les portes de bronze du baptistaire de St Jean?
« ses biens sont dissipés, ses enfans morts, mais les
« portes de bronze subsistent encore. » Il y a trois ou quatre sonnets de Michel-Ange qui roulent sur cette idée que notre âme est comme un bloc qui se dégrossit lui-même jusqu'à ce qu'il arrive à la forme la plus pure et la plus idéale. c'est le γνῶθι σεαυτόν de Socrate exprimé par un sculpteur avec les images que lui fournit son art.

[Calamités de l'Italie après la bataille de Pavie.. ravage du Milanais... Prise de Rome... sac de cette ville — 1527.]

Il y avait dans ce temps-là à Rome, un orfèvre fameux; c'est ce Benvenuto Cellini qui fut aussi un grand sculpteur et auquel nous devons un des plus beaux bas-reliefs qui décorent le Louvre. Benvenuto conte dans ses mémoires, si singuliers et si plaisants, ce qu'il fit à Rome à l'approche des Impériaux. Il eut d'abord grand peur puis il se porta sur les murs de la ville avec tous ses ouvriers et ses apprentis orfèvres. un nuage noir paraît dans le lointain: ce sont sûrement les ennemis. Benvenuto tire au milieu du nuage. quelque temps après on apprend que le duc de Bourbon est mort. « c'est moi qui l'avais tué, » dit Benvenuto le plus sérieusement du monde. Lorsque Clément VII se réfugia dans le château St Ange, ce drôle de Benvenuto Cellini, qui s'y était retiré avec lui, fut chargé, nous dit-il, de la défense de la place, parce qu'il était le seul parmi ceux qui s'y trouvaient qui sût pointer le canon. C'est une gasconnade digne de la première.

Florence profita des malheurs de Rome et de la captivité du pape pour recouvrer sa liberté et chasser les Médicis. ~~Ils fortifièrent~~ Les Florentins fortifièrent leur ville et Michel-Ange chargé de la défense contre les Médicis soutint en qualité d'ingénieur un siège d'une année.

on dit qu'au milieu de toutes ces fatigues et de tous ses dangers, il ne cessa pas de s'occuper de ses arts favoris, la sculpture et la peinture. C'est alors qu'il fit sa Léda, un de ses plus beaux ouvrages. Après la prise de Florence par les Médicis, Michel-Ange s'enfuit d'abord à Venise. Mais il revint bientôt dans sa patrie et vécut assez long-temps caché dans la maison d'un de ses amis. Bientôt les Médicis pardonnèrent à l'ingénieur en faveur du grand artiste. C'est alors qu'il termina les travaux qu'il avait commencés pour cette famille et sculpta ces deux statues du Jour et de la nuit dont nous avons parlé, expression si nette et si vive des malheurs de l'Italie. Lorsque les tombeaux de Julien et de Laurent Médicis furent achevés, Michel-Ange peignit pour le pape Paul III cette sublime création du Jugement dernier où sa pensée se révèle encore mieux que dans ses précédents ouvrages. Ce tableau est comme le pendant du plafond de la chapelle Sixtine. Les sibylles et les prophètes étaient le pressentiment des malheurs qui allaient arriver; le Jugement dernier est l'expression la plus élevée de ces malheurs, après qu'ils avaient désolé l'Italie.



— 22 mai 1836.

1992

Vingt-neuvième Leçon.

François 1er. — La Renaissance.
— Rabelais. —

XXIXème Leçon



François 1er. — La renaissance. — Rabelais.

[Suites de la Bataille de Pavie — captivité de François 1er à Madrid — traité de Madrid, 1526... Paix de Cambrai... 1529...]

François 1er perdit au traité de Cambrai plus que l'Italie à laquelle il renonça; il perdit l'honneur, non en violant sa parole donnée à Charles-Quint, mais en trompant d'une manière indigne les malheureux Italiens qui s'étaient fiés à lui et le regardaient comme un libérateur. Il était passé d'un extrême à l'autre: de roi chevalier il était devenu Machiavéliste. Jusqu'à la veille du traité, il défendit à ses alliés d'Italie de faire leur paix particulière avec l'empereur; il leur jura de ne jamais abandonner leurs intérêts, et par le traité il les livra tous à la vengeance de Charles-Quint. Les contemporains, les Français eux-mêmes, sentirent tout ce qu'il y avait de honteux dans cette conduite, et quelque temps après Montluc adressant la parole à François 1er n'ose plus le nommer le roi chevalier, il l'appelle le roi soldat.

De 1529 à 1538, François 1er, fatigué par ses revers, ne songea plus qu'à l'administration de son royaume; il parcourut les provinces, réforma les abus, créa les légions provinciales. Ce fut la première idée d'une infanterie nationale. Mais par suite des idées classiques du temps les légions furent établies sur le modèle des légions romaines. On n'en peut douter quand on a vu des figures de légionnaires dans les bas-reliefs et les peintures de Fontainebleau.

Une autre idée fort sage de François 1er est de borner désormais la guerre aux Alpes et aux Pays-Bas. Mais la nécessité forçait le roi à s'appuyer non pas seulement sur les protestans d'Allemagne, mais sur les mécréans, sur les Turcs. C'était abandonner la vieille politique du moyen-âge: sacrifice cruel sans doute pour la conscience d'un homme de ce temps-là. Ce sacrifice devait coûter d'autant plus au roi très chrétien que ces barbares avec lesquels il s'alliait commençaient sur la Méditerranée la traite des Blancs.

C'est à la même époque que Charles-quint entreprenait son expédition de Tunis. Ce fut le plus formidable armement de la chrétienté contre les infidèles depuis les croisades. Tunis se rendit et 2000 chrétiens furent délivrés. La conduite de François 1er formait un triste contraste. Il venait de déclarer son alliance avec Soliman; il négociait avec les protestants d'Allemagne, avec Henri VIII qui avait abandonné l'Église.

Charles-quint, dans un accès d'orgueil, comparable à celui de Nabuchodonosor de l'écriture, se crut appelé à conquérir la France. Il l'annonça publiquement à Rome en présence des ambassadeurs de toute la chrétienté. « Si je n'avais pas plus de ressources que François 1er, dit-il, j'irais à l'instant les bras liés et la corde au cou, me jeter à ses pieds et implorer sa protection. Il entra en France par le nord et par le midi, par les Pays-bas, le Languedoc et la Provence. La plus forte armée, commandée par l'empereur lui-même, était en Provence. La France prit alors contre lui le parti que la Russie a pris en 1812 contre Napoléon. Elle mit un désert entre elle et l'ennemi. On brûla toutes les provisions, tous les villages, tous les moulins, les hameaux qui pouvaient se défendre, les fermes, les maisons isolées; on ne laissa debout que les places fortifiées et les châteaux. Les troupes de Charles-quint erraient dans la Provence et ne pouvaient entrer nulle part: les maladies, la dyssenterie surtout, se mirent dans cette grande armée: elle sortit de Provence à demi-détruite, presque en déroute, harcelée par les paysans furieux de leurs pertes. Montmorency triompha sans avoir livré bataille, mais il triompha par un dur sacrifice.

L'avantage revenait à la France: les Turcs se préparaient à envahir l'Italie: le protestantisme triomphait en Allemagne où la ligue de Smalkalde était toute puissante. Mais le connétable de Montmorency opéra tout à coup une réaction passagère en faveur des idées du moyen-âge. Le premier baron chrétien proposa une alliance entre le roi de France et l'empereur contre les Turcs, les protestants, les idées nouvelles. François 1er avait souffert de sa politique anti-chevaleresque; il se laissa aisément ramener à ses idées de chevalerie, de vieil honneur; il se rapprocha de Charles-quint. C'était aller contre les intérêts du pays. Mais comment rester plus longtemps l'ami de ces Turcs si cruels et si odieux? Les protestants devenaient d'ail-

leurs eux-mêmes inquiétans: ils commençaient à parler haut et à exiger beaucoup. Calvin venait de publier en latin et de traduire lui-même en Français son livre de l'Institution ~~[illegible]~~ Chrétienne, admirable de pensées et de style.

Les deux monarques eurent une entrevue et François 1er qui avait accusé l'empereur de la mort du Dauphin lui donna toutes les marques d'une amitié fraternelle.

[Trêve de Nice. – 1538 – révolte de Gand, Charles-quint traverse la France... promesse de l'investiture du Milanais pour le duc d'Orléans... c'était payer de la même monnaie que François 1er à Madrid; l'empereur ne songe pas à accomplir sa promesse.. mécontentement de François 1er... Il profite des revers de Charles-quint dans son expédition d'Alger... assassinat par les impériaux des agens du roi de France auprès des Turcs... Bombardement de Nice par les Français unis aux Turcs.. François 1er envahit le Luxembourg, le Roussillon et la Savoie.. Enghien à Cerisoles... victoire des Français 1544.. L'infanterie eut beaucoup de part au succès; Cerisoles faisait pressentir Fribourg et Rocroi... alarmes de l'Europe:.. alliance de Henri VIII et de Charles-quint... ils envahissent la France jusqu'à Crépy et 13 lieues de Paris.. La duchesse d'Etampes veut se faire un protecteur de Charles-quint.. un traité de paix est conclu... 1544.]

À l'époque du traité de Crépy tout était triste pour l'Europe; Charles-quint, avec sa puissance, avait échoué partout; le protestantisme était menaçant en Allemagne; François 1er avait perdu tout espoir de rentrer jamais en Italie; l'invasion hardie de Charles-quint l'avait couvert de honte; il était le jouet d'une femme qui le trahissait. Sa conscience de catholique était inquiète. C'est alors qu'on lui surprit à Chambord l'ordre de massacrer les Vaudois qui avaient conservé d'anciennes hérésies et semblaient prêts d'adopter celles de Calvin: cet ordre fut donné verbalement et jamais signé. On extermina les hérétiques avec une cruauté inouie. Le vieux roi, honteusement et ridiculement galant, courant les rues comme un écolier, son fils plus ridicule encore, gouverné par une ancienne maîtresse de son père, étaient devenus l'objet du mépris et de la dérision publiques. Mais ce n'était pas la France seulement qui méritait cette dérision; le

règne de Henri VIII en Angleterre n'était lui-même
qu'une longue et sanglante comédie. La chevalerie
était morte; on n'y croyait plus depuis long-temps
on ne croyait plus à la royauté, plus guère à la reli-
gion. On n'osait plus même se livrer aux lettres avec
confiance; le collège de France avait été décrété mais
non bâti: l'impression avait été défendue, la cen-
sure établie. Que devenaient les gens de lettres?
on en faisait des bénéficiers, bon gré, mal gré.
Rabelais était curé de Meudon; le cardinal Jean
Dubellay était abbé de Saint-Maur. C'était l'ab-
baye de Thélème. Dubellay était l'ami de Rabe-
lais et son protecteur, bien heureusement pour
l'auteur de Gargantua. Les femmes jouaient un
triste rôle: Marguerite, reine de Navarre, sœur
de François 1er, était l'amie de Calvin et de
Marot; elle écrivait l'Heptaméron et le Miroir
de l'âme pécheresse. Les femmes se rendaient
du moins la justice de croire qu'elles ne mé-
ritaient plus de respect.

Il devait arriver à la fin de toutes ces dérisi-
ons de l'art, de la royauté, de la religion, de
l'amour, qu'il y eût comme un immense éclat
de rire: ce fut le poème de Rabelais. Le Gargantua
c'est le rire du peuple, mais un rire à demi-voix,
un rire en songe. Rabelais eût été bien embarrassé
de dire s'il faisait ou non de l'histoire. Il n'obé-
issait qu'aux caprices de son imagination et aux
inspirations de la bouteille. Sans doute son livre
n'est pas une continuelle allégorie, mais il n'en est
que plus l'histoire de l'esprit humain. Il y a
dans Rabelais une Iliade et une Odyssée, Garga-
tua et Pantagruel, la force, le géant, puis un voy-
age, un pèlerinage qui mène au doute: le but est
le triomphe de la Dive bouteille, et, au fond de
cette bouteille, que trouve-t-on? le doute sur une
chose futile, la vertu des femmes. Mais l'es-
sentiel dans Rabelais, ce n'est pas le but, c'est la
route. Sur la route, le livre est vraiment uni-
versel. C'est par là qu'il eût mérité d'être popu-
laire, s'il n'eût pas été si savant. Universel
pour le lieu; il réunit tous les dialectes de la
France; pour le temps; il représente tous les
âges contemporains en France à cette époque; il
représente tous les âges de l'auteur lui-même.

Ce livre si gai ne l'est pas toujours; il devient triste à la fin; on voit que la chose va se gâter, que la comédie devient trop sérieuse et qu'elle va se changer en tragédie.

Cependant la décision était peut-être injuste. On croyait n'avoir rien fait et on avait obtenu de grands résultats. L'Europe avait été préservée de devenir une. L'Europe et l'Asie s'étaient donné la main. La liberté d'examen avait fait d'immenses progrès. Le monde n'avait pas perdu son temps. Les détails affligeaient sans doute, mais le tout était bien, comme toujours.

Enfin un des grands résultats de ce siècle, c'est que l'art antique et l'art moderne s'étaient réconciliés. On s'était aperçu du temps de François 1er que le gothique était vieux et faible. Il y eut réaction de l'art et de la philosophie contre le gothique qui était arrivé à ses dernières folies: pour comprendre ceci il faut avoir vu les immenses et ridicules pendentifs de Saint-Gervais de Paris et de Saint-Pierre de Caen. Alors on résolut de faire de l'art antique; mais on fit quelque chose de mieux, de plus gai. La renaissance c'est l'introduction de la grâce dans la sculpture. L'œuvre la plus complète de cet art nouveau c'est Chambord. Ses représentans sont Rosso, le Primatice, Jean Goujon. Leur imagination est excessive et ils se livrent à tous ses caprices. Les tableaux de ces maîtres que l'on peut voir à Fontainebleau sont en général médiocres mais les sculptures sont charmantes: c'est du Rabelais encadré. Jean Goujon est certainement un des beaux génies de la France. Ses statues de la fontaine des Innocens, ses cariatides du Louvre sont pleines de grâce. Mais une chose remarquable c'est qu'elles dépassent d'une tête la hauteur des statues grecques. D'autres monumens de la renaissance c'est le tombeau de la famille des Saint-Gelais à Angoulême, et le bas-relief de la maison de Cujas à Bourges.

204v

205 v Léonard de Vinci est celui qui a le mieux eu conscience de la renaissance. Constructeur de machines, peintre, conservant son génie et sa beauté jusqu'à 80 ans, l'artiste florentin a eu tous les genres de gloire. Cependant il n'a eu qu'une seule figure. c'est un sourire ironique et spirituel. Le caractère n'est ni le christianisme ni le paganisme. C'est bien là la renaissance. C'est mieux que la tristesse d'Albert Durer et que la colère de Michel-Ange. L'ironie de Léonard de Vinci est ~~plus~~ être supérieure à celle de Rabelais lui-même.

En résumé, le caractère de la renaissance est de faire de l'art pour de l'art. Au XVIème siècle, l'art n'est plus religieux comme au moyen-âge, n'est pas encore politique comme dans les temps modernes.



29 mai 1836.



XXXème leçon



La Réforme. — Luther.

La grande querelle religieuse soulevée par Luther n'est point particulière au XVIème siècle. Elle n'est pas même au christianisme; elle appartient au monde entier. c'est la question éternelle de la fatalité et de la liberté humaines. Il s'agissait de savoir si l'homme est ou n'est pas libre, responsable, punissable de ses actions. quoi de plus universel que cette question, puisqu'il y va de notre existence entière et de notre vie à venir?

Nous savons comment les Grecs avaient résolu cette question, et leur théâtre nous offre le spectacle d'une fatalité inflexible, pesant sur les familles jusqu'aux dernières générations. Tel était l'esprit du paganisme. c'était la religion de la nature; elle sacrifiait l'homme aux puissances supérieures.

Le christianisme, au contraire, est la religion de l'homme. aussi lorsqu'il aborde cette question épineuse de l'autorité et du libre arbitre, de la grâce et de la loi, le voyons-nous osciller entre les deux solutions. Si nous ne sommes pas libres, tout l'ordre du monde est un blasphème; si nous le sommes, Dieu n'est-il pas borné, est-il bien Dieu? Devant ce dilemme, l'humanité est restée jusqu'à présent dans l'incertitude. Nous chargerions-nous de le résoudre, quand peut-être il ne le sera jamais? non certes et ce que nous pouvons faire, c'est d'en présenter historiquement les vicissitudes.

La question se pose d'une manière très nette au commencement du Vème siècle. L'un attribue tout à l'influence immédiate de Dieu sur l'homme: c'est Saint-Augustin. Suivant l'autre, l'homme se fait lui-même son destin, c'est Pélage. Saint-Paul, dans son épître aux Romains, avait déjà prêché la doctrine de la Grâce; Saint-Augustin l'exagéra. Et peut-être y avait-il là une raison de politique religieuse. Il fallait agir par l'autorité sur des âmes troublées de son époque, sur les barbares qui étaient

encore à convertir : le christianisme était pressé enfin d'écraser le rationalisme indépendant de Pélage.

L'église ne put rester long-temps fidèle aux traditions de saint-Augustin. La voie était dangereuse et ses conséquences terribles, puisque ce n'était rien moins que la négation de la société humaine. À mesure qu'elle intervint dans le gouvernement du monde, comme médiateur d'abord, puis comme législateur, elle fut obligée de croire de plus en plus à la liberté morale. Enfin, au XIIIème siècle, Saint Thomas essaya de concilier la grâce et la liberté. C'était encore la doctrine la plus raisonnable, la plus conforme au bon sens, et Saint-Thomas est demeuré la règle de l'église catholique. Mais le parti de la grâce n'était pas mort. Au XIIIème siècle, s'élevèrent contre l'église des mystiques enthousiastes et nombreux. Tour à tour étouffée et triomphante la grâce semble flamboyer de dix ans en dix ans. Au XIVème siècle, l'opposition continue. Au XVème tout se tait ; les âmes sont découragées, l'amour divin s'est tari dans les cœurs : les papes ont rétabli peu à peu leur autorité : tout est-il donc fini ?

Mais le nord de l'Allemagne, population énergique et vivace, avait toujours pris au sérieux les choses religieuses. Après avoir résisté au christianisme, elle avait résisté aux empereurs et s'était ainsi entretenue dans un vigoureux esprit d'opposition. De tout temps les Saxons ont placé leur poësie dans des choses sérieuses. C'est là qu'est la poësie du Droit. Là les paysans sont nourris dans les vieilles traditions nationales. Ils sont tous musiciens et chez eux le servage a pesé moins lourdement qu'ailleurs.

Le 10 novembre 1483, l'année même où mourut Louis XI, naquit à Eisleben en Saxe, Martin Luther, ou Luder, ou Lotther, fils d'un pauvre mineur. Envoyé de bonne heure aux écoles à Eisenach (1489) le jeune Luther se vit souvent, comme beaucoup d'étudiants d'alors, réduit à demander l'aumône en chantant. Comme Rousseau, il fut recueilli par une femme, la dame Ursule, et cette circonstance eut sans doute de l'influence sur le reste de sa vie.

C'était une âme fortement trempée et d'une force de volonté peu ordinaire, mais avec tous les

penchants mondains. Il était avide de littérature et
de musique, ami du fameux peintre Lucas Cranach
et grand admirateur d'Albert Dürer. Les tendan-
ces, quand elles sont réprimées, produisent les
grands hommes, les hommes d'équilibre.

Dans un moment de terreur, Luther, qui avait
vu un de ses amis écrasé par la foudre, fit vœu
de renoncer au monde et de se faire moine. Il ac-
complit cet engagement bien qu'il n'eût aucune vo-
cation. Une fois entré au cloître, il voulut remplir
son devoir. Il jeta d'abord les yeux sur l'église.
C'était un triste spectacle. L'église n'était pas
au XVIème siècle digne et réservée telle que
nous la voyons aujourd'hui. La Réforme a cer-
tainement réformé le clergé catholique. Cependant
ce n'était pas tant le scandale des hommes que
le nœud des questions qui troublait Luther. Il
faut voir dans ses propres écrits les récits de ses
longues tentations, de ses cruelles incertitudes et
de ses tortures morales. (voir dans les mém.
de Luther — T. 1er — p. 8, 9 — 11, 12.)

Luther fut envoyé par son Ordre en Italie.
Son âme fut profondément affligée à la vue de
cette Italie des Borgia. Rome où il croyait trou-
ver la ville sainte lui parut une ville d'idolâtrie
et de légistes. Les cardinaux étaient des diplomates
des politiques, des savans parvenus qui ne li-
saient que Cicéron et auraient craint de compro-
mettre leur latinité en ouvrant la Bible. S'ils
nommaient le pape, c'était le grand pontife;
un saint canonisé était dans leur langue re-
latus inter Divos; et s'ils parlaient encore
de la grâce, ils disaient: Deorum immorta-
lium beneficium. Les prêtres italiens faisaient
souvent parade d'une scandaleuse audace d'es-
prit fort. Il leur arrivait en consacrant l'hos-
tie de dire: Panis es, et panis manebis. Lu-
ther baissa la tête et quitta Rome au
bout de quatorze jours.

Quand il rentra en Allemagne, le domini-
cain Tetzel vendait les indulgences dans l'arch-
evêché de Mayence. Luther, devenu docteur en théo-
logie et professeur à l'université de Wittemberg,
écrivit sur ce honteux trafic une longue lettre à
l'archevêque de Mayence, et le même jour, 31 octo-
bre 1517 il fait afficher une série de propositions
sur les portes de l'église du château de Wittem-

berg, portes qui subsistent encore aujourd'hui. Ces propositions, au nombre de 95, étaient extrêmement vives et satyriques et très capables de remuer le peuple. Luther parlait un allemand beaucoup plus clair que celui d'aujourd'hui; sa phrase était brève, concise, nerveuse; ce n'était point la longue et tortueuse période des allemands modernes.

Luther écrivit au pape une lettre respectueuse et soumise pour soutenir ses propositions, puis s'en alla prêcher à Heidelberg, où les moines de son ordre, les Augustins, tenaient un synode provincial. (1518.) On n'osait agir contre lui. Le vieil empereur Maximilien se moquait du pape et avait même annoncé que Léon X serait le dernier. Il favorisait Luther. Enfin le moine avait pour lui Frédéric, électeur de Saxe, qui l'encourageait, le protégeait, mais ne le poussait pas en avant, comme on l'a dit faussement.

En Septembre 1518, Luther comparaît devant le légat du pape à Ausbourg. Ce légat, Caietano de Vio, était un homme modéré et qui aurait voulu étouffer cette affaire à tout prix. Mais il ne put rien obtenir de ce moine résolu et obstiné: « Crois-tu, lui disait-il, que les princes te « défendront avec des armes et des gens de guerre? « oh! non! où veux-tu rester? — Sous le ciel! répondit Luther.

Le réformateur revint auprès de l'électeur de Saxe. Chaque jour le nombre de ses prosélytes augmentait. Sa doctrine avait été de tout temps celle des Saxons. Godescalc l'avait prêchée dès le temps de Charlemagne: c'était celle du célèbre prédicateur de Cologne, Tauler, et de tous les mystiques des Pays-Bas. Le pape Léon X qui n'avait d'abord vu dans ces discussions théologiques que des querelles de théologiens, s'inquiéta, et lança contre Luther une bulle d'excommunication. Le 10 décembre 1520, Luther brûla, aux portes de Wittemberg, la bulle du pape et les livres des décrétales. C'était une tentative audacieuse, mais non téméraire. Luther étant favorisé comme il l'était par le prince et plus encore par le peuple. Cependant Luther risquait l'assassinat ou le poison.

En mai 1521, il comparut à la diète de Worms. Son entrée dans la ville fut un triomphe; il venait courageusement braver les embûches du pape et résister à la puissance de l'empereur. Il faut l'entendre

racontes lui-même cette scène incomparable où il dé-
ploya autant d'adresse que d'énergie contre les insinu-
ations et les menaces des deux plus grandes puissances
qui fussent alors au monde. Il est vrai qu'il n'était
pas seul; il avait pour lui des électeurs, des princes
et quelques députés des villes impériales.

L'histoire de Luther est très connue jusqu'ici.
Les temps qui suivent le sont moins. Après qu'il
eut quitté la Diète de Worms, Luther fut mis au
ban de l'empire. L'Electeur Frédéric qui craignait
pour sa vie le fit enlever secrètement et transpor-
ter à Wartbourg, ce château illustré déjà par la
lutte poétique de Wolfang d'Eschenbach et de Walther von der Vogelweide et par
le séjour d'Elisabeth de Hongrie.

Luther y fut très bien traité; l'électeur ne
voulait ni le livrer ni le défendre contre le monde
entier. De son nid d'aigle, le réformateur lança
dans le monde une foule de livres et de pamphlets.
Tout s'émut à se voir; c'était un moment de tri-
omphe. Il semblait avoir vaincu. La tête lui tour-
na. La contradiction lui devint insupportable
et il ne garda plus de ménagements avec personne.
C'est de là que datent ses violentes déclamations
si grossières et si amères. Jamais on n'avait écrit
aux rois comme il écrivit à Henri VIII.

Cependant il n'avait pas encore fait assez con-
tre le pape. Il attaqua l'église au cœur, détruisit
le monachisme et se maria. Ce ne fut pas légère-
ment qu'il contracta ce lien charnel; ses parti-
sans s'y opposèrent, mais il ne voulut pas être
inconséquent à sa doctrine; il voulut reconstituer
l'homme complètement. Mais il sacrifiait aussi
cette poésie du moyen âge, le célibat. La manière
dont il parle de la femme est digne et pleine de
noblesse. Luther est bien touchant dans l'intérieur
de sa famille.

Au milieu de tous ces triomphes suivait
la dérision obligée de tout triomphe. À côté de
la réforme sentimentale et mystique de Luther
voici que des gens se lèvent qui avaient marché
d'abord avec lui contre l'Eglise et qui mainte-
nant se tournent contre lui.

En Suisse paraît Zwingli, ce rude aumônier qui
avait accompagné ses compatriotes sur la chaussée
de Marignan. Chez lui la réforme n'était point

une affaire de cour, mais une révolte contre l'autorité. Il n'était point théologien; sa doctrine se réduisait à un rationalisme populaire. Il ne tarda pas à crier contre le mysticisme de Luther. Les gens de lettres aussi crient contre Luther, et parmi eux Erasme; Erasme, le Pétrarque, le Voltaire du XVIème siècle, le bienvenu à la cour de tous les souverains qu'il sait ménager, mais en revanche, haï cordialement par deux hommes dans son siècle, Luther et Loyola.

Consulté d'abord par Luther il lui conseille de ne pas faire tant de bruit, de ne point brusquer les choses, mais de miner par l'équivoque. C'était proposer une méthode de légiste. Alors Luther maltraita fort Erasme, et fit tant que Erasme se tourna contre lui et écrivit son livre: De libero arbitrio. Luther fut blessé au coeur: cependant il avait beau jeu pour attaquer Erasme au XVIème siècle. Celui-ci en effet n'appartenait ni aux réformateurs ni à leurs adversaires: c'était un homme du XVIIIème siècle.

Luther rencontra contre lui à la cour des princes un parti plus puissant que Zwingli et Erasme: c'étaient les juristes, les légistes. Ceux-ci croyaient naturellement à la liberté; Luther n'admettait que la Grâce. Ils devaient se combattre.

Voilà ce qui se passait dans la sphère de la spéculation, et Luther était déjà bien attristé lorsqu'il trouva ses idées transportées par le peuple dans la sphère de l'action. Il vit alors qu'il avait déchaîné la bête populaire et tous les instincts aveugles et violents de la nature humaine.

Les paysans de la Souabe s'étaient soulevés au nom de la réforme, et leur chef, le farouche Thomas Münzer avait lancé une proclamation terrible contre les seigneurs (1525.) Luther montra au milieu de ces dangers plus de courage encore peut-être qu'à Worms. Il adressa un petit livre à la fois aux princes et aux paysans; il ne put faire la paix, et les paysans furent écrasés par la noblesse.

Luther était tellement violent et orgueilleux que le peu de succès de ses exhortations aux pay-

sans lui inspirer contre eux une haine à mort et qu'il fît des vœux pour leur destruction. Néanmoins il écrivit en faveur de Carlostadt et lui sauva la vie.

Voilà bien des épreuves pour Luther; mais il n'était pas au bout. À sa table même, les amis auxquels dans les moments de péril il avait confié sa famille se tournèrent peu à peu contre lui. Ils développaient toutes les conséquences de sa doctrine et la dépassaient. Il avait dit: Périsse la loi, vive la grâce!" Ils raisonnaient là-dessus. Ils prêchaient que tous les actes sont indifférents et que tout est dans la foi. Luther sentait le danger de cette doctrine, de telle sorte qu'il vint à soutenir contre les siens la lutte que le pape avait eue à soutenir contre lui. Ce grand révolutionnaire était puni par la révolution même. car il avait trop de génie pour suivre brutalement toutes les conséquences de son principe; les autres n'étaient que des logiciens. À mesure que sa vie avançait, il se rapprochait de ce qu'il avait attaqué, de cette sage inconséquence de Saint-Thomas qui avait adopté à la fois la liberté humaine et l'influence divine. Mais dans cette lutte que d'angoisses pour lui! Il résistait à la fois à l'église catholique et aux luthériens. C'est une situation à faire trembler tout homme qui aurait la tentation de changer le monde. Cette solitude absolue dans laquelle tomba le novateur, ressemble à celle de Prométhée attaché sur son roc.

Luther se remettant d'une part à l'influence divine et ne pouvant d'un autre côté étouffer cette liberté humaine qu'il sentait en lui, crut résoudre la question en personnifiant sous le nom de Diable toutes les suggestions de sa liberté. Au milieu de ces agitations il tomba malade; son esprit se remplit de vertiges; il croyait voir et entendre le diable et disputait avec lui. Les seules consolations qu'il recevait, il les trouvait dans sa famille. C'est là que nous rencontrons ces charmants et suaves entretiens auxquels vient quelquefois

213 r

se mêler une grossièreté rustique. C'était toujours le paysan d'Eisleben, le fils du mineur.
enfin Luther mourut le 18 février 1546 à 63 ans dans le lieu même où il était né. Il fut enterré avec pompe dans l'église du château de Wittemberg.

Addition.

(Diète de Spire. Les réformés prennent le nom de protestans. - 1529.
Confession d'Ausbourg - - 1530.
Ligue de Smalkalde - - - 1530
Anabaptistes de Munster - - 1535
embarras de Luther dans la question de Polygamie que lui pose le Landgrave de Hesse. ——— 1545.



14 Juin 1836.

XXXIème leçon.

La Réforme dans les Alpes. — histoire des Vaudois.

En face de la réforme de Luther dans laquelle l'imagination et la sensibilité jouent un si grand rôle, se pose sur les deux versants des Alpes, en Suisse et en Piémont, la réforme rationaliste des Vaudois. Nous avons eu aussi nos Vaudois, en Provence, à Lyon; mais leur berceau a été dans les Alpes: leur centre dans le Piémont. La vue des Alpes, le souffle des glaciers a dû rendre moins nécessaire l'imagination; on est frappé de la sécheresse de cette religion, et de son impuissance en face de la réforme de Luther et surtout du catholicisme. Cependant c'est un beau spectacle de voir fleurir au milieu des Alpes cette moralité si pure et qui remonte si haut dans les siècles, même sans adopter les traditions des Vaudois.

On est frappé de ces réflexions lorsque l'on va de Lyon à Genève par cette route du Cerdon que les proscrits ont toujours suivie: c'est une des grandes routes du monde. À voir au dessus de Nantua l'aspect du Rhône si resserré, si violent, on pense naturellement à la violence des orages religieux dont ces lieux furent le théâtre. C'est par là que les protestans chassés par la révocation de l'édit de Nantes s'enfuirent à l'étranger; c'est par cette route que Rousseau est venu en France.

Entre le mont Cenis et le mont Viso se trouve une pointe de la France dans le Piémont. En se plaçant sur une montagne, on aperçoit de là les belles vallées du Piémont; Pignerol où fut enfermé le masque de fer; Asti, patrie d'Alfiéri, et de Silvio Pellico; Saluces; Turin, Carmagnola. Ces montagnes si rudes, si sauvages, où l'on ne peut passer l'hiver, sont illustrées à tous leurs arbres, à tous leurs rochers par quelques combats, par le sang de quelques martyrs. C'est là que les Vaudois ont soutenu trente-trois guerres pour l'Evangile.

Cette population était peu mêlée, et elle était ancienne. Nous avons le livre d'un inquisiteur du XIIIe siècle qui déjà appelle les Vaudois antiques. On les croyait sorciers et même monstrueux. Il est inouï quels soins on a pris non seulement pour les détruire, mais même pour brûler tous leurs livres. Ni la Saint-Barthélemy, ni les scènes sanglantes de la révolution, ne peuvent donner une idée de l'effroyable massacre de cette population en 1655. Vingt-un volumes in fol. qui renfermaient sur leur histoire, leur religion, leurs doctrines, des documens de toute espèce, furent, après ce massacre, confiés à Cromwell qui protégeait les Vaudois, et déposés à Cambridge. La plupart de ces documens ont disparu. Cependant il nous en reste quelques poèmes en langue romane, et M. Raynouard pense que l'un d'eux, le ancien, remonte à l'année 1100.

Les mœurs des Vaudois étaient simples. C'étaient des laboureurs. Beaucoup d'entre eux se faisaient colporteurs et par suite missionnaires. C'est ainsi qu'ils fondèrent des colonies en Provence, en Bohême, surtout en Calabre et en Lombardie. Ils pouvaient aller de Milan à Cologne en ne couchant jamais que dans des maisons vaudoises. Leur centre paraît avoir été Milan. Ils envoyaient des étudiants à Paris. Les femmes et les enfans enseignaient chez eux; leurs docteurs étaient des artisans. L'enseignement mutuel était organisé au milieu de leurs vallées. Jamais leurs plus cruels ennemis n'osèrent attaquer la pureté de leurs mœurs. La première de leurs doctrines était cette maxime: qui travaille, prie. Le jeûne n'était pas admis par eux; jamais ils ne montrèrent d'exaltation, et au milieu des circonstances les plus critiques, des guerres les plus cruelles, ils n'eurent de vision fabuleuse. C'était une population prosaïque. Pas de temples; leurs églises étaient les maisons des ministres. C'est qu'en effet l'architecture est impossible en présence des grandes montagnes: la poésie des lieux écrase la poésie de l'art. Que serait au pied des Alpes ou des Pyrénées la cathédrale de Cologne, ou celle de Strasbourg? elles paraîtraient petites et mesquines. Les Vaudois n'avaient pas de lois civiles, mais des arbitres. Ils

216 r°

Soutiens de la justice de la peine de mort. Leur catéchisme se trouve dans Perrin, un de leurs écrivains. On y trouve de belles et simples réponses; et surtout celle-ci qui paraît avoir été la règle de leur conduite politique: Possesir las armas en Patienzia: être armés et patients.

Voilà les notions indispensables pour comprendre leur histoire.

On sait ce qu'on a dit du fameux marchand de Lyon, Valdus. Valdus n'est pas un nom d'homme, mais de peuple. Les monuments des Vaudois sont antérieurs à l'époque où l'on place ordinairement Valdus. Il est possible cependant qu'un marchand de ce nom ait répandu leurs doctrines à Lyon. Les Vaudois, ce sont évidemment les gens du pays de Vaud.

Au XIIème siècle, on confondait à tort les Vaudois avec les Albigeois. Ceux-ci étaient manichéens, ceux-là rationalistes. Il n'y a pas dans les livres des Vaudois trace de manichéisme. Ce qu'il y avait de commun entre ces deux sectes et ce qui sans doute faisait illusion au XIIème siècle, c'est leur éloignement pour l'église romaine. Pour le reste, ces deux sectes étaient non seulement diverses mais opposées. Les Albigeois représentaient les doctrines de l'Orient; les Vaudois, celles de l'Occident.

Au XIIIème et au XIVème siècles, quelques persécutions furent exercées contre eux: mais elles étaient peu graves. La première qui ait été marquée d'un caractère de férocité et d'acharnement du côté des persécuteurs est celle de 1400. Les persécuteurs choisirent l'hiver pour attaquer les Vaudois. Ceux-ci s'enfuirent dans les montagnes, au milieu des neiges. Quatre-vingts de leurs enfants gelèrent dans leurs berceaux.

Louis XI les protégea. Mais en 1488, persécution nouvelle. Le duc de Savoie envoya contre eux des troupes chargées de soutenir un inquisiteur du pape qui venait les poursuivre dans leurs montagnes. Ils se réfugièrent dans des cavernes; les soldats mirent le feu à l'entrée: une multitude de femmes et d'enfants périrent étouffés. Louis XII les protégea comme l'avait déjà fait Louis XI. Mais lorsque, dans les premières années du XVIème siècle, les Vaudois apprirent

surtout à Oecolampade.

que en Allemagne, en Suisse, des ennemis du pape s'étaient élevés, ils s'adressèrent avec empressement aux réformateurs Suisses. Farel vint les trouver de la part de Calvin. Les Vaudois s'attendaient à retrouver des frères dans les réformés; ils ne tardèrent pas à reconnaître leur erreur. Ils croyaient à la liberté; les protestans leur prêchaient précisément le contraire de la liberté, c'est à dire la grâce. cependant les Vaudois étaient si heureux de trouver des alliés puissants, d'être proclamés frères d'une secte nombreuse, qu'ils accédèrent au credo de Farel. quelques uns d'entre eux protestèrent contre cette alliance et se réfugièrent en Bohême.

La situation devint critique et les rois s'effrayèrent. au fond ils avaient raison. les rois sont les représentans des nationalités, et les nationalités s'effaçaient devant cette alliance des esprits, des opinions; une patrie nouvelle se formait par la communauté des idées religieuses. Le premier coup fut porté par l'Espagne contre les Vaudois de la Calabre. le second vint de la France.

en 1536, Charles-quint avait envahi la Provence; pour le repousser on avait été obligé de ravager ce pays. Les Vaudois de Provence persécutés avaient mis leur espoir dans Charles quint, et dans les allemands, ennemis du pape. c'était l'époque où François 1er avait vu son ennemi le menacer à 13 lieues de Paris; où le cardinal Beatoun, son agent en Ecosse, était menacé par les réformés; où le roi ne trouvait plus de secours chez les protestans d'Allemagne. Les Vaudois de Provence apportèrent encore au désordre de cette situation. Ils s'entendaient avec la Savoie et l'Allemagne; on les accusait d'être espions et l'un de leurs colporteurs avait reçu le nom de Chausse de cuir: (surtout de répandre, disait-on, des relations entre eux et les ennemis de la France. Il) nom qui a quelque analogie avec celui d'un héros de Cooper. Il paraît qu'ils se disposaient à repousser la violence par la violence. on les accusait d'avoir formé chez eux des rassemblemens d'armes. Ces violences ne doivent pas nous surprendre; le bas peuple est violent en Provence, et porte surtout ce caractère dans les querelles

religieuses. La noblesse de Provence n'aimait pas les Vaudois de Mérindol et de Cabrières. Elle avait été ruinée par l'invasion de Charles-quint et elle espérait une confiscation pour réparer ses pertes. D'ailleurs les habitans des villages voisins étaient jaloux des progrès que les Vaudois avaient fait faire à l'agriculture dans le petit canton qu'ils occupaient sur les bords de la Durance. Le parlement d'aix qui avait peur et des Vaudois et du mécontentement populaire, rendit en 1540 un arrêt terrible contre les hérétiques. Cet arrêt ne fut pas exécuté; mais en 1545, au moment où le roi relevait de maladie, on lui arracha à Chambord, soit simplement un consentement verbal, soit une lettre qui du moins ne fut jamais signée. Mais cela suffisait; le président d'Oppède, le capitaine Paulin, ancien agent du roi chez les Turcs, l'avocat général Guérin, se mirent à la tête d'une troupe d'aventuriers féroces dont la plupart avaient servi sur les galères de Soliman. L'exécution fut horrible; 2 villes, 22 villages, suivant de Thou, furent ruinés, incendiés; 3000 Vaudois massacrés ou envoyés aux galères. Le président d'Oppède et la noblesse de Provence se partagèrent les biens des malheureux morts ou proscrits.

Sous Henri II où l'on voulait faire tout le contraire de ce que l'on avait fait sous François 1er, on parla de la réhabilitation des Vaudois. Leur cause fut publiquement plaidée; mais le parlement de Paris donna gain de cause au parlement d'aix. Les bourreaux des Vaudois furent absous, et ceux qui s'étaient emparés de leurs biens maintenus dans cette possession.

En 1572, à l'époque de la Saint-Barthélemy, on voulut faire massacrer les Vaudois. Mais Béraguer écrivit à Charles IX, prit hautement leur défense et les Vaudois restèrent tranquilles.

Sous Henri IV, ils rencontrèrent un protecteur puissant et inattendu. Lesdiguières qui s'était fait une petite royauté en Dauphiné s'avisa d'écrire au duc de Savoie pour lui

défendre d'attaquer les Vaudois. Le duc de Savoie les laissa ostensiblement paisibles. Mais ni lui, ni l'Espagne, ne pouvaient supporter ces hommes indépendans qui gardaient les passages des Alpes.

On organisa contre eux une persécution dirigée par les Jésuites, avec leur art ordinaire. Cette persécution savante fut moins brutale, mais peut-être aussi terrible que les précédentes. Des Jésuites s'établissaient à poste fixe chez les Vaudois; on leur enlevait leurs enfans pour les faire baptiser et instruire. Les Vaudois n'étaient ni tout à fait soumis, ni tout à fait rebelles. Ils traitaient quelquefois avec le duc de Savoie. Nous avons un de ces traités dans lequel les Vaudois obtiennent du duc qu'on ne leur volera pas leurs enfans avant 12 ans. C'était dans un bon motif, pour sauver l'âme de ces enfans de la damnation, que l'on agissait ainsi. Ces vols d'enfans étaient organisés par de grandes dames, par des femmes pieuses, pleines de religion et de zèle. Ce fut le même motif qui quelques années plus tard fit agir Mme de Maintenon. Ces grandes dames allaient elles-mêmes à la quête pour obtenir de quoi poursuivre les Vaudois. La marquise de Pianezza, femme galante et qui avait beaucoup à expier, déclara à son lit de mort que son âme ne serait pas sauvée si son mari ne détruisait pas ces hérétiques.

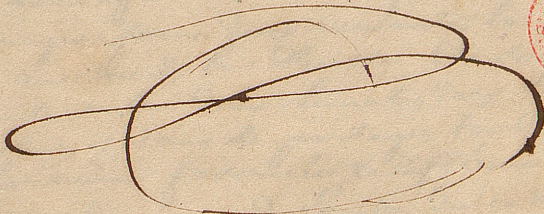
Tout se préparait contre eux. C'est en 1655 qu'eut lieu le grand massacre. C'était l'époque de Cromwell; Mazaniello avait paru peu d'années avant; la Fronde venait de finir; la France était placée entre le traité de Westphalie et celui des Pyrénées. Peu de temps auparavant, Cromwell avait entrepris une expédition contre l'Irlande pour châtier ce pays du massacre des protestans. Il en avait tiré une terrible vengeance. Quelques catholiques avaient seuls obtenu l'autorisation de rester dans la province de Connaught; les autres avaient été contraints de s'enfuir de leur patrie. La plupart

s'étaient enrégimentés dans les troupes du Piémont. Exaspérés par les malheurs qu'ils avaient soufferts ils ne voyaient que des ennemis dans les protestans. Ce furent eux précisément que l'on déchaîna contre les Vaudois. Rien ne peut donner une idée des horreurs qui furent commises; ce furent des raffinemens de cruauté, des actes de barbarie dont les peuplades barbares offrent à peine des exemples. Un grand nombre de ces malheureux furent égorgés, leurs villages furent détruits, leurs vallées conquises. Quelques uns se réfugièrent en Hollande. Parmi ces derniers se trouvait leur grand historien, leur prêtre intrépide, Léger. Peu à peu ils revinrent dans leur patrie et la cour de Savoie les ménagea par politique.

Mais en 1689, la cour de Savoie s'entendit avec celle de France pour exterminer le reste des Vaudois. Depuis quatre ans, Louis XIV poursuivait les protestans avec rigueur. Déjà il avait éprouvé ses premiers revers; son fidèle allié, le roi Jacques II venait d'être détrôné, et son ennemi acharné, le prince d'Orange, venait de ceindre la couronne d'Angleterre. Louis XIV arrêté dans ses projets et ses conquêtes par la Hollande protestante regardait les protestans comme une Hollande française. Il envoya contre les Vaudois un Normand, froid, persévérant, probe, le plus grand tacticien du siècle, Catinat. C'était une guerre difficile; Catinat en vint à bout. Il serra les Vaudois de si près que 10 ou 16000 furent obligés de se rendre. On les expédia à Turin; entassés dans les prisons de cette ville ils y périrent presque tous.

Quelques uns s'étaient réfugiés de nouveau en Allemagne et en Suisse. Ceux-ci étaient mal vus par les Suisses qui craignaient de se brouiller à cause d'eux avec les puissances de l'Europe. Réfugiés sur les bords du lac de Genève d'où ils pouvaient apercevoir dans le lointain les sommets de leurs montagnes, ces malheureux prirent tout à coup l'héroïque résolution de traverser le lac. Au nombre de 300, sous la conduite d'Arnauld qui prenait le titre de

colonel et de pasteurs des vallées, ils passèrent pendant la nuit le lac de Genève, et traversèrent, l'épée à la main, la Savoie pour aller mourir dans leurs montagnes du Piémont. La persécution les avait rendus cruels; ils triomphèrent par la force de toutes les résistances. Bientôt les forces de la France et de la Savoie se réunirent contre eux; assiégés dans les montagnes leur position était désespérée, lorsque tout à coup le duc de Savoie se déclara contre Louis XIV, et fit alliance avec les Vaudois. Il avait besoin d'eux: c'était une barrière contre les entreprises de la France. Ils furent ainsi miraculeusement sauvés. Ils étaient peu nombreux; ils ont continué depuis ce temps à vivre dans leurs chères vallées toujours mal vus par la cour de Turin qui vient encore d'exiler un de leurs ministres pour avoir écrit un volume de leur histoire



8 Juin 1836.

XXXIIème Leçon

La réforme en Suisse. — Zwingli. — Calvin. — Servet.

La Suisse est toute entière sous l'influence des Alpes qui la dominent, et qui embrassent en sens divers trois grands fleuves coulant dans des directions opposées: le Pô qui va à l'Est, à travers la Lombardie et se jette dans l'Adriatique; le Rhône qui se dirige à l'ouest en traversant le Valais, puis au midi pour se rendre dans la Méditerranée; enfin le Rhin qui prend sa route d'abord à l'ouest, puis au nord, pour ne plus changer de direction jusqu'à la mer du Nord. Le cours des fleuves nous indique le versant des Alpes. Cette chaîne de montagnes en s'interposant entre l'Italie et l'Allemagne forme deux versants, la Lombardie au midi, au nord, la Suisse. Elle sert, pour ainsi dire de limite entre deux climats, deux températures bien distinctes, et, dans ce partage, la Suisse est évidemment la moins favorisée. La différence est surtout frappante quand on passe de Lombardie en Suisse par le Simplon, et que dans l'espace d'une demi journée on voit tout changer autour de soi, langue, moeurs, climat, costumes. L'élégance Italienne et la beauté de l'art fait place à la rudesse et à la beauté de la nature. La vue qui s'était peu à peu familiarisée avec le luxe des habitations et le marbre des palais est désagréablement affectée à l'aspect de ces cabanes Suisses, surmontées d'énormes gouttières de fer blanc qui annoncent un pays pluvieux et une rude température.

Cependant l'aspect de ce pays est grandiose et tout y est de nature à inspirer l'artiste et le poëte. Mais la Suisse n'a encore produit aucun artiste, aucun poëte, et il est remarquable que l'écrivain qui jusqu'ici a le mieux saisi le caractère de la Suisse est un étranger, Lord Byron. Le caractère titanique des montagnes de la Suisse, n'est pas réfléchi dans des chants nationaux. Ses ~~[illegible]~~ ranz des bergers sont inférieurs aux chants populaires de la Souabe. Les écrivains Suisses ont mieux réussi dans le genre sérieux: J.J. Rousseau, Mme de Staël, Haller, Jean Muller, [illegible],

Candolle, Bonnet, Sismondi. Mais en général ces écrivains, ces historiens, ces savans, n'ont ni la profondeur de l'esprit germanique, ni la pointe et la subtilité des races celtiques.

[Résumé de l'histoire de la Suisse... révolution nationale de 1308... Lutte des Suisses contre Charles le Téméraire au siècle suivant: Granson, Morat, Nancy. Leur réputation et leur supériorité comme fantassins. Ils se vendent aux puissances voisines. Ils servent Louis XII comme mercenaires en Italie..]

Les gens honnêtes voyaient avec peine cet esprit de vénalité s'introduire dans la nation; à la fin les consciences s'éveillèrent. Ce fut Ulrich Zwingli qui eut le plus de part dans le changement qui s'opéra alors dans l'esprit du peuple. Zwingli était à Marignan en qualité de chapelain. C'était un homme du peuple, franc, violent, grossier, dur et honnête, fait pour agir et réunissant tous les moyens d'influence nécessaires. Il était helléniste et musicien, brillait comme professeur et prédicateur. Dans ses écrits on trouve quelquefois de la force et de l'éloquence, mais jamais cette profondeur de sentiments et cette richesse d'images qui caractérisent Luther. Il a fait des commentaires sur les livres saints et l'objet même de ces commentaires peint assez fidèlement son caractère. Ainsi l'évangéliste qu'il affectionnait était précisément le plus historique, mais le moins théologique des évangélistes: Saint Matthieu. Luther, au contraire, s'attaquait de préférence à l'épître aux Romains et à l'évangile de saint-Jean.

En 1516, Zwingli fut nommé chapelain d'Ensiedlen, lieu de pèlerinage célèbre dans la Suisse et l'Allemagne. Les fidèles qui s'y rendaient en foule ne virent pas sans étonnement l'homme qui devait être naturellement le plus intéressé à la conservation du pèlerinage prêcher contre ce pèlerinage lui-même et enseigner qu'on se sauve par les oeuvres non par la foi. C'était attaquer directement la cour de Rome. Zwingli qui avait été chargé de distribuer les indulgences au nom de la cour romaine était le premier à s'élever contre ces abus et ces désordres. Il avait été témoin du honteux trafic qu'elle faisait des choses saintes. On cite à cette époque un capitaine qui avait acheté des indulgences pour toute sa compagnie.. Zwingli insistait

sur l'inutilité du carême et sur la liberté de manger de la
viande en tout temps. Une telle doctrine ne pouvait man-
quer d'être en faveur chez les Suisses auxquels la nature
de leur pays ne permet pas de se nourrir de légumes et
ne laisse guère à choisir qu'entre la chair et le lait de
leurs troupeaux.

Bientôt, pour que l'exemple suivît le précepte,
Zwingli se maria, fixa son séjour à Zurich, rendit
au roi de France la pension qu'il en recevait, afin
sans doute, d'être plus libre dans ses opinions. Il
commença une dispute réglée avec la cour de Rome. Les
habitans de Zurich embrassèrent avec ardeur sa doctri-
ne contre les indulgences. La réforme prit d'abord un
caractère violent: malgré les réclamations du clergé
catholique et notamment de l'évêque de Constance, les
statues et les images des saints furent brûlées et détrui-
tes notamment à Saint-Gall.

Ces violences avaient vivement irrité les cantons
catholiques. Ils avaient eu d'autant plus à souffrir que
la partie de la Suisse où la réforme n'avait pas péné-
tré était la plus pauvre et la plus stérile et ne
pouvait pas se passer des cantons protestans.
Ceux-ci avaient profité de l'avantage de leur posi-
tion et ils refusaient de vendre leurs denrées aux
catholiques. Alors les cantons catholiques affamés
perdirent patience. Les catholiques descendirent un
jour de leurs montagnes d'Uri et d'Unterwald et
et s'avancèrent contre Zurich. Les habitans de cette
ville, commandés par Zwingli sortirent pour repous-
ser l'attaque. Mais ils échouèrent contre le courage et
l'énergie des catholiques: Zwingli blessé au milieu de
la bataille par un catholique qui ne le connaissait
pas, eut pu racheter sa vie en consentant à se confes-
ser: il refusa et fut mis à mort. S'il échappait
à ce danger il eût été fait prisonnier, il serait mort
sans doute dans d'horribles tortures. La preuve
en est dans les barbaries exercées sur son cadavre.
Il fut déchiré en lambeaux et sa cendre mêlée
à celle des pourceaux.

Dans ses dernières années, Zwingli ne s'était pas
mépris sur le caractère de la réforme en Suisse. Il avait
compris que sa doctrine, concentrée dans la Suisse
et manquant d'espace pour se développer ne porterait
pas les fruits dont elle contenait le germe. Il avait
jeté les yeux sur la France et avait songé à se faire

un patron de François 1er. Le rationalisme étroit de
Zwingli ne pouvait pas rester dans la Suisse Allem-
de sans application et comme une doctrine vague et sté-
rile; il devait passer de la tribu dans la cité, devenir
politique et se formuler en lois. La ville fut Genève et
le législateur, Calvin.

Jean Calvin ou Chauvin, fils d'un tonnelier,
comme Luther d'un mineur naquit à Noyon en 1510
son père le destinait à l'étude de la théologie et avait
[illegible] pour lui un petit bénéfice. Mais Calvin mon-
tra plus de goût pour l'étude des lois. Il étudia le
droit successivement à Orléans et à Bourges. Il é-
tait à Paris au moment où s'élevaient sur la place
de l'Estrapade les premiers bûchers des protestans.
Sans avoir aucun caractère ecclésiastique, Calvin
se mit à prêcher. Il avait un oncle bénéficier en Sain-
tonge et c'est sous son patronage qu'il s'essaya dans
la prédication. L'année suivante (1535) il voyagea
en France, en Italie, en Allemagne. Il s'arrêta
quelque temps à Strasbourg et fut le premier mi-
nistre réformé de l'église de cette ville. Il se retira
ensuite à Genève et publia son livre de l'Insti-
tution chrétienne écrit d'abord en latin, puis
traduit en Français par Calvin lui-même avec de
nombreuses additions et adressé à François 1er.
Dans ce livre Calvin fut le fondateur de l'école
classique française. Il donna à la langue ce caractère
de force, de vigueur, de propriété qu'elle a eu depuis.
La langue de Rabelais et de Montaigne perdit,
sous la plume de Calvin, la naïveté, la légèreté, l'in-
décision qui paraissaient être ses seuls caractères;
elle devint grave, sérieuse, austère.

Le but du livre de l'institution chrétienne
était de justifier les protestans; Calvin voulait aussi
y montrer la possibilité de ramener le protestan-
tisme à l'unité, à une foi fixe et d'en tirer des con-
séquences pratiques pour le gouvernement et la cons-
titution de la cité. Luther et Zwingli avaient assu-
jetti la religion à l'état; Calvin, au contraire,
voulait que l'état fût subordonné à l'Eglise et s'y
absorbât. Il s'efforça ensuite de trouver un milieu
entre ce qu'il appelait le paganisme de Zwingli et
le papisme de Luther. Par exemple, dans la question
vitale du christianisme, celle de l'eucharistie, Luther
avait dit: L'eucharistie est tout à la fois pain et la

Dieu. Zwingli avait soutenu que l'eucharistie n'était
qu'un symbole. Calvin usa sa vie à chercher un milieu
entre la réalité et le symbole, la substance et le signe
mais il en sentit lui-même l'impossibilité. De là ses
tristesses. Quant à la question importante de la Grâce
sa position n'était pas moins pénible. Comme Luther
il enseignait la prédestination et le fatalisme. Les
conséquences de cette doctrine étaient terribles. De là
les angoisses et la tristesse profonde de Calvin,
tristesse sèche et sans larmes qui usait rapidement
sa vie. Aussi mourut-il à 50 ans après avoir don-
né des preuves de la plus prodigieuse activité dont
l'homme soit capable. Les 10 vol. in fol. qu'on
a de lui ne sont que le quart de ses ouvrages.
Il en reste 30 vol. inédits à Genève. Au milieu
de tout cela, Calvin prêchait 3 fois par semaine,
enseignait 2 fois par jour, correspondait avec toute
l'Europe.

Genève, où il s'était retiré en 1535 était loin
d'avoir alors l'importance qu'elle a eue dans la
suite. Sa population était animée d'un patrio-
tisme étroit et peu intelligent qui consistait à
payer le moins d'impôts possible. Il y avait de la vi-
gueur contre le duc de Savoie, mais pas d'idées.
Cependant sa position centrale en avait fait un
lieu de refuge. Les protestants français surtout
s'y rendaient de toutes parts; parmi eux on
distinguait le provençal Froment, le languedocien
Farel, Olivétan, le traducteur de la bible. L'in-
fluence de ces hommes prévalut bientôt sur celle
des patriotes genevois. Ceux-ci excitèrent bientôt de
nombreux soulèvemens dans la ville, et en 1536 Calvin
et ses amis furent chassés. Calvin avait positive-
ment refusé de modifier son enseignement religi-
eux et d'adopter le *credo* que Berne voulait impo-
ser à toute la Suisse. Calvin se retira à Stras-
bourg; mais en 1541 les Genevois rappelèrent le
réformateur. Sa vie continua d'être agitée; mais
toujours elle resta pure, et Calvin donna constam-
ment l'exemple d'un désintéressement admirable.
On dit que dans les derniers mois de sa vie il refu-
sa les appointemens de ses places, sous prétexte
qu'il ne pouvait plus les remplir dans l'état
de délabrement de sa santé. Il mourut en
1560.

Cependant la lutte entre les réformés et les libertins (libertini) ou patriotes ~~continua~~ continua après la mort de Calvin, comme elle avait continué depuis son retour jusqu'à sa mort. Un jour Calvin avait été obligé de courir au conseil pour s'interposer entre les deux partis. En 1554 Calvin voyant qu'il fallait que l'un des deux écrasât l'autre obtint la mort de ses ennemis. Il déclara en appeler au jugement du peuple, se présenta sur la place publique plaida sa cause et la gagna. Ses principaux ennemis furent décapités. À dater de ce moment (1555) Calvin régna à Genève. Il avait alors 45 ans, était veuf sans enfans et constamment malade. Il devenait de jour en jour plus sévère et gouvernait à Genève par une sorte de terreur morale. Un homme fut mis à mort pour avoir eu dans sa maison des peintures obscènes, un autre pour s'être vanté d'avoir un démon familier qui lui révélait les infidélités de sa femme. Jamais l'inquisition, jamais le catholicisme ne poussèrent à ce point l'intolérance. Calvin, devenu le législateur de Genève, visa à l'infini en législation. Il voulut régler non seulement les actions, mais les mœurs et les pensées.

C'est à cette époque que les chefs de l'église réformée d'Espagne et d'Italie se réfugièrent à Genève. C'est aussi à la même époque que Servet expia sur un bûcher dans cette ville le crime, impardonnable aux yeux de Calvin, d'avoir poussé trop loin l'esprit d'examen en matière religieuse. Michel Servet, né à Villanova en Aragon, après avoir voyagé dans presque toute l'Europe, avait embrassé la réforme dont il devint un des plus chauds partisans. Son audace fut telle qu'elle effraya les hérétiques eux-mêmes. Errant de ville en ville, sans pouvoir se fixer nulle part, essayant de tous les métiers, Servet avait fini par s'attacher à une imprimerie de Vienne en Dauphiné. Mais là il publia des ouvrages de polémique religieuse et s'inquiéta peu de contredire la doctrine du patriarche de Genève qui ne lui pardonna jamais son livre de <u>Christianismi restitutione</u>. D'ailleurs Calvin et Servet étaient ennemis depuis 20 ans; ils avaient eu à Paris des querelles théologiques. Cependant poursuivi par le cardinal de Tournon, alors archevêque de Lyon, Servet s'enfuit à Genève. Calvin l'y fit rechercher et livrer de suite à une commission pour être jugé. Condam-

né à être brûlé vif le 26 octobre 1553 il subit son supplice
le lendemain de l'arrêt. Calvin voyait avec épouvante
les progrès de la réforme hors de la voie qu'il leur
avait tracée. Servet avait combattu le dogme de
la Trinité respecté par Calvin. C'était un devoir
religieux pour le réformateur de combattre ces atta-
ques. Puis c'était un acte de haute politique, car il
constatait ainsi la juridiction du protestantisme
Genève se constituait des lois régulièrement et en-
trait en communication avec les autres puis-
sances de l'Europe.

Cependant une voix s'éleva en faveur de Servet.
Un malheureux prote d'imprimerie, Châtillon écri-
vit un livre en faveur de la tolérance; c'est le premier
ouvrage sur ce sujet. Il est vrai que la tolérance, telle
que l'entendait Châtillon, n'était guère que l'indif-
férence. Il admettait comme possible une concilia-
tion entre les diverses croyances qui se disputaient
l'Europe. Il avait coutume de dire que les sectes hu-
maines toutes quelque partie de la vérité et qu'il
ne fallait en persécuter aucune; c'est ce qu'il expri-
mait par ces mots: <u>Moneta aurea diversas ha-
bet origines</u>. Catholiques et protestants se réunirent
pour combattre Châtillon. Il fut violemment at-
taqué par Calvin, Théodore de Bèze, et même par
le doux Mélanchthon, le Fénelon du XVIème siècle.

Malgré les dangers que les réfugiés couraient à
Genève, cette ville ne cessa pas d'en attirer un grand
nombre. Quelques années plus tard Jordano Bru-
no y vint chercher un asyle. Ce libre penseur était
né à Nola en Campanie. Il avait été d'abord do-
minicain. Sa réputation était déjà fort grande
lorsqu'il vint à Genève en 1580. N'y trouvant en-
core ni sûreté, ni repos, il se mit à voyager, et,
comme Servet, il ne put vivre paisible nulle part.
C'est ainsi qu'il fut obligé de sortir successivement
de Wittemberg, de Paris, de Londres où il avait
cependant trouvé un ami dans Philippe Sid-
ney (ministre d'Elisabeth.) Venise passait alors
pour une ville assez tolérante. Bruno s'y réfugia
mais trompé dans son attente, il fut saisi, en-
fermé dans les prisons de l'inquisition romaine
qui en général brûlait peu, mais qui se

229 vit contrainte cependant de brûler Bruno en 1600,
2 ans après son emprisonnement.

Cette barbarie inusitée s'explique par l'effroi qu'inspirait aux catholiques et aux protestants eux-mêmes cette démolition rapide de la religion qui s'accomplissait de toutes parts. Luther avait prêché que l'homme n'est pas libre, il avait supprimé le culte des Saints et par là même fait faire à l'esprit humain un pas vers l'unité. Zwingli et Calvin avaient continué le mouvement dans leur lutte contre l'Eucharistie. Les anti-trinitaires en niant les trois personnes s'étaient encore rapprochés davantage de l'unité. Enfin Jordano Bruno avait prêché l'unité absolue le panthéisme, la confusion de l'homme et de la nature. C'était le dernier terme de ce mouvement, et Vanini n'alla pas plus loin en niant positivement l'existence de Dieu. Car si Dieu se confond avec la nature, il n'est plus une personnalité et par conséquent il n'existe plus.

Le 23 Juin 1867.



XXXIIIème Leçon.

La réforme en France. — Etat de l'Europe dans la seconde partie du XVIème siècle — guerres de religion.

en 1550, le Calvinisme dominant à Genève s'était
encore peu répandu au dehors. Pour se développer dans
toute sa force, il lui fallait comme au Luthéranisme
des persécutions et des combats, ces combats durent
ils être pour lui autant de défaites.

La beauté historique de cette seconde moitié du
XVIème siècle est dans la liaison des événements. Tous
les états de l'Europe sont à la fois intéressés dans la
grande question du protestantisme. La religion et la
politique sont à la fois en jeu et se confondent.

Nous avons des témoins de tous ces faits; les livres
qu'ils ont écrits sont entre nos mains. D'ailleurs
nous vivons entourés des souvenirs de cette époque.
Le premier acte du protestantisme français a
eu lieu vers 1550 dans la rue St Jacques, derrière
la Sorbonne, vis à vis le collège du Plessis. C'est
à la place de l'Estrapade que fut allumé le premier
bûcher où montèrent les Luthériens. C'est à la place
Maubert qu'a eu lieu la première exécution cal-
viniste. Tous les martyrs protestans appartiennent au
quartier de l'université: c'est la femme d'un libraire,
du mont Saint-Hilaire au haut de la rue Saint-
Jean de Beauvais, qui va elle-même se dénoncer aux
magistrats. Le jeune Morel, dont la vie si intéres-
sante est racontée dans l'histoire des martyrs de l'égli-
se de Paris publiée à Lyon en 1568, est un écolier
imprimeur du même quartier. Après avoir soutenu
avec constance et succès ses opinions religieuses, il se
rétracta, puis abjura sa rétractation et finit par
mourir en prison. Il a écrit lui-même sa vie. On
répandit le bruit qu'il avait été empoisonné par or-
dre du parlement; c'était en effet un rude souten-
nir sa ~~mort~~ s'explique toute naturellement par
l'état d'exaltation et d'affaiblissement physique
où il se ~~trouvait~~.

Un fait remarquable de cette époque c'est que le
parlement était pas lui-même assez porté à la
tolérance. cependant il jugeait et condamnait les

Protestans. C'est que le parlement avait peur du roi, et puis c'est qu'il était habitué à juger sur des textes, et que les protestans avaient évidemment contre eux le droit canonique. D'ailleurs ils formaient un état dans l'état, et le parlement se trouvait à leur égard dans la même situation que Trajan à l'égard des premiers chrétiens. Là nous apparaît une lutte bien curieuse dans l'histoire: celle du droit écrit contre le droit non-écrit. Le crime dans sa nudité inspire de l'horreur. Mais c'est du spectacle de deux convictions qui se heurtent que naît en histoire l'intérêt et le dramatique.

Nous n'avons pas encore de bonne histoire de cette époque. Il est même douteux que nous en ayons jamais. Comment en effet trouver un homme qui puisse, au milieu de l'indifférence de notre siècle, faire passer dans ses écrits ce qu'il y a d'animé et d'énergique dans les événements? Mais à défaut d'histoire complète et résumée de cette époque, nous avons les ouvrages nombreux et souvent éloquents des auteurs contemporains. Le plus grand, malgré tous ses défauts, son enflure et sa rhétorique, c'est, sans contredit, Théodore Agrippa d'Aubigné. Ce génie de trouble et d'orages que l'on admire dans le début des histoires de Tacite se retrouve au commencement du livre de d'Aubigné. S'il n'a pas vu les flammes des bûchers qui dévoraient ses coreligionnaires, au moins il en a vu les traces, il en a ressenti l'émotion. En traversant Amboise avec son père en 1560, il vit les têtes des conjurés exposées encore aux regards du peuple. « Les malheureux! s'écria le vieux d'Aubigné, ils ont décapité la France! » En même temps il fit jurer à son fils âgé de 12 ans de venger un jour les calvinistes. D'Aubigné conserva toute sa vie l'impression de cette scène solennelle qui ressemble un peu au serment d'Annibal. Il reçut la forte éducation du XVIème siècle; dès l'âge de 12 ans il entendait l'hébreu, écrivait avec facilité en latin et en grec. À 15 ans il perdit son père qui, en se séparant de lui peu de temps auparavant, l'avait embrassé pour la première fois. De cette rude éducation il resta à d'Aubigné une sorte d'aigreur violente. On lit avec intérêt ses mémoires; mais ils inspirent le désir de remonter plus haut. On trouve alors le livre de l'Institution chrétienne par Calvin et la vie de ce réformateur par son disciple Théodore de Bèze. Puis l'his-

231v

toire des martyrs de l'église de Paris publié à Lyon en 1563; la petite histoire de La Place, imprimée en 1565, réimprimée avec des additions considérables par La Planche en 1567 et enfin publiée de nouveau en 1576 avec une grande abondance de détails stratégiques par La Popelinière qui la dédia à Catherine de Médicis. Si des histoires on descend aux pamphlets, on trouvera pour les protestans les mémoires de Condé (6 vol. in 4°) et pour les catholiques les mémoires de la ligue, collection de pièces détachées; enfin les véritables mémoires, ceux de Marguerite de Valois, l'un des chefs d'œuvre de la langue française, ceux de Tavannes qui joua un rôle si odieux à la St Barthélemy, ceux de Sully, de Castelnau et de Vieilleville.

Le gouvernement de Philippe II était au milieu du XVIe siècle le plus éclairé de l'Europe. Aussi il s'y était formé une génération d'hommes distingués. Le génie le plus facile qui ait jamais existé, Lope de Vega, est de cette époque. Calderon, le plus catholique des poètes ne tardera pas à paraître. L'Espagne, sérieuse, catholique, chevaleresque, s'épuise en efforts pour faire prévaloir son principe. Sainte Thérèse de Jésus, en instituant son ordre, avait dit que c'était pour élever un asile au christ qu'elle voyait persécuté en Allemagne, en Angleterre, en France. Cela prouve que les idées politiques et chevaleresques s'associaient alors aux idées religieuses. Ainsi au moment même où l'Arioste en Italie tournait la chevalerie en ridicule, on l'admirait encore en Espagne. Mais à la fin du siècle devait paraître Cervantes dont la plaisanterie est bien supérieure à celle de l'Arioste, parceque c'est celle d'un homme sérieux.

L'état de l'Espagne à cette époque ne pouvait se comparer qu'à celui de l'Angleterre. Échappée enfin à la longue tragédie des Roses, à l'abri des convulsions politiques et religieuses qui avaient agité le règne de Henri VIII, l'Angleterre se constituait dans cette littérature qui devait bientôt produire Shakespeare.

Placée entre ces deux royaumes, la France divisée et toujours héroïque n'a pas comme eux la pleine et profonde intuition du monde qui l'environne. Montaigne et Rabelais sont inférieurs à Shakspeare et à Cervantes. Remarquons ici que chaque grand mouvement



233 r2

d'exaltation dans les esprits se termine par l'apparition d'un grand sceptique. Shakespeare vient après l'élan patriotique du règne d'Elisabeth; Cervantes après les chevaleresques expéditions de Philippe II; Rabelais, après François Ier et la réforme.

[retour à l'hist. de France... Henri II. Bataille de St Quentin 1557... Paix de Câteau Cambrésis: 1559... mariage d'Elisabeth de France et de Philippe II. mort de Henri II dans un tournoi... alliance des Guises, de Philippe II, des Protestans et d'Elisabeth. Troubles de l'Ecosse. Marie Stuart s'enfuit en Anglet. 1567.) ... en France: conspiration d'Amboise, 1560.]

A la même époque éclate dans les Pays-bas flamands une révolte contre Philippe II. L'inflexible unité du despotisme espagnol devait enfin révolter des caractères essentiellement mobiles et peu disciplinables. Dans ce pays divisé à l'infini par une multitude de canaux et de rivières, la langue change non seulement de ville à ville, mais de village à village et même chaque hameau a ses usages, ses légendes et même ses saints particuliers. Là, une rivalité permanente subsiste encore aujourd'hui entre les habitans des villes et ceux des campagnes, et même entre deux quartiers d'une même ville. Ils vivent rarement en bonne intelligence pour peu qu'une rivière les sépare ou que l'un [illegible] sur la colline tandis que l'autre occupe le bord de l'eau. Or Philippe II voulant effacer ces différences et tout soumettre à une loi commune dut rencontrer d'énergiques résistances. [puissance de la maison d'Orange. Les Gueux des Pays-bas. 1566. Le duc d'Albe... conseil des troubles, tribunal de sang. 1568. Gueux de mer. 1569. Medina Celi dans les Pays-bas. 1570.)

[Les guerres de Religion en France: Edit de Juillet 1561. Edit de Janvier 1562: massacre de Vassy: 1re guerre: Bataille de Dreux: 1562... assassinat du grand Guise: paix d'Amboise, 1563... 2ème guerre: Bataille de St Denis 1567.. Paix de Longjumeau: 1568... 3ème guerre: Jarnac et Montcontour: 1569. Paix de St Germain. 1570.]

Pour s'expliquer comment les protestans si peu nombreux obtinrent une paix aussi avantageuse que celle de St Germain, il faut se rappeler qu'ils triomphaient par l'ascendant moral. Les protestans étant pour la plupart des cadets de grandes familles n'avaient que peu de fortune et se trouvaient forcés à l'activité des armes pour faire respecter leur pauvreté et triompher leurs doctrines.

1er Juillet 1836.)

XXXIVème Leçon

XVIème Leçon. — Réaction catholique. — Les Jésuites.

Dans la grande lutte religieuse du 16ème siècle, le parti
qu'on admire d'abord c'est celui de la réforme. Les
protestants ont leur époque de ferveur où ils se mon-
trent aussi héroïques que les premiers martyrs
chrétiens, sans être aussi résignés. Mais l'admiration
se déplace dès la seconde moitié du siècle et se porte
de préférence sur les catholiques; car déjà commence
la réaction européenne et surtout espagnole qui an-
nonce et qui ouvre comme une troisième période du
christianisme. Les hommes de ce mouvement nouveau
ceux qui ont le plus fait et le plus souffert pour
l'étendre et le propager, ce sont les Jésuites.

Pour bien comprendre ce qu'a été cette société
célèbre, il faut remonter à l'origine des ordres
religieux.

Celui qui prit naissance le premier, c'est l'or-
dre de saint Benoit qui adopta pour règle: le tra-
vail dans la piété. Les solitaires laborieux ont, après
la grande migration, défriché à la fois les terres et
l'esprit des barbares et les plus grands travaux scien-
tifiques des deux derniers siècles sont encore dus à des
bénédictins.

Cet ordre toutefois n'a pas toujours suivi sa règle
primitive. L'ordre de Cîteaux en est sorti au temps
des croisades et a prêché la guerre sainte. Bientôt
après sont nés les ordres religieux et militaires du
temple, de St Jean, de St Jacques, de Calatrava, des
chevaliers teutoniques, et autres qui se rattachent
tous à l'ordre de St Benoit.

Les bénédictins s'étaient faits orateurs dans des
circonstances exceptionnelles. Ils ne le restèrent
pas. Pour que la prédication devînt permanente
et nomade, les papes autorisèrent, au temps de
la guerre des Albigeois, deux ordres nouveaux: les
Franciscains et les Dominicains. Dès lors pénétra
dans l'église ce mysticisme qui devait plus tard
tourner contre elle. Les Franciscains ont en effet

donné son chef à la réforme. Luther est sorti des
Augustins qui étaient une des branches de l'ordre
de St François.

Quand le mysticisme eut ainsi porté le derni[er]
et de ses fruits, l'esprit de résistance à l'autorité,
il devint nécessaire pour l'église de le combattre
en lui-même et dans ses résultats. C'est alors
que fut fondé l'ordre des Jésuites, le plus forte-
ment organisé, le plus actif et le plus puissant
des ordres religieux. Sa position se trouva toute
faite dès sa première apparition. Il avait à com-
battre les nombreux ennemis de l'Eglise, à ranimer
l'ardeur des fidèles, à ranimer celle des indifférens.
Grâce à leur union, à leur dévouement, à ce savoir-fai-
re dont ils ont souvent abusé, grâce enfin à leur
incroyable activité, les Jésuites purent suffire à tou-
tes les exigences de leur position. Pour vaincre le mys-
ticisme, ils en suivirent le principe; ils rejetèrent la
grâce et se déclarèrent pour la liberté de l'homme.
Les premiers, après Abeilard, ils soutinrent ce
principe qui paraît si naturel aujourd'hui,
qu'on ne mérite et ne démérite que par l'inten-
tion. Une autre principe de leur morale, plus carac-
téristique que celui-là et plus important peut-
être par ses résultats pratiques, c'est qu'il n'y
a pour l'homme de devoirs qu'envers Dieu et que
pour les remplir, tous les moyens sont permis;
l'espionnage, la délation, la mauvaise foi; cette
morale est déjà dans les ouvrages de l'ardent mais
rusé Loyola. Telle est, sous sa forme la plus con-
centrée, la doctrine de l'ordre des Jésuites. Voyons
ce qu'ils ont fait pour la répandre et l'appliquer.

Tous les moyens d'action dont avaient dispo-
sé les ordres antérieurs furent employés et per-
fectionnés par la compagnie de Jésus: ses missi-
onnaires ont exploité toutes les parties du mon-
de, pénétré chez les nations les plus sauvages,
formé des établissemens aux extrémités de la
terre; les martyrs des derniers siècles sont en gran-
de partie des Jésuites. Ils n'ont jamais porté
les armes; mais ils s'en sont allés prêchant et
civilisant le monde par leur parole, partout où
leurs supérieurs les ont envoyés.

Tous ces moyens de propagande employés
déjà par d'autres sociétés religieuses ne furent pas
les seuls dont les Jésuites. Dès le 16ème siècle, les lumiè-
res commençaient à se répandre, les rapports sociaux
devenaient plus intimes et plus réguliers. On pouvait

agir sur la foule autrement que par les prédications.
Les Jésuites le firent principalement de deux manières:
en élevant la jeunesse et en dirigeant les consciences. Con-
fesseurs des rois, des grands, de la belle société, mêlés aux
intrigues de la cour et répandus dans les salons, on con-
çoit qu'ils aient contracté quelques unes des souillures
que leur ministère leur mettait continuellement sous
les yeux. Mais ne faut-il pas juger avec quelque cir-
conspection ces hommes qui peut-être n'ont tant failli
que parcequ'ils ont agi beaucoup?

Leur enseignement est à peu près irréprochable. [illegible]
Les esprits les plus distingués des derniers siècles,
[illegible] Molière, Bossuet, Montesquieu, Voltaire, sont
sortis de leurs écoles. Le nombre des Jésuites savans
est incroyable, surtout celui des latinistes, des philo-
sophes, des historiens, des mathématiciens; ils ont eu
l'éloquence et le génie de l'invention à un moindre de-
gré. C'est qu'en effet ce qui domine chez eux, c'est le
goût du détail et la rigueur logique. Ils se sont faits
et grossiers pour se mettre au niveau du peuple. Leurs
livres sont remplis d'images, de gravures, de tout ce
qui peut rendre l'enseignement accessible aux esprits
bornés; leurs sermons sont quelquefois un mélange
grotesque d'éloquence dans les idées et de bassesse
dans le langage. Pour mieux être à la portée des
pécheurs, les Jésuites ont dressé la liste de tous les pé-
chés qui se commettent ou que l'on pourrait com-
mettre; ils les ont classés par rang d'importance
et en ont évalué, à l'épaisseur d'un cheveu près, la
valeur relative et la valeur absolue.

Leur sollicitude pour les hommes a été plus loin
et pour leur faciliter, comme ils le disent, le chemin
du salut, ils ont déterminé dans ses moindres détails
tout le mécanisme de la piété. Dans un ouvrage com-
posé par Loyola lui-même en 1548 sous le titre
d'*exercitia spiritualia*, sont énumérées en 109 feuillets,
jusques aux moindres pratiques religieuses de chaque jour,
de chaque heure, de chaque instant. On y prescrit jus-
qu'à la manière dont il faut s'y prendre pour pen-
ser aux mystères de la religion.

Avec une doctrine où devoirs, péchés et expiations,
tout est évalué avec une exactitude mathématique,
croirait-on que les Jésuites ont eu dans les commen-
cemens tout l'enthousiasme d'un dévouement che-
valeresque? Rien n'est plus vrai pourtant: les premi-
ers hommes distingués de l'ordre, Ignace de Loyo-
la, Lainez et St. François Xavier, c'est à dire, le fon-
dateur, le législateur et le conquérant de la société,
sont espagnols et présentent à un haut degré

tous les traits principaux du caractère national.
Loyola se trouvant à Rome à une certaine époque
avec St François Xavier fut appelé auprès du pape
qui lui exprima le désir qu'il y eût aux Indes un
missionnaire Jésuite. Loyola, malade, désigna Xavi-
er pour y aller et fixa son départ au lendemain.
Xavier ne dit rien, prit son bâton, partit sur l'heu-
re, traversa toute l'Asie à pied et devint l'apô-
tre des Indes. Il y a dans la vie de St Ignace des traits
presqu'aussi étranges. Cette vie nous est connue par la biogra-
phie qu'a faite de son maître l'un des disciples immédiats de
Loyola, biographie dégagée de toutes les exagérations qui d'or-
dinaire rendent suspectes les vies des Saints du moyen âge.
Le fondateur de la compagnie de Jésus avait, selon le bio-
graphe, onze frères tous plus âgés que lui. Il était petit,
boiteux et allait toujours nu-pieds. Sa tête avait quelque
chose d'imposant; sa figure était grave mais paisi-
ble. Comme St Bernard, il se ruina par les abstinences
une santé naturellement vigoureuse; il souffrit comme lui
de douleurs d'estomac, et, comme lui, finit par perdre le
goût. Il était si sobre en effet qu'il restait quelquefois
trois jours et même une semaine entière sans rien
manger. Contemporain de Luther, mais un peu plus
jeune que lui, il servait comme officier dans Pampelune
quand les Français envahirent la Navarre en 1521.
Blessé au pied pendant le siège de cette ville, il dut subir
une opération douloureuse, et telle était alors sa vanité
qu'il se fit faire une seconde opération pour que sa per-
sonne ne portât aucune trace de la première. Il de-
meura malade pendant quelque temps; son imagi-
nation s'exalta par la lecture des légendes au mi-
lieu de la fièvre; il eut des visions; la vierge en détres-
se lui parut l'appeler à son secours et il obéit. Dès
qu'il fut guéri, il donna tous ses biens à un pauvre,
se déclara le chevalier de la vierge et se mit en
route pour Jérusalem. Il traversa l'Italie, vi-
vant avec peine, couchant en plein air à Venise, puis
recueilli par un noble. À Jérusalem il ne trouva
que des ennemis, car les chrétiens de la ville crai-
gnaient que son aveugle ferveur ne les compromît au-
près des Musulmans. De retour en Europe il sen-
tit le besoin de s'instruire. Il alla faire ses études
à Paris où il dépensait l'été, pendant plusieurs an-
nées, ce qu'il gagnait en hiver dans la Belgique,
comme domestique d'un riche marchand espa-
gnol. De retour en Espagne, il entreprend de prê-
cher. Les Dominicains le poursuivent, l'inquisition
le met en prison. Il en sort sur la promesse de ne plus
prêcher pendant 4 ans. Alors il revient à Paris, entre
au collège de Montaigu, et y termine ses études en
compagnie de St François Xavier et de Lainez, nou-
sant livrer quelques combats à la chair et la mor-
tifiant par des abstinences.

1er Juillet 1836.



XXXVème Leçon.

Résumé général du XVIIème Siècle.

240

262

XXXVIème Leçon.

Ensemble du XVIIIème Siècle.

249v

